This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

27. e. 10

MES MÉMOIRES.

Ouvrages de Xavier de Montépin.

—

Les Valets de Cœur	3 vol.
Un Gentilhomme de grand chemin	5 vol.
Les Oiseaux de Nuit	5 vol.
Le Vicomte Raphaël	5 vol.
Mignonne	3 vol.
Brelan de Dames	4 vol.
Le Loup noir	2 vol.
Confessions d'un Bohême	5 vol.
Les Amours d'un Fou	4 vol.
Pivoine	2 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.

Sous presse.

Mademoiselle Kérovân.

Ouvrages de G. de La Landelle.

—

Les Iles de Glace	4 vol.
Une Haine à Bord	2 vol.
Le Morne aux Serpents	2 vol.
Les Princes d'Ébène	5 vol.
Falkar le Rouge	5 vol.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

—

La Dame aux camélias	1 vol.
Tristan le Roux	3 vol.
Aventures de quatre femmes	6 vol.
Le docteur Servans	3 vol.
Le Roman d'une femme	1 vol.
Césarine	1 vol.

Sous presse.

Les Amours véritables.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

MES

MÉMOIRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

19

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
27, RUE SERPENTE.
—
1854

Odilon Barrot, préfet de la Seine. — Ses soirées — Sa proclamation au sujet des émeutes. — Dupont (de l'Eure) et Louis-Philippe. — Démission du ministère Molé et Guizot. — Affaire de la forêt de Breteuil. — Ministère Laffitte. — La discrétion de l'enregistrement.

Au reste, la séance de la chambre avait été chaude, ce jour-là, et, si nous avions fait irruption dans la salle, nous eussions trouvé MM. les députés fort oc-

cupés d'une proclamation d'Odilon Barroi.

C'était une singulière position, pour un homme en apparence aussi droit et aussi rigide que l'était Odilon Barrot, que celle que lui faisaient à la fois son service auprès du roi, comme préfet de la Seine, et ses amitiés avec la plupart d'entre nous.

Il avait ses soirées, où nous allions en grand nombre, et dont sa femme, toute jeune alors, et qui paraissait plus républicaine que lui, faisait les honneurs avec une roideur de Cornélie qui n'était pas sans charme.

On ne parlait que politique, comme on le comprend bien, dans ces soirées, et surtout on poussait Odilon Barrot à se mettre, en qualité de préfet de la

Seine, à la recherche de ce fameux programme de l'Hôtel-de-Ville qui avait disparu dans la journée du 2 août, et qui — plus invisible encore que ce fameux gouvernement provisoire représenté par une table ronde, des bouteilles vides et ce plumitif qui écrivait sans jamais s'arrêter, excepté quand on lui prenait la plume des mains, — n'avait, depuis ce jour-là, jamais pu se retrouver.

Cela le tourmentait fort.

Ce qui le tourmentait surtout, c'était ce dilemme que nous lui posions :

— Mon cher Odilon, toute la force du gouvernement est dans Lafayette, dans Dupont (de l'Eure) et dans vous ; si vous vous retiriez, par exemple, nous sommes convaincus que Lafayette et Dupont (de

l'Eure), ces deux aveugles dont vous êtes le toutou, se retireraient aussitôt..... Eh bien, nous allons vous forcer à vous retirer.

— Comment cela?

— Oh! c'est bien simple! nous allons faire une émeute qui aura pour but d'enlever le roi du Palais-Royal... Ou vous ferez tirer sur nous, et, alors, vous serez dépopularisé; ou vous ne ferez pas tirer sur nous, et, alors, nous enlèverons le roi, nous le conduirons à Ham, et nous proclamerons la République.

Odilon savait bien que ce dilemme n'était qu'une plaisanterie; mais il savait aussi qu'il y avait dans tous les esprits un reste de fièvre qui, par une recrudescence inattendue, était capable d'amener une heure de délire, pendant

laquelle les plus folles entreprises pouvaient être tentées.

Un jour, nous le poussâmes à bout, et il nous promit qu'à la première occasion, il se dessinerait à la fois en face de la cour et en face de nous.

Cette occasion, ce fut la procession dont j'ai parlé, laquelle avait traversé Paris, et s'était portée sur le Palais-Royal et sur le château de Vincennes, en criant : « Mort aux ministres ! »

On se rappelle que le roi et Odilon Barrot avaient paru sur la terrasse, et que les hommes qui menaient cette procession avaient alors crié : « Vive Odilon Barrot ! » en oubliant de crier : « Vive le roi ! »

Ce à quoi Louis-Philippe avait répondu, comme on sait : « Ce sont les fils

» de ceux que j'ai, en 1792, entendus » crier : « Vive Pétion ! »

L'allusion avait fort vexé Odilon Barrot, et il avait résolu de faire, lui aussi, sa proclamation.

C'était cette proclamation catégorique qu'il nous avait promise.

La proclamation est la manie de tout homme qui veut mériter le titre d'homme d'État. On n'est véritablement homme d'État que lorsqu'on a fait une proclamation ; faire sa proclamation, c'est recevoir du peuple, qui la lit et qui y obéit ou y désobéit, la sanction d'une puissance quelconque.

Malheureusement, cette proclamation, sur laquelle Odilon comptait tant, établissait ceci : c'est que le préfet de la Seine avait, lui aussi, son juste-milieu ;

de sorte que la proclamation blessait à la fois la cour et les républicains.

Nous la reproduisons ici dans son intégralité. Nos lecteurs sont libres, bien entendu, de n'en prendre que ce qui est souligné, ou même de n'en rien prendre du tout :

« Citoyens, vos magistrats sont profondément affligés des désordres qui viennent de troubler la tranquillité publique au moment où le commerce et l'industrie, qui ont tant besoin de sécurité, allaient sortir de cette crise déjà trop prolongée. *Ce n'est point vengeance que demande ce peuple de Paris, qui est toujours le peuple le plus brave et le plus généreux de la terre; c'est justice!* La justice est, en effet, le droit et le besoin des hommes forts; la vengeance est le plai-

sir des faibles et des lâches. *La proposition de la chambre*, DÉMARCHE INOPPORTUNE, *a pu faire supposer qu'il y avait concert pour interrompre le cours ordinaire de la justice à l'égard des anciens ministres;* des délais, qui ne sont rien autre chose que l'accomplissement des formes qui donnent à la justice un caractère plus solennel, sont venus accréditer, fortifier cette opinion, *que nos intraitables ennemis, toujours aux aguets pour nous désunir, exploitent avec empressement.* De là, cette émotion populaire, qui, pour les hommes de bonne foi et les bons citoyens, n'a d'autre cause qu'un véritable malentendu. Je vous le déclare en toute assurance, mes concitoyens, le cours de la justice n'a été ni suspendu ni interrompu, et il ne le sera pas. L'instruction de

l'accusation portée contre les anciens ministres continue : *ils appartiennent à la loi, et c'est la loi seule qui réglera leurs destinées.*

» Les bons citoyens ne peuvent désirer ni demander autre chose, et, cependant, ces cris de mort poussés dans nos rues et sur nos places publiques; ces provocations, ces placards, que sont-ils, sinon des violences faites à la justice? Nous voulons pour autrui ce que nous voudrions pour nous-mêmes, c'est-à-dire des juges calmes et impartiaux. Eh bien! quelques hommes égarés ou malveillants menacent les juges avant que le débat soit commencé. Peuple de Paris, tu n'avoues pas ces violences : des accusés sont chose sacrée pour toi; ils sont placés sous la sauvegarde de la loi; les insul-

ter, gêner leur défense, anticiper sur les arrêts de la justice, c'est violer les lois de toute société civilisée; c'est manquer au premier devoir de toute liberté; c'est plus qu'un crime : c'est une lâcheté! Il n'y a pas un citoyen dans cette noble et glorieuse population qui ne sente qu'il est de son honneur et de son devoir d'empêcher un attentat qui souillerait notre révolution. Que justice se fasse! Mais violence n'est pas justice. Tel est le cri de tous les gens de bien, tel sera le principe de la conduite de vos magistrats. Dans ces graves circonstances, ils comptent sur le concours et l'assistance de tous les vrais patriotes pour assurer force mesures prises et affermir l'ordre public. »

La proclamation est peut-être un peu

longue, un peu diffuse, un peu filandreuse; mais, avant d'être préfet de la Seine, ne l'oublions point, Odilon Barrot était avocat.

Néanmoins, au milieu de cet océan de mots, au milieu de ces flots de paroles, où peut-être le préfet de la Seine avait espéré qu'elle se perdrait, le roi remarqua cette phrase : « *La proposition de la chambre, démarche inopportune, a pu faire supposer qu'il y avait concert...* » et les républicains celle-ci : « *Nos intraitables ennemis, toujours aux aguets pour nous désunir...* »

Cette *démarche* que le préfet de la Seine blâmait, c'était la pensée intime du roi, traduite par l'Adresse de la chambre; M. le préfet de la Seine, en blâmant l'Adresse de la chambre, se

permettait donc de blâmer la pensée intime du roi.

A partir de ce moment, la chute du préfet de la Seine fut décidée. Comment, avec ses projets de régner et de gouverner tout à la fois, Louis-Philippe pouvait-il garder un instant près de lui un homme qui blâmait sa pensée intime ?

Que M. Odilon Barrot ne s'y trompe pas, c'est de ce jour que date la répugnance du roi pour lui : c'est cette proclamation de 1830 qui a ajourné son ministère de trois heures à 1848.

D'un autre côté, Odilon Barrot rompait avec les républicains, qu'il appelait ses *intraitables ennemis.*

Le même soir ou le lendemain du jour où parut cette proclamation, Godefroy

Cavaignac tira l'horoscope d'Odilon Barrot à lui-même par ces paroles. :

— Mon cher ami, vous êtes f....!

En effet, voici ce qui se passait au Palais-Royal.

D'abord, le roi était furieux de l'outrecuidance de ce *petit avocat*.

Le *petit avocat* devait prendre sa revanche de ce mot,en faisant casser, deux ans après, le jugement du jeune peintre Geoffroy, condamné illégalement à mort par le conseil de guerre institué en vertu de l'état de siége.

Belle et noble revanche, Odilon, et qui vous a refait de la popularité pour dix ans!

Donc la chute d'Odilon Barrot avait été décidée au Palais-Royal.

Cette chute n'était pas chose qui fût

bien pénible au ministère tel qu'il était composé au mois de novembre 1830 : M. Molé, transfuge du camp napoléonien ; M. de Broglie, transfuge du camp royaliste ; M. Guizot, l'homme du *Moniteur de Gand* ; M. Casimir Perrier, le banquier *dont la caisse fermait à quatre heures*, et qui, jusqu'au dernier moment, avait lutté contre la révolution ; M. Sébastiani, qui, le 30 au matin, déclarait que le drapeau blanc était son drapeau ; enfin, le général Gérard, le dernier ministre de Charles X, et qui, pour rester au pouvoir, n'avait eu qu'à faire signer par la branche cadette l'ordonnance que laissait en blanc la fuite de la branche aînée.

On comprend bien qu'aucun de ces

hommes ne tenait le moins du monde à Odilon Barrot.

Aussi, lorsque le roi proposa la révocation de M. le préfet de la Seine, toutes les voix crièrent-elles : « Qu'il soit fait selon votre plaisir, seigneur ! » Une seule voix cria : « *Veto !* » C'était la voix de Dupont (de l'Eure).

Or, Dupont (de l'Eure) avait ce grand tort, aux yeux des hommes politiques, — et le roi était le premier homme politique de son époque, — de tenir, non seulement à ses opinions, mais encore à ses amitiés.

— Si Odilon Barrot s'en va, dit carrément l'honnête vieillard, moi aussi, je m'en irai !

C'était grave, car, si la retraite d'Odilon Barrot entraînait celle de Dupont

(de l'Eure), la retraite de Dupont (de l'Eure) entraînait à son tour celle de Lafayette.

Or, la retraite de Lafayette pouvait bien, en définitive, entraîner celle du roi lui-même.

En outre, cela brouillerait le roi avec Laffitte, autre ami constant d'Odilon Barrot.

Il est vrai que le roi ne répugnait pas trop à une rupture avec Laffitte : — il y a des services si grands qu'on ne peut les payer que par l'ingratitude ; — mais le roi voulait se brouiller avec Laffitte à son heure, à sa convenance, quand cette brouille lui serait utile et non préjudiciable.

On en appela, dans cette grave circonstance, à l'imaginative de chacun.

M. Sébastiani eut les honneurs de la séance. Il proposa de faire une démarche personnelle près de M. Odilon Barrot, et d'obtenir de lui-même sa démission.

Il va sans dire que Dupont (de l'Eure) n'assistait pas à ce petit conciliabule.

On indiqua une réunion pour le soir.

Le roi se fit attendre, contre son habitude.

En entrant dans le cabinet, il n'aperçut pas Dupont (de l'Eure), qui causait dans un coin avec M. Bignon.

— Victoire, messieurs! cria-t-il d'une voix triomphante; la retraite de M. le préfet de la Seine est décidée, et, comprenant l'opportunité de cette retraite,

le général Lafayette lui-même y donne la main.

— Plaît-il, sire? dit vivement Dupont (de l'Eure), sortant de l'ombre et rentrant dans le cercle de lumière, qui le faisait visible aux yeux du roi.

— Ah! c'est vous, monsieur Dupont? reprit le roi un peu embarrassé. Eh bien! je dis que le général Lafayette cesse de s'opposer à ce que M. Barrot se retire.

— Sire, répondit Dupont (de l'Eure), ce que vous me faites l'honneur de me dire là me paraît tout simplement impossible.

— Je l'ai entendu de la bouche même du général, monsieur, répliqua le roi.

— Que le roi me permette de croire à une erreur de sa part, insista Dupont

(de l'Eure) en s'inclinant ; mais le général m'a tenu, à moi-même, un langage tout opposé, et je ne le crois pas capable de se contredire à ce point.

Un éclair passa sur le visage du roi ; cependant, il se contint.

— Au reste, continua Dupont (de l'Eure), ne parlons que pour moi-même... Puisque M. Odilon Barrot se retire, je renouvelle au roi la prière de vouloir bien accepter ma démission.

— Mais, monsieur, dit vivement le roi, ce matin, ce matin même, vous m'avez promis, quelque chose qui arrivât, de rester jusqu'au procès des ministres.

— Oui, c'est vrai, sire, mais à la condition que M. Barrot resterait.

— Sans condition, monsieur.

Ce fut au visage de Dupont (de l'Eure) de se couvrir de rouge à son tour.

— Cette fois, sire, dit-il avec la fermeté de la conviction, j'affirme que le roi est dans l'erreur.

— Comment! monsieur, s'écria le roi, vous me donnez un démenti! Ah! c'est trop fort! et tout le monde saura que vous m'avez manqué...

— Prenez garde, sire, répondit froidement le garde des sceaux, quand le roi dira *oui*, et que Dupont (de l'Eure) aura dit *non*, je ne sais pas auquel des deux la France croira...

Et, saluant le roi, il s'avança vers la porte de sortie.

Mais, sur le seuil de cette porte, le rigide vieillard trouva le duc d'Orléans,

jeune homme affable et souriant, qui le prit par les deux mains, et l'empêcha d'aller plus loin.

— Mon père ! cria le duc d'Orléans au roi, il y a bien certainement malentendu... M. Dupont est un si honnête homme, qu'il ne peut y avoir autre chose.

Le roi comprit la faute qu'il venait de faire. Il tendit les bras à son ministre ; le duc d'Orléans poussa Dupont (de l'Eure) entre ces bras ouverts : le roi et son ministre s'embrassèrent. Rien ne fut oublié peut-être, mais tout fut convenu.

Odilon Barrot resterait préfet de la Seine, et, par conséquent, Dupont (de l'Eure) resterait garde des sceaux.

— Il en résultait que Lafayette, de

son côté, resterait généralissime des gardes nationales du royaume.

Nous verrons ces trois loyaux amis éconduits poliment, quand le roi n'aura plus besoin d'eux.

Mais, comme il est facile de le comprendre, tout cela n'était qu'un replâtrage sans consistance aucune : si M. Dupont (de l'Eure) consentait à rester avec MM. de Broglie, Guizot, Molé et Casimir Périer, MM. Casimir Périer, Molé, Guizot et de Broglie ne consentaient point à rester avec M. Dupont (de l'Eure).

En conséquence, ils donnèrent leur démission, qui entraîna celle de MM. Dupin et Bignon, ministres sans portefeuilles.

Le roi était dans un grand embarras : il recourut à M. Laffitte.

M. Laffitte objecta le tort que ferait à sa maison de banque les soins journaliers qu'il serait obligé de donner aux affaires publiques, s'il acceptait une position ministérielle, et il avoua au roi la gêne qu'avait déjà amenée dans ses affaires la suite de la révolution de Juillet.

Le roi se mit corps et âme à sa disposition.

Mais, avec sa délicatesse absolue, M. Laffitte ne voulut rien accepter du roi, si ce n'est que celui-ci devint acquéreur, *au prix d'estimation*, de la forêt de Breteuil.

La seule condition que mit M. Laffitte à cette vente fut qu'elle se ferait par

sous-seing privé, et que le sous-seing privé ne serait pas enregistré, l'enregistrement devant naturellement dévoiler la vente, et, la vente, la gêne du vendeur.

Les paroles furent échangées; la forêt de Breteuil fut estimée et payée huit millions, à ce que je crois, et les sous-seings privés de vente et d'achats furent faits et signés sur cette base.

Alors, M. Laffitte, rassuré pour son crédit, consentit à accepter, non-seulement le ministère des finances, mais encore la présidence du conseil des ministres.

Le 2 novembre, le *Moniteur* publia, en conséquence, la liste des nouveaux élus. C'étaient MM :

Laffitte, aux finances, avec la présidence du conseil;

Dupont (de l'Eure), à la justice;

Gérard, à la guerre;

Sébastiani, à la marine;

Maison, aux affaires étrangères;

Montalivet, à l'intérieur;

Mérilhou àl'instruction publique.

Le roi était enfin arrivé à son but, et, en se retirant, les *doctrinaires*, — on commençait à leur donner ce nom, probablement parce qu'ils n'avaient pas de doctrine, — les doctrinaires, disons-nous, lui avaient rendu un grand service.

Ils lui avaient fait un ministère tout à sa dévotion.

En effet, dans la nouvelle combinaison, Louis-Philippe disposait de Laffitte, *son ami;* de Sébastiani et de Montalivet, ses dévoués; de Gérard et de Maison, ses

complaisants; quant à Mérilhou, c'était une conquête facile à faire, et qui fut facilement faite. Restait Dupont (de l'Eure), et Dupont (de l'Eure) s'inspirerait de Lafayette.

Or, ne perdons pas de vue que ce ministère pouvait s'appeler le *ministère du procès*, et que Lafayette, proscrit par M. de Polignac, voulait se venger de lui en le sauvant.

Son discours à la chambre ne laissait pas le moindre doute sur ses intentions.

Aussi, le 4 octobre, la chambre des pairs se constitua en cour de justice, ordonna la translation des ministres à la prison du Petit-Luxembourg, et fixa au 15 décembre l'ouverture des débats.

Seulement, entre le 4 octobre et le

15 décembre, c'est-à-dire entre la constitution de la cour des pairs et l'ouverture des débats, M. Laffitte reçut de Louis-Philippe ce petit billet du matin :

« Mon cher monsieur Laffitte,

» D'après ce que m'a dit un ami commun, dont je ne vous dis rien de plus, vous devez bien savoir pourquoi j'ai profité de l'insistance de M. Jamet (1), à qui le secret de l'acquisition a été confié, non par moi, mais par vous, pour faire enregistrer le sous-seing privé le plus secrètement possible.

» Votre affectionné,

» LOUIS-PHILIPPE. »

(1) M. Jamet était le directeur de la comptabilité du roi.

M. Laffitte resta étourdi du coup ; il ne comptait pas sur la discrétion de l'enregistrement, et il avait raison.

La vente fut connue, et, à partir de ce moment, M. Laffitte fut ruiné.

Mais le sous-seing-privé eut une date certaine !

M. Laffitte prit la plume pour envoyer sa démission, qui entraînait celles de Dupont (de l'Eure), de Lafayette et d'Odilon Barrot.

Il réfléchit que Louis-Philippe restait désarmé devant l'émeute future.

La vengeance parut trop cruelle à l'illustre banquier, qui joua, cette fois, le rôle de roi, tandis que le roi jouait celui de financier, seulement, la blessure resta saignante au fond de son cœur.

Béranger patriote

En devenant ministre, Laffitte avait voulu entraîner avec lui, dans les hauteurs politiques où on le forçait de monter, un homme qui, nous l'avons dit, avait peut-être plus encore que l'illustre

banquier contribué à l'avénement au trône du roi Louis-Philippe.

Cet homme, c'était Béranger.

Mais, avec sa rectitude de sens, Béranger avait compris que, pour lui comme pour Laffitte, monter en apparence, c'était descendre en réalité; il laissa donc tous ses amis s'aventurer sur ce pont de Mahomet, étroit comme le fil d'un damas, et qu'on appelle le pouvoir; mais lui, secouant la tête, il prit congé d'eux par cette chanson :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours, Dieu ne m'a point fait naître :
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois !
Que me faut-il ? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien !
De mon berceau, près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : « Ne sois rien ! »

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas, j'ai dit : « Ce pain ne m'est pas dû. »
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir, fouillons dans ma besace.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien ! »

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu
Qui, désertant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin, ma voix lui crie : « Heureux voyage ! »
Priant de cœur pour tout grand citoyen ;
Mais, au soleil, je m'endors sur la plage.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien ! »

Votre tombeau sera pompeux, sans doute ;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortége en route ;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain l'on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?

La différence est toujours une tombe.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien! »

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut ;
Amis, adieu : j'ai, derrière la porte,
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris, près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien...
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien! »

Béranger se retira donc, laissant ses amis plus empêtrés encore dans le pouvoir que le corbeau de La Fontaine dans la laine du mouton.

Même quand il fait du sentiment, Béranger a bien de la peine à n'y pas mettre un peu de malice, et peut-être, tout en chantant dans la rue les bienfaits de la liberté, rit-il plus d'une fois en des-

sous, justifiant cette désolante maxime de la Rochefoucauld, qu'il y a toujours, dans le malheur même de notre meilleur ami, quelque chose qui nous fait plaisir.

Au reste, combien de temps le chansonnier philosophe devait-il acclamer dans son cœur ce gouvernement qu'il avait fondé? Nous disons : *acclamer dans son cœur*, car, soit défiance de la stabilité des choses humaines, soit qu'il jugeât bon de faire des rois, mais mauvais de les chanter, jamais, Dieu merci! Béranger ne sacra par une seule louange rimée cette royauté de juillet qu'il avait vantée de sa parole.

Maintenant, mesurons l'espace dans lequel est renfermée son admiration o sa sympathie pour cette royauté.

Oh! il ne sera pas grand!

En six mois, tout est fini; le poëte a mesuré le roi : le roi est bon à mettre avec les vieilles lunes de Villon!

En doute-t-on? qu'on écoute Béranger lui-même. Cet homme qui, le 31 juillet, jetait, comme les petits Savoyards, *une planche sur le ruisseau*, le voilà qui pousse du pied cette planche dans le ruisseau : ce n'est point sa faute si elle n'y tombe pas, et le roi avec elle.

Oui, chanson, muse, ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille,
On te détrônait;
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici :
Chanson, reprends ta couronne!
— Messieurs, grand merci!

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf,
Même étendre un peu la sphère
De quatre-vingt-neuf,
Mais point : on rebadigeonne
Un trône noirci !
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

Depuis les jours de décembre (t),
Vois, pour se grandir,
La chambre, vanter la chambre,
La chambre applaudir !
A se prouver qu'elle est bonne,
Elle a réussi...
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

(2) Nous allons tout à l'heure les raconter ; mais, voulant consacrer immédiatement un chapitre ou deux à Béranger, qui eut, comme poète et comme homme politique, une si grande part à la révolution de Juillet, nous sommes obligé de faire une pointe en avant.

Basse-cour des ministères
Qu'en France on honnit
Nos chapons héréditaires
Sauveront leur nid ;
Les petits que Dieu leur donne
Y pondront aussi...
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

La planète doctrinaire
Qui sur Gand brillait
Veut servir de luminaire
Aux gens de Juillet :
Fi d'un froid soleil d'automne
De brume obscurci !
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

Nos ministres, qu'on peut mettre
Tous au même point (1),

(1) Que fût devenu Béranger, s'il eût suivi au pouvoir *des ministres qu'on pouvait mettre tous au même*

Voudraient que le baromètre
Ne variât point.
Pour peu que là-bas il tonne,
On se signe ici...
Chanson, reprends ta couronne!
— Messieurs, grand merci!

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux!
Si l'on ne touche à personne,
C'est afin que si...
Chanson, reprends ta couronne!
— Messieurs, grand merci!

Te voilà donc restaurée,
Chanson mes amours!
Tricolore et sans livrée,
Montre-toi toujours!

point? car remarquez que les ministres dont il parle ici sont ses amis, qui ne donnèrent leur démission que le 15 mars.

Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy...
Chanson, reprends ta couronne!
— Messieurs, grand merci!

Mais pourtant, laisse en jachère
Mon sol fatigué;
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai!
Chez eux la rose foisonne,
Chez moi le souci.
Chanson, reprends ta couronne!
— Messieurs, grand merci!

Cette chanson était une véritable déclaration de guerre, et, cependant, elle passa inaperçue; ceux qui en parlaient — les poètes — avaient l'air de parler d'une chose tombée de la lune, d'un aérolite que personne n'avait ramassé. Une chanson de Béranger! Qu'est-ce que c'était que cela, une chanson de Bé-

ranger? On n'avait pas lu la chanson; et, quant à Béranger, on connaissait bien un poète de ce nom-là qui avait fait le *Dieu des bonnes gens*, l'*Ange gardien*, le *Cinq mai*, les *Deux cousins*, le *Ventru*, toutes chansons attaquant peu ou prou Louis XVIII et Charles X; mais on ne connaissait pas ce Béranger qui se permettait d'attaquer Louis-Philippe!

Pourquoi cette ignorance à l'endroit du nouveau Béranger? Pourquoi cette surdité à l'endroit de la nouvelle chanson?

Nous allons le dire.

Il y a, à la suite de tout revirement politique, une période réactionnaire pendant laquelle les intérêts matériels l'emportent sur la nationalité, les appétits honteux sur les nobles passions; pendant cette période-là — et Louis-

Philippe en fut un exemple — tout ce que fait le gouvernement qui caresse ces intérêts et qui soûle ces appétits est bien fait : les actes de ce gouvernement, fussent-ils visiblement illégaux, tyranniques, immoraux, sont des actes sauveurs ; on les loue, on les approuve ; on fait du bruit autour du pouvoir, comme ces prêtres de Cybèle qui battaient des cymbales autour du berceau de Jupiter. Pendant cette période, la seule chose que craigne la masse qui, vivant de cette réaction, a tout intérêt à la soutenir, c'est que le jour ne se fasse sur ce pandœmonium, c'est que la lumière ne pénètre dans cette sentine où se heurtent, se pressent, se bousculent, avec un bruit d'argent qui dénonce l'œuvre qu'ils y opèrent, les agioteurs, les gens

de bourse, les tripoteurs d'écus et de papiers.

Cette période est plus ou moins longue, et, nous le répétons, tant qu'elle dura, tant que l'élément honnête, pur, élevé de la nation n'a pas repris le dessus, il n'y a rien à dire, rien à faire, rien à espérer ; tout est applaudi, tout est ratifié, tout est glorifié d'avance ! On dirait que cette grande âme populaire qui, de temps en temps, vient ranimer les peuples et leur faire tenter de grandes choses, s'est évanouie, est remontée au ciel, est allée enfin on ne sait où. Les esprits inférieurs désespèrent de la voir revenir jamais ; les esprits supérieurs seuls, qui participent à son essence, savent qu'elle vit toujours, ayant en eux une étincelle de cette âme divine que l'on croit éteinte,

et ils attendent, le sourire sur les lèvres, la sérénité sur le front!

Alors, peu à peu, ils assistent à ce phénomène politique.

Sans cause apparente, sans qu'il s'écarte de la route qu'il a suivie, et peut-être par cela même qu'il continue de la suivre, ce gouvernement, qui ne peut pas perdre la considération qu'il n'a jamais eue, perd la popularité factice qu'il avait; ceux-là même dont il a fait la fortune, dont il a récompensé la coopération, s'éloignent de lui peu à peu, et sans le renier encore tout à fait, commencent déjà à douter de sa stabilité. A partir de cette heure, ce gouvernement est condamné; de même qu'on approuvait ce qu'il faisait de mal, on critique ce qu'il fait de bien.

La corruption, qui est sa moelle, va du centre aux extrémités, sèche la sève fatale qui lui avait fait étendre sur tout un peuple des rameaux comme ceux de l'upas, une ombre pareille à celle du mancenillier ; dans cette atmosphère où, pendant cinq, dix, quinze, vingt ans, il a répandu cette impure émanation qu'on a respirée parmi les autres éléments de l'air, passe quelque chose d'hostile contre lui, et dont on ne se rend pas compte : ce quelque chose d'hostile, c'est le retour de la masse à la probité sociale, à la conscience politique ; c'est cette âme de la nation, enfin, que l'on croyait évanouie, remontée au ciel, allée je ne sais où, et qui revient animer le grand corps populaire, qu'elle avait un instant abandonné à une léthargie que les peuples en-

virronnants, jaloux, et, par conséquent, ennemis, s'étaient hâtés de proclamer la mort! Alors, ce gouvernement, par ce seul retour de la masse à l'honnêteté, semble un vaisseau qui a perdu son aire: il trébuche, il chancelle, il ne sait plus où il va! il a résisté à quinze ans de tempêtes et d'orages, et il sombre sous une bourrasque; il était devenu plus fort par les 5 et 6 juin, les 13 et 14 avril et le 12 mai, et il tombe devant le 24 février!

Ce gouvernement ou plutôt ces gouvernements, le présage de leur chute, c'est lorsque les hommes de cœur et d'intelligence refusent de s'y rallier, ou quand ceux qui s'y étaient ralliés par erreur s'en éloignent par dégoût. Cet éloignement ne veut pas dire qu'ils tomberont le lendemain, quinze jours après,

dans un an, dans dix ans; cela veut dire qu'ils tomberont un jour, qu'ils tomberont d'eux-mêmes, qu'ils tomberont tout seuls, et que, pour qu'ils tombent, la conscience publique n'aura qu'à les pousser du doigt!

Voilà ce que sentait Béranger, avec son admirable instinct du juste et de l'injuste, du bon et du mauvais; il était, non pas le rat égoïste qui quitte le bâtiment où il s'est engraissé, quand ce bâtiment, menacé du naufrage, va mettre à la voile : — on l'a vu, Béranger n'avait rien voulu recevoir ni de ce gouvernement ni des amis qui en formaient l'équipage; mais il était le blanc et rapide oiseau de mer effleurant le sommet de la vague qui monte, et annonçant aux matelots les futures tempêtes.

Dès cet instant, Béranger juge que la royauté est condamnée en France, puisque cette royauté qu'il a pétri de ses mains, avec les éléments démocratiques d'un prince jacobin en 1791, d'un commandant de la garde nationale républicain en 1789, et d'un ministère populaire en 1830, tourne à l'aristocratie bourgeoise, la dernière des aristocraties, parce qu'elle est la plus égoïste et la plus étroite, — et il rêve la République!

Mais comment attaquera-t-il ce roi populaire, ce roi de la bourgeoisie, ce roi des intérêts matériels, ce roi qui a sauvé la société? — Tout gouvernement qui arrive, on le sait en France, a sauvé la société! — Ce roi est invulnérable : la révolution de 89, que l'on croit sa mère, et qui n'a été que sa nourrice, l'a trem-

pé dans la fournaise des trois jours, comme Thétis a trempé son fils Achille dans le Styx; seulement, il a son endroit faible, comme le héros d'Homère. Est-ce la tête? est-ce le talon? est-ce le cœur? Le poète, qui ne veut pas perdre son temps à fabriquer de la poudre qui pourrait bien s'éventer avant que l'on s'en servît, le poète cherchera cet endroit faible, et, soyez tranquille, il le trouvera!

Béranger républicain.

Cet endroit faible, c'était le sentiment républicain, toujours vivace en France, qu'il s'y déguise sous le nom de libéralisme, de progrès ou de démocratie.

Béranger l'a trouvé; car, au moment

où il allait dire adieu à la chanson, le voilà qui chante! le guerrier qui, découragé, avait jeté ses armes, les ramasse; seulement, il a changé de but : il ne tuera plus avec la balle, il tuera avec le principe; il n'essayera plus de trouer avec sa poudre le velours d'un vieux trône, il dressera une nouvelle statue de marbre sur un autel d'airain!

Cette statue, ce sera celle de la République.

Lui, qui était en avant sous la branche aînée, le voilà en arrière sous la branche cadette; mais n'importe! il fera son œuvre, et, pour être isolée, elle n'en sera pas moins puissante.

Écoutez-le; le voici à sa fonte : comme Benvenuto Cellini, il jette le plomb de ses vieilles cartouches dans le moule : il

y jettera son bronze; il y jettera jusqu'aux deux couverts d'argent que, dans les grands jours, il tire de l'armoire de noyer pour dîner avec Lisette, et qu'une fois ou deux il a prêtés à Frétillon pour les mettre en gage.

Tout en travaillant, il s'aperçoit que ce sont ceux qu'il a combattus en 1830 qui avaient raison, et que c'est lui qui avait tort; il les avait traités de *fous*, il leur fait amende honorable dans cette chanson :

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : « A bas les fous! »
On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain!

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée,
Le sage lui dit : « Cachez-vous ! »
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse ; elle devient féconde,
Pour le bonheur du genre humain !

J'ai vu Saint-Simon, le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui, des fondements jusqu'au faîte,
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain !

Fourier nous dit : « Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.

La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain ! »

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
« Fi ! dites-vous, sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois ! ».
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu !
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu !
Si, demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien ! demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain !

Vous venez de lire cette chanson; quelle merveille de sens, de rime, d'idée, de poésie! Vous ne la connaissiez pas? Non; et, cependant, vous connaissiez toutes celles qui, sous Charles X, attaquaient le trône ou l'autel, le *Sacre de Charles-le-Simple* et l'*Ange gardien*. Pourquoi ne connaissiez-vous point celle-ci? C'est que Béranger, au lieu d'être un soldat de plomb aligné pour la défense de l'ordre, comme l'entendent les agioteurs, les bourgeois et les épiciers, passe à l'état d'un de ces fous qui sortent des rangs et poursuivent l'idée, qu'ils prendront pour femme s'ils la rencontrent, qu'ils féconderont s'ils l'épousent!

Seulement, Béranger n'est plus en harmonie avec la pensée publique; on

ne ramasse plus les traits qu'il lance pour les renvoyer au trône; ses recueils de chansons, qui, publiés en 1825 et en 1829, se vendaient à trente mille exemplaires, se vendent, en 1833, à quinze cents.

Mais que lui importe, à cet oiseau des solitudes, chantant pour chanter, par ce que le bon Dieu, qui aime à l'entendre, qui préfère sa poésie à celle des *missionnaires*, des *jésuites* et de ces *nains tout noirs qu'il nourrit et dont son nez craint les encensoirs*, lui a dit :

« Chante, chante, pauvre petit! »

Aussi, le voilà qui chante à tout propos.

Escousse et Lebras meurent : il chante! un chant triste, c'est vrai, plein de doute et de désenchantement; il ne

voit pas clair lui-même dans ce chaos qu'on appelle la société. Tout ce qu'il sait, c'est que la terre est mouvante comme un océan, c'est que le temps est à la tempête, c'est qu'il fait nuit sur le monde, c'est que le vaisseau qu'on appelle la *France* va plus que jamais à la dérive, est plus que jamais en perdition.

Écoutez : en avez-vous entendu beaucoup de chants plus douloureux, sur ces plages hérissées de rochers et couvertes de bruyères où vient, dans les criques de Morlaix et le long des falaises de Douarnenez, se briser la mer sauvage?

Quoi! morts tous deux dans cette chambre close
Où du charbon pèse encore la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclose;
Suicide affreux! triste objet de stupeur!

Ils auront dit : « Le monde fait naufrage ;
Voyez pâlir pilote et matelots !
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit, sauvons-nous à la nage ! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main !

. . . . . .

Pauvres enfants quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau vous couvre de ses plis !
Ils répondaient : « Ce drapeau, qu'on escorte,
Au toit du chef le protége endormi ;
Mais le soldat, teint de sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte ! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main !

. . . . . .

Dieu créateur, pardonne à leur démence !
Ils s'étaient fait les échos de leurs sons,

Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : « Enfants, suivez ma loi !
Aimer, aimer, c'est être utile à soi !
Se faire aimer, c'est être utile aux autres ! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main !

Et à quel moment, réfléchissez-y ! — à quel moment Béranger dit-il que le monde fait naufrage, qu'on voit pâlir pilote et matelots? En février 1832, quand les Tuileries regorgent de courtisans, quand les journaux du gouvernement regorgent de louanges, quand les soldats citoyens de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Martin montent la garde avec enthousiasme, quand les officiers demandent des croix pour eux et des invitations à la cour

pour leurs femmes; enfin, quand, sur trente-six millions d'hommes, dont se compose le peuple français, trente-millions hurlent à tue-tête : « Vive Louis-Philippe, le soutien de l'ordre, le sauveur de la société! » quand le *Journal des Débats* crie « HOSANNAH! » et le *Constitutionnel* : « AMEN! »

Morbleu! il faut être bien fou pour mourir dans un pareil moment, et bien poète pour dire que le monde fait naufrage!

Mais attendez, comme il voit qu'on ne l'a pas écouté; que, comme Horace, il a chanté pour des sourds, Béranger va chanter encore et crier plus haut :

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas! menace nos abris;
Tu vas crouler! point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris.

Où courons-nous ? Quel sage en proie au doute
N'a sur son front vingt fois passé la main ?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route ;
Dieu leur a dit : « Voilà votre chemin ! »

Puis vient l'heure où tout ce chaos se débrouille, où toute cette nuit se dissipe, où l'heure d'un nouveau jour se lève ; le poète jette un cri de joie : il voit, il a vu !

Qu'a-t-il vu ?

Oh ! ne craignez rien ; il ne se fera pas prier pour vous le dire :

Toujours prophète en mon saint ministère,
Sur l'avenir j'ose interroger Dieu.
Pour châtier les princes de la terre,
Dans l'ancien monde, un déluge aura lieu.
Déjà près d'eux, l'Océan, sur les grèves,
Mugit, se gonfle, il vient... « Maîtres, voyez,

Voyez! » leur dis-je. Ils répondent : « Tu rêves ! »
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés !

. . . . . .

Que vous ont fait, mon Dieu, ces bons monarques?
Il en est tant dont on bénit les lois !
De jougs trop lourds si nous portons les marques.
C'est qu'en oubli le peuple a mis ses droits.
Pourtant, les flots précipitent leur marche
Contre ces chefs jadis si bien choyés.
Faute d'esprit pour se construire une arche,
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés !

. . . . . .

« Un Océan ! quel est-il, ô prophète ? »
— *Peuples, c'est nous, affranchis de la faim,*
Nous, plus instruits, consommant la défaite
De tant de rois, inutiles enfin !...
Dieu fait passer sur ces fils indociles
Nos flots mouvants, si longtemps fourvoyés ;
Puis le ciel brille, et les flots sont tranquilles.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés !

Ainsi, on le voit, ce n'est plus comme dans les *Deux Cousins*, un simple revirement de fortune, un simple changement de dynastie, c'est le renversement de toutes les dynasties que prédit le poète ; ce n'est plus, comme dans le *Dieu des bonnes gens*, les destins et les flots qui sont *changeants* ; non : ce sont les destins qui sont révolus, ce sont les flots qui, de changeants, sont devenus tranquilles. L'Océan n'est plus qu'un lac immense, sans houle et sans tempête, réfléchissant l'azur du ciel, et au fond duquel, grâce à la transparence de l'eau, on peut voir le cadavre des monarchies mortes, les débris des trônes échoués.

Puis, sur les bords de ce lac, dans la capitale du monde civilisé, dans la ville

par excellence, comme les Romains appelaient Rome, que se passe-t-il? Le poète va vous le dire, et, pour savoir s'il dit vrai, vous n'aurez pas longtemps à attendre : cent soixante-six ans, à dater de 1833, époque où la chanson parut. — Qu'est-ce que cela dans la vie d'un peuple, cent soixante-six ans? car, remarquez-le bien, la prédiction est pour l'an *deux mil*, et encore *la date peut-elle se débattre*!

Nostradamus, qui vit naître Henri Quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers :
Alors, dit-il, Paris, dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse ;
» Faites l'aumône au dernier de vos rois ! »

Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, *né proscrit*, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur criera : « L'homme à besace,
Les mendiants sont bannis par nos lois !
— Hélas, monsieur, je suis seul de ma race ;
Faites l'aumône au dernier de vos rois ! »

« Es-tu vraiment de la race royale ?
— Oui, répondra cet homme fier encor ;
J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
A mon aïeul couronne et sceptre d'or ;
Il les vendit pour nourrir le courage
De faux agents, d'écrivains maladroits !
Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage...
Faites l'aumône au dernier de vos rois !

« Mon père, âgé, *mort en prison pour dettes*,
D'un bon métier n'osa point me pourvoir ;
Je tends la main... Riches, partout vous êtes
Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir !

Je foule enfin cette plage féconde
Qui repoussa mes aïeux tant de fois !
Ah ! par pitié pour les grandeurs du monde,
Faites l'aumône au dernier de vos rois ! »

Le sénateur dira : « Viens ! je t'emmène
Dans mon palais, vis heureux parmi nous,
Contre les rois nous n'avons plus de haine ;
Ce qu'il en reste embrasse nos genoux !
En attendant que le sénat décide
A ses bienfaits si ton sort a des droits,
Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
Je fais l'aumône au dernier de nos rois ! »

Nostradamus ajoute en son vieux style :
« La *République* au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil, on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France, en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois ! »

Cette fois-ci, c'est clair, et le mot *république* est prononcé ; la *République* fera, dans l'an deux mil, l'aumône au dernier de ses rois ! Il n'y a pas d'amphibologie dans la prédiction.

Maintenant, depuis combien de temps cette république, assez forte pour faire l'aumône au dernier de ses rois, sera-t-elle établie ? C'est ce que, par un simple calcul algébrique, le plus mince mathématicien peut annoncer, en procédant, selon la règle, du connu à l'inconnu.

C'est en l'an *deux mil* que Paris ouïra, au pied du Louvre, la voix d'un homme en haillons qui criera : « Faites l'aumône au dernier de vos rois ! »

Cette voix sera celle d'un homme *né proscrit, vieux et arrivant de Rome* ; ce qui donne à

supposer que cet homme aura de soixante à soixante et dix ans. Prenons une moyenne, et mettons soixante-cinq Ci-65

Cet homme, né proscrit, *a vu, dans Rome, alors ville papale, couronne et sceptre d'or à son aïeul.* Combien peut-il y avoir de cela? Mettons cinquante ans . . . Ci-50

Depuis combien de temps cet aïeul était-il proscrit? Il n'y avait pas bien longtemps, puisqu'il avait encore son sceptre et sa couronne d'or, et qu'il les vendait *pour nourrir le courage de faux-agents et d'écrivains maladroits.*

Report 115

Mettons quinze ans, et n'en parlons plus Ci-15

Ajoutons à cela les vingt ans écoulés depuis 1833 . . . . Ci-20

Et nous aurons à enlever, sur 166, un total de 150

Or, qui de 166 paye 150, reste 16, — et encore, et encore, a dit le poète, l'an deux mil *se peut-il débattre !*

Ne débattons pas, et donnons même du temps.

Merci, Béranger! merci, poète prophète! merci encore! merci toujours!

Qu'arriva-t-il à l'apparition de ces prophéties qui froissaient tant d'intérêts? Que les gens qui savaient par cœur les anciennes chansons de Bé-

ranger, parce que leur ambition, leurs espérances, leurs désirs s'en étaient fait des armes pour détruire le vieux trône, ne lurent pas même ses chansons nouvelles, ou que ceux qui les lurent se dirent les uns aux autres : « Avez-vous lu les nouvelles chansons de Béranger? — Non. — Oh! ne les lisez pas... Pauvre homme, il baisse! »

Et on ne les lut pas, ou bien le mot fut donné, si on les avait lues, pour dire que le chansonnier baissait.

Non, non, le chansonnier ne baissait pas! le chansonnier grandissait, au contraire; mais, de même que, de chansonnier, il était passé poète, de poète, il passait prophète! c'est-à-dire qu'il devenait de plus en plus incompréhensible pour les masses.

L'antiquité nous a conservé les chansons d'Anacréon, elle a oublié les prophéties de Cassandre.

Pourquoi cela? Homère nous le dit : les Grecs ne croyaient pas aux prophéties de la fille de Priam et d'Hécube.

Hélas! Béranger fit comme elle, il se tut; tout un monde de chefs-d'œuvre prêts à éclore s'arrêta sur ses lèvres muettes; il sourit de son sourire si fin, et il dit :

— Ah! je baisse! eh bien, demandez des chansons à ceux qui s'élèvent!

Rossini avait dit la même chose après *Guillaume Tell*.

Qu'en résulta-t-il? C'est que nous n'eûmes plus d'opéras de Rossini, ni de chansons de Béranger.

Maintenant, peut-être me demandera-t-on comment il se fait que Béranger, républicain, habite tranquillement avenue de Chateaubriand, n° 5, à Paris, tandis que Victor Hugo demeure à Marine-Tarrace, dans l'île de Jersey.

Cela est tout simplement une question d'âge et de tempérament. Hugo est un lutteur, et il a cinquante ans à peine; Béranger, à tout prendre, est un épicurien, et a soixante et dix ans (1); c'est l'âge où l'on prépare son lit pour y dormir du sommeil éternel, et Béranger — Dieu lui donne de longues années, dût-il nous les prendre, à nous! — et Béranger veut mourir tranquille sur le lit de fleurs et de lauriers qu'il s'est fait!

(1) Voir la *Note* à la fin du volume.

Il en a le droit : il a assez lutté dans le passé, et soyez sans crainte, son œuvre se continuera dans l'avenir!

Ajoutons ceci : c'est que ce qu'on appelait la *jeune école* — ce sont, aujourd'hui, les hommes de quarante à cinquante ans — a été injuste pour Béranger. Après que Benjamin Constant l'avait tiré jusqu'à l'ode, on a essayé de le repousser en deçà de la chanson. En agissant ainsi, la critique se faisait innocemment le complice du pouvoir : elle croyait n'être que sévère, elle était injuste et ingrate!

Il faut être proscrit, il faut être poète, il faut habiter l'étranger, vivre loin de cette communion d'idées qui est le pain de la vie intellectuelle, pour savoir combien cette muse du poète de Passy est

essentiellement française, philosophique et consolante. Avec Béranger, il n'y a plus d'exil, et tout proscrit peut, en le chantant, attendre la réalisation de cette prophétie que Nostradamus a fixée à l'an deux mil!

Nous voici bien loin de l'artillerie, dont nous nous étions occupé, dont il nous reste à nous occuper encore et de l'émeute où elle était appelée à jouer son rôle.

Revenons donc à l'émeute et à l'artillerie.

Mais, cher Béranger, cher poète, cher père, nous ne te disons pas adieu; nous te disons seulement au revoir.

Après la tempête, l'alcyon! — l'alcyon blanc comme la neige, qui, sans faire une tache à son plumage de cygne, a passé à travers tous les orages!

Mort de Benjamin Constant. — Quelle avait été sa vie. — Honneurs funèbres qu'on lui décerne. — Ses funérailles. — Loi relative aux récompenses nationales. — Procès des ministres. — Grouvelle et sa sœur. — M. Mérilhou et le néophyte. — Le colonel Lavocat. — La cour des pairs. — Panique. — Fieschi.

Le mois de décembre 1830 fut fécond en événements.

Un des plus graves fut la mort de Benjamin Constant.

Le 10, nous reçûmes l'ordre de nous

trouver, le 12, en uniforme et en armes, au convoi de l'illustre député.

Il était mort le 8, à sept heures du soir.

Cette mort produisit une grande sensation dans Paris.

C'était une étrange popularité que celle de Benjamin Constant, et il eût été difficile de dire sur quoi elle reposait.

Suisse et protestant, élevé en Angleterre et en Allemagne, il parlait et écrivait la langue anglaise, la langue allemande et la langue française avec une égale facilité; cependant, ce fut en français qu'il composa et qu'il écrivit.

Jeune, beau, vigoureux de corps, mais faible de caractère, du moment où

il était arrivé en France, en 1795, Benjamin Constant n'avait plus rien fait que sous l'inspiration des femmes; en littérature, elles furent ses maîtres; en politique, elles furent ses guides. Accaparé par trois de ses plus célèbres contemporaines, madame Tallien, madame de Beauharnais et madame de Staël, il releva constamment d'elles; la dernière surtout eut une influence énorme sur sa vie. *Adolphe*, c'est lui; l'héroïne d'*Adolphe*, c'est madame de Staël. Aussi la vie de Benjamin Constant fut-elle, non point la vie d'un homme, mais celle d'une femme, c'est-à-dire un composé de contradictions et de faiblesses. Porté au tribunat après le renversement du Directoire, il fit de l'opposition à Bonaparte, premier consul, non pas, comme

l'ont dit les historiens, parce qu'il ne croyait point à la durée de la fortune de Napoléon, mais parce que madame de Staël, dont il était alors plus que l'ami, haïssait le premier consul. Éliminé du tribunat en 1801, exilé de France en 1802, il s'en alla vivre à Coppet, près de sa maîtresse, ou plutôt de son maître. Vers 1806 ou 1807, cette vie d'esclave lui parut trop lourde : si faible qu'il fût, il rompit sa chaîne. Lisez son roman d'*Adolphe*, et vous verrez ce que cette chaîne lui pesait ! A Hanovre, où il s'était arrêté, il épousa une grande dame allemande, une parente du prince de Hardenberg, et le voilà aristocrate, hantant la plus haute société d'Allemagne, ne quittant plus les princes du Nord, vivant au milieu de la coalition

qui menace la France, rédigeant les proclamations étrangères, écrivant sur la table de l'empereur Alexandre sa brochure : *De l'esprit de conquête et d'usurpation*, rentrant enfin en France avec Auguste de Staël, dans la voiture du roi Charles-Jean. — Le moyen de ne pas être royaliste en pareille compagnie !

Aussi Benjamin Constant est-il admis au *Journal des Débats*; c'est un des plus ardents rédacteurs de cette feuille. Quand Bonaparte débarque au golfe Juan et marche sur Paris, le premier mouvement de Benjamin Constant est de s'éloigner. Il commence par se cacher chez M. de Crawford, ancien ambassadeur des États-Unis; puis il part pour Nantes avec un Américain qui se charge de le conduire hors de France. En route,

il apprend l'insurrection de l'Ouest, revient sur ses pas et rentre à Paris après huit jours d'absence.

Au bout de cinq autres jours, sur une invitation de M. Perregaux, il se rendait aux Tuileries, où l'empereur l'attendait dans son cabinet. Benjamin Constant était à toute puissance qui se donnait la peine de le séduire : beauté, génie, pouvoir avaient prise égale sur lui ; c'était, en politique, en littérature, en moralité, ce que nous appellerons une courtisane, et ce que Thomas du *National* appelait d'un nom moins élégant. — Le surlendemain, les journaux annonçaient la nomination de Benjamin Constant au Conseil d'État. C'est là qu'il rédigea avec M. Molé, que nous venons

de heurter, ministre de Louis-Philippe, le fameux acte additionnel.

A la seconde restauration, cela vaut à Benjamin Constant d'être proscrit; cette proscription lui refait une popularité, tant était grande la haine contre les Bourbons! Alors, il va en Angleterre, et publie *Adolphe*. En 1816, les portes de la France lui sont rouvertes; il fonde la *Minerve*, écrit au *Courrier*, au *Constitutionnel* et au *Temps*. C'est alors que je le vois, chez Châtelain et chez M. de Leuven. C'était un homme grand, bien constitué, nerveux outre mesure, pâle, avec de longs cheveux, qui donnaient à son visage un caractère étrange de puritanisme, irritable comme une femme, joueur jusqu'à la folie! Depuis 1819, il était député; chaque jour, il arrivait un

des premiers à la chambre, strictement vêtu de l'uniforme aux fleurs de lys d'argent, tenant, été comme hiver, une redingote sous son bras; son autre bras était chargé de livres et d'épreuves d'imprimerie; il entrait clopin-clopant, appuyé sur une espèce de béquille, trébuchant trois ou quatre fois avant d'arriver à son banc. Une fois arrivé à son banc, une fois assis, il se mettait à faire sa correspondance et à corriger ses épreuves, employant, les uns après les autres, tous les huissiers de la chambre à faire ses mille commissions.

Ambitieux de toutes choses, sans avoir pu arriver à rien, pas même à l'Académie, où il échoua, la première fois contre Cousin, la seconde contre M. Viennet! tour à tour irrésolu et cou-

rageux, servile et indépendant, c'est en hésitations de toute nature qu'il passe ses dix ans de députation. Le lundi des ordonnances, il était à la campagne, où l'on venait de lui faire une grave opération; il reçoit une lettre de Vatout; elle était courte et significative.

« Mon cher ami,

» Il se joue ici un jeu terrible où les têtes servent d'enjeu. Soyez beau joueur comme toujours, et venez apporter la vôtre. »

C'était tentant; aussi part-il. Le jeudi, il arrive à Montrouge, où les barricades le forcent à descendre de voiture; il traverse Paris au bras de sa femme, qui s'effraye en voyant quels hommes ga

dent l'Hôtel-de-Ville, et effraye son mari en s'effrayant.

— Partons à l'instant même pour la Suisse ! s'écrie Benjamin Constant ; cherchons un coin du monde où ne pénètre pas même la bande d'un journal!

Et il allait partir, en effet, quand il est reconnu. On crie : « Vive Benjamin Constant! » on l'enlève dans les bras, on lui fait un triomphe; son nom, placé le dernier sur la liste de la protestation des députés, se trouve à la queue de l'acte du 30 qui confère la lieutenance générale au duc d'Orléans; les deux signatures, appuyées par son immense réputation, par sa popularité toujours croissante, le portent encore une fois au conseil d'État. En attendant, il se débat contre la misère, et Vatout ob-

tient du roi qu'il lui donne deux cent mille francs. Benjamin Constant les prend, à la condition, dit-il à celui qui les lui donne, de conserver toujours son franc parler.

— C'est bien comme cela que je l'entends! lui dit le roi.

Et ils s'embrassent.

Au bout de quatre mois, les deux cent mille francs sont joués, et Benjamin Constant se retrouve plus pauvre que jamais. Quinze jours avant sa mort, un ami entre chez lui, à dix heures du matin, et le trouve trempant une croûte de pain séché dans un verre d'eau. Cette croûte de pain, c'était tout ce qui lui restait de la veille; ce verre d'eau, il le devait à l'Auvergnat qui, le matin, avait empli sa fontaine.

Le 9 décembre, on annonça sa mort à la chambre des députés.

— De quoi est-il mort? demandèrent plusieurs membres.

Une voix lugubre, une voix accusatrice, une voix que personne n'osa contredire, répondit :

— De faim!

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais ce l'était un peu, ce qui était déjà trop.

Alors, on se mit à lui décréter toutes sortes de fêtes funéraires; on proposa une loi sur les honneurs à rendre aux grands citoyens par la patrie reconnaissante, et, comme cette loi ne pouvait être rendue le lendemain, on lui acheta provisoirement une tombe au cimetière de l'Est.

Oh! la belle chose que la reconnais-

sance des peuples! Avec elle, on n'est pas toujours sûr de ne pas mourir de faim, c'est vrai; mais, au moins, on est sûr, une fois mort, d'être glorieusement enterré — quand toutefois on ne meurt pas en prison ou en exil.

Nous eûmes l'honneur de contribuer à la pompe de ce convoi formé de cent mille hommes, ombragé par des drapeaux voilés de crêpes, conduit par des tambours aux funèbres roulements et par des tam-tam aux vibrements sourds. Un instant, le boulevart tout entier fut inondé par une mer houleuse comme la marée qui monte; bientôt, au-dessus de cette mer, l'orage gronda. En sortant de l'église, les étudiants voulurent s'emparer du cercueil, et crièrent : « Au Panthéon! » Mais Odilon

Barrot s'avança ; le Panthéon n'était pas dans le programme : il s'opposa à cet enthousiasme, et, comme une lutte commençait :

— Force restera à la loi ! dit-il.

Et il appela autour de lui cette force que les hommes du pouvoir appliquent, en général, bien moins au maintien de la loi qu'à l'exécution de leur volonté ; ce qui, malheureusement, n'est pas toujours la même chose.

Dix-huit mois après, ces mêmes mots : « Force restera à la loi ! » étaient prononcés sur un autre cercueil ; mais, cette fois, force ne restait à la loi qu'après deux jours d'effroyable tuerie.

Sur le bord de la fosse de Benjamin Constant, Lafayette pensa s'évanouir d'émotion et de fatigue ; on fut obligé

de le soutenir et de le tirer en arrière, sinon il se couchait prématurément à côté du mort.

Nous raconterons comment même chose faillit lui arriver, — mais pour ne pas se relever, cette fois, — sur le cercueil de Lamarque.

Chacun rentra chez soi à sept heures du soir, emportant un peu de cette électricité orageuse qui avait plané dans l'air toute la journée.

Le lendemain, la chambre rendit une loi qui, à son tour, amena de graves conflits.

C'était la loi relative aux récompenses nationales.

Le 7 octobre, M. Guizot était monté à la tribune et avait dit :

« Messieurs, il tardait au roi comme à

vous de sanctionner par une mesure législative le grand acte de reconnaissance nationale que la patrie doit aux victimes de notre révolution; j'ai l'honneur de vous présenter un projet de loi à cet effet. Nos trois grandes journées ont coûté à plus de *cinq cents* orphelins leurs pères, à plus de *cinq cents* veuves leurs maris, à plus de *trois cents* vieillards l'affection et l'appui de leurs enfants. *Trois cent onze citoyens* resteront mutilés et incapables de reprendre leurs travaux, et *trois mille cinq cent soixante-quatre blessés* auront à supporter une incapacité temporaire. »

Une commission avait été nommée pour rédiger le projet de loi, et, le 13 décembre, la loi dite des récompenses nationales avait été votée.

Elle fixait les rentes à accorder aux veuves, aux pères, aux mères et aux sœurs des victimes ; elle déclarait que la France adoptait les orphelins qu'avaient faits les trois jours de combat, et contenait, entre autres dispositions :

« ART. 8. Pourront être nommés sous-officiers et sous-lieutenants dans l'armée ceux qui, s'étant particulièrement distingués dans les journées de juillet, seront, d'après le rapport de la commission, jugés dignes de cet honneur, sans que, par régiment, le nombre des sous-lieutenants puisse excéder le nombre de deux, et celui des sous-officiers le nombre de quatre.

» ART. 10. Une décoration spéciale sera accordée à tous les citoyens qui se

sont distingués dans les journées de Juillet ; la liste de ceux qui doivent la porter sera dressée par la commission, et *soumise à l'approbation du roi* ; les honneurs lui seront rendus comme à la Légion-d'Honneur. »

Cette loi parut le 17 au *Moniteur*.

De même que le projet de loi avait été présenté le lendemain de la proposition de M. de Tracy sur la peine de mort, la loi était adoptée la veille du procès des ministres.

Tout cela signifiait : « Morts, que réclamez-vous ? On fait des pensions à vos veuves, à vos pères, à vos mères, à vos sœurs ! Vivants, que vous faut-il de plus ? On vous nomme sous-officiers, sous-lieutenants, et l'on vous donne la croix ! Vous n'eussiez pas joui de ces avantages, si

les ministres de Charles X n'eussent pas fait les ordonnances : glorifiez-les donc, au lieu de les accuser ! »

Mais les esprits n'étaient point à la glorification de Polignac et de ses complices : on battait des mains à la révolution belge ; on battait des mains à l'insurrection polonaise.

C'était sur le Luxembourg surtout que les yeux étaient fixés. Les ministres acquittés ou condamnés à toute autre peine que la peine de mort, la révolution de Juillet était reniée, aux yeux de l'Europe, par le roi des barricades.

Mauguin, l'un des juges instructeurs, interrogé sur le châtiment que l'on devait infliger aux coupables, avait répondu sans hésitation :

— La mort!

Aussi tous ces événements : violation de notre territoire par l'armée espagnole, mort de Benjamin Constant et refus de le laisser conduire au Panthéon, révolution belge et insurrection polonaise, étaient autant de vapeurs isolées venant grossir l'orage qui s'amoncelait au dessus du Luxembourg.

Le 15 décembre, deux jours après le vote de la loi des récompenses nationales, deux jours avant sa promulgation au *Moniteur*, les débats s'ouvraient.

Le procès dura du 15 au 21.

Pendant ces six jours, nous ne quittâmes point notre uniforme.

Qu'attendions-nous? Nous n'en savons rien. Plusieurs fois nous nous

étions réunis, tantôt chez Cavaignac, tantôt chez Grouvelle, pour prendre un parti quelconque; mais rien de sérieux n'avait été proposé, et il avait été convenu que le Louvre, c'est-à-dire l'endroit où étaient nos pièces et nos munitions, resterait le centre commun, que l'on recevrait l'inspiration des circonstances et que l'on agirait selon l'impulsion.

J'ai déjà eu l'occasion de nommer Grouvelle. Arrêtons-nous un instant sur lui et sur sa sœur : c'étaient deux figures admirables, deux cœurs dévoués comme des cœurs spartiates ou romains à la cause de la République.

Nous les retrouverons toujours, et dans tout, jusqu'à ce que Grouvelle disparaisse de la scène politique, en même

temps que sa sœur mourra folle à l'hospice de Montpellier.

Tous deux étaient fils et fille de Grouvelle, qui avait fait la première édition collective des *Lettres de madame de Sévigné*, de celui-là même qui, en qualité de secrétaire de la Convention, avait lu à Louis XVI la sentence de mort que lui apportait Garat.

Grouvelle avait, à l'époque où je l'ai connu, trente-deux ou trente-trois ans; sa sœur, vingt-cinq.

Lui n'avait rien de remarquable physiquement : mise très simple, figure douce, des cheveux rares et blonds sur un crâne cerclé d'un bandeau noir, cachant sans doute les traces du trépan.

Elle aussi était blonde avec les plus

beaux cheveux du monde; des yeux bleus, abrités sous des cils albinos, donnaient une suprême expression de douceur à sa physionomie, qui, cependant, prenait une grande fermeté lorsque, des lignes supérieures, on descendait aux lignes de la bouche et du menton.

Elle avait son portrait chez elle, un charmant portrait, œuvre de madame Mérimée, la femme du peintre qui a fait le beau tableau de l'*Innocence et le Serpent*, la mère de Prosper Mérimée, l'auteur du *Vase étrusque*, de *Colomba*, de la *Vénus d'Ille* et de vingt romans qui ont tous une valeur de premier ordre.

La mère de Laure Grouvelle était une Darcet, sœur, je crois, de Darcet, le chimiste, qui avait inventé la fameuse

plaisanterie de la gélatine ; par conséquent, elle était cousine du pauvre Darcet qui est mort si malheureusement, brûlé par une essence nouvelle qu'il essayait de substituer à l'huile de sa lampe ; cousine aussi de la belle madame Pradier, qui n'était encore, à cette époque, que mademoiselle Darcet ou tout au plus *madame*.

Tous deux vivaient d'une petite fortune suffisant à leurs besoins, car Laure Grouvelle n'avait aucune des coquetteries de la femme : c'était quelque chose comme Charlotte Corday.

Il est à remarquer que tous les hommes de 1830, carbonari de 1821 et 1822, étaient des hommes, sinon riches, du moins indépendants, soit par leur for-

tune personnelle, soit par leur industrie, soit par leur talent.

Bastide était riche; Thomas était riche; Cavaignac et Guinard, vivaient de leurs rentes; Arago et Grouvelle avaient une position, Loëve-Weymars possédait un talent, Carrel du génie.

Je pourrais les nommer tous, et l'on verrait qu'aucun d'eux n'agissait dans un but égoïste, qu'aucun d'eux n'avait besoin de faire une révolution pour s'enrichir, et que tous, au contraire, ont perdu aux révolutions qu'ils ont faites, les uns leur fortune, les autres leur liberté, quelques-uns la vie.

Mademoiselle Grouvelle ne s'était point mariée; jeune fille, elle avait été recherchée, disait-on, par Étienne

Arago; il y avait déjà longtemps : c'était en 1821 ou 1822.

Étienne Arago était, en 1821, préparateur de chimie à l'école Polytechnique; il avait une vingtaine d'années; il fit connaissance de Grouvelle chez Thénard. C'était un esprit méridional, un cœur ardent; on voulait faire de lui un propagandiste, et, par son aide, notamment, introduire dans l'École la charbonnerie, dont Grouvelle était, avec Thénard, Mérilhou et Barthe, un des principaux chefs.

Ce furent les germes de républicanisme déposés par le jeune préparateur de chimie, et aussi, et surtout, pourrions-nous même dire, par Eugène Cavaignac, alors élève de l'École, qui firent plus tard les Vanneau, les Char-

ras, les Lothon, les Millotte, les Caylus, les Latrade, les Servient et toute cette noble race de jeunes gens qui, de 1830 à 1848, se trouva à la tête de tous les mouvements.

Un an après, la charbonnerie s'était recrutée de Guinard, de Bastide, de Chevalon, de Thomas, de Gauja, de tous ces hommes, enfin, qu'on apercevait toujours à la lueur de la première amorce tirée.

Alors, il s'agit d'aller porter la charbonnerie au cordon sanitaire qui enveloppait l'Espagne, et d'établir des relations entre les patriotes de l'armée et ceux qui étaient réfugiés dans la Péninsule.

On jeta les yeux sur Étienne Arago, et, comme il fallait de l'argent pour

faire le voyage : on alla chez Mérilhou.

Mérilhou était, comme je l'ai dit, un des chefs du carbonarisme; il demeurait, alors, rue des Moulins.

Cavaignac et Grouvelle étaient les introducteurs d'Étienne.

Mérilhou regarda le néophyte, qui paraissait à peine avoir dix-huit ans.

— Vous êtes bien jeune, mon ami! lui dit le prudent avocat.

— C'est possible, monsieur, répondit Étienne; mais, si jeune que je sois, j'ai déjà deux ans de charbonnerie.

— Savez-vous à quoi vous vous exposez en vous chargeant de cette mission de propagande?

— Oui, parfaitement, je m'expose à l'échafaud.

Alors, le futur ministre de Louis-

Philippe, le futur pair de France, le futur rapporteur du procès Barbès, lui posa la main sur l'épaule, et, théâtralement, à la manière des avocats :

— *Macte animo, generose puer!* lui dit-il.

Et il lui remit l'argent demandé.

Nous retrouverons M. Mérilhou au procès de Barbès, et le *macte animo* ne sera pas perdu.

Pour le moment, revenons au procès des ministres.

Lafayette s'était prononcé définitivement : il avait répondu à la haute cour de sa sécurité; il avait répondu au roi de la tête des ministres, si les ministres étaient acquittés. Aussi se faisait-il, en faveur du vieux général, un revirement curieux : la peur faisait chanter

à ses plus grands ennemis ses louanges sur tous les airs; le roi et madame Adélaïde le comblaient de caresses; il était devenu l'homme indispensable; il n'y avait pas de monarchie possible sans son appui... Qu'Atlas manque un seul instant à l'Olympe nouveau, et l'Olympe est renversé!

Lui voyait tout cela, et en riait, quand il n'en haussait pas les épaules.

Ce n'étaient point toutes ces caresses, toutes ces flatteries, toutes ces adulations qui le faisaient agir; c'était sa conscience.

— Général, lui disais-je le 15 décembre, vous savez que vous jouez votre popularité à vouloir sauver la tête des ministres?

— Mon enfant, me répondit-il, per-

sonne mieux que moi ne connaît le prix de la popularité : c'est le plus riche et le plus inestimable des trésors; c'est le seul que j'aie jamais ambitionné; mais, comme tous les autres trésors, quand le moment est venu, il faut le dépenser jusqu'au dernier sou, dans l'intérêt du bien public et de l'honneur national.

Certes, c'était très beau, ce que faisait là le général Lafayette, d'autant plus beau que ceux mêmes pour qui il se sacrifiait devaient attribuer à la faiblesse ce qui était le résultat du dévouement.

Le procès des ministres avait amené un effroyable encombrement dans les rues adjacentes au Luxembourg; à peine les troupes et la garde nationale

pouvaient-elles circuler au milieu de cette masse.

Troupes de ligne et garde nationale obéissaient à Lafayette; tous pouvoirs lui étaient remis : il avait la police du Palais-Royal, du Luxembourg et de la chambre des pairs. Il avait nommé commandant en second du Luxembourg, avec charge de veiller sur la sûreté des pairs, le colonel Lavocat, qui, par ces mêmes pairs, avait été autrefois condamné à mort. S'il eût pu évoquer le fantôme de Ney, il l'eût mis en sentinelle à la porte du palais!

Le colonel Feisthamel commandait en premier.

Lavocat était un des plus anciens carbonari.

Tous les partis se retrouvaient dans

cette foule qui assiégeait les portes du Luxembourg, excepté le parti orléaniste; nous nous heurtions là, républicains, carlistes, napoléoniens, chacun attendant l'événement pour en tirer profit selon son intérêt, son opinion ou sa conscience.

Nous avions des billets pour les tribunes réservées. J'assistai à l'avant-dernière séance ; j'entendis le plaidoyer de M. de Martignac et celui de M. de Peyronnet; je fus témoin du triomphe de M. Sauzet, et je vis M. Crémieux se trouver mal.

Juste en ce moment, le bruit du tambour pénétra jusque dans la chambre des pairs.

On battait le rappel avec une espèce de rage.

Je me précipitai hors de la salle. La séance était à peu près suspendue, moitié par l'accident arrivé à M. Crémieux, moitié par le formidable bruit qui venait faire frissonner les accusés sur leur banc, et les juges sur leurs fauteuils.

Mon uniforme d'artilleur m'ouvrit toutes les foules. Je parvins dans la cour; elle était encombrée.

Un chariot de l'imprimerie royale était entré dans la principale cour, et, à sa suite, la multitude s'était précipitée grondante.

C'étaient ces grondements qui, mêlés aux sourds appels des tambours, pénétraient jusque dans la salle.

Il y eut, alors, parmi MM. les pairs, un moment de terreur et de confusion

inexprimables; c'était inutilement que, de la porte, le colonel Lavocat criait :

— Ne craignez rien... je réponds de tout... La garde nationale est et restera maîtresse de toutes les issues!

M. Pasquier n'entendait rien, et, de sa petite voix aigre et pointue, criait de son côté :

— Messieurs les pairs, la séance est levée... M. le commandant de la garde nationale me prévient qu'il ne serait pas prudent de tenir une séance de nuit.

C'était tout le contraire de ce que disait le colonel Lavocat; mais, comme la plupart des pairs n'avaient pas moins peur que leur illustre président, ils se levèrent, sortirent précipitamment de la salle, et la séance fut remise au lendemain.

En sortant, je heurtai un homme qui paraissait un des plus acharnés à l'émeute; il criait avec un accent étranger, une bouche hideuse et des yeux torves :

— Mort aux ministres!

— Ah! pardieu! dis-je au rédacteur en chef du *Moniteur*, petit homme à cheveux blancs, nommé Sauvo, qui le regardait comme moi, je parierais bien vingt-cinq louis que voilà un mouchard!

Je ne sais si je me trompais pour le moment; mais ce que je sais, c'est que, cinq ans après, je retrouvai à son tour ce même homme sur la sellette de la cour des pairs.

C'était le Corse Fieschi.

Les artilleurs du Louvre. — Complot bonapartiste pour nous enlever nos pièces. — Distribution de cartouches par Godefroy Cavaignac. — Les abords du Luxembourg au moment de la condamnation des ministres. — Départ des condamnés pour Vincennes. — Déroute des juges. — Lafayette et l'émeute. — Bastide et le commandant Barré. — Faction avec Prosper Mérimée.

Je revins au Louvre pour prendre des nouvelles et pour en donner.

Il est impossible de se figurer l'agitation qui régnait sur ce point central de l'artillerie.

Notre premier colonel, Joubert, nous avait été enlevé, et, comme le colonel n'était pas à notre nomination, il avait été remplacé par le comte Pernetti.

Le comte Pernetti était tout entier à la cour; or, la cour, avec juste raison, se défiait de nous et ne cherchait qu'une occasion de nous dissoudre.

De notre côté, à chaque instant nous rencontrions des hommes que nous avions vus sur les barricades, et qui nous arrêtaient pour nous dire :

— Nous reconnaissez-vous ? Nous étions là... là... là, avec vous.

— Oui, je vous reconnais..... Eh bien ?

— Eh bien, s'il fallait marcher contre le Palais-Royal comme nous avons mar-

ché contre les Tuileries, est-ce que vous nous abandonneriez?

Et alors, on se serrait les mains, on se regardait avec des yeux enflammés, et l'on se quittait, les artilleurs en se disant : « Le peuple marche ! » les gens du peuple en répétant : « Les artilleurs sont avec nous ! »

Tous ces bruits flottaient dans l'air, et semblaient, comme des vapeurs, s'arrêter aux plus hauts monuments.

Le Palais-Royal n'était qu'à cent cinquante pas du Louvre, et dans le Louvre se trouvaient vingt-quatre pièces d'artillerie, vingt mille coups à tirer, et, sur huit cents artilleurs, six cents républicains.

Il n'y avait pas de complot arrêté;

mais il était bien évident que, si le peuple marchait, l'artillerie marcherait avec le peuple.

Aussi M. de Montalivet, le frère du ministre, avait-il, vers une heure de l'après-midi, averti son frère qu'il y avait un coup monté pour nous enlever nos pièces.

Le général Lafayette fit aussitôt prévenir Godefroy Cavaignac de l'avis qui lui était donné.

Or, nous voulions bien marcher avec le peuple, manœuvrer nos pièces, courir les chances d'une seconde révolution, comme nous avions couru les chances d'une première; mais les pièces, qui étaient en quelque sorte notre propriété, dont la responsabilité pesait sur nous,

nous ne voulions pas qu'on nous les enlevât.

Ce bruit d'un coup de main sur le Louvre avait d'autant plus de consistance que, depuis deux ou trois jours, il était fort question d'un complot bonapartiste ; et, si nous étions tous disposés à nous battre pour Lafayette et la République, nous n'entendions pas risquer un cheveu pour Napoléon II.

En conséquence, Godefroy Cavaignac, prévenu, avait apporté un ballot de deux ou trois cents cartouches qu'il avait jeté sur une des tables de jeu qui étaient dans le corps-de-garde.

Alors, chacun avait empli sa giberne et ses poches.

Quand j'arrivai au Louvre, le partage était fait ; mais peu m'importait ! ma gi-

berne était pleine depuis le jour où j'avais été convoqué pour enlever la chambre.

Nous avions, comme on le comprend bien, pas mal de mouchards parmi nous, et je pourrais nommer deux hommes qui reçurent la croix de la Légion-d'Honneur pour avoir rempli dans nos rangs cet honorable office.

Une heure après la distribution, on était prévenu au Palais-Royal.

Un quart-d'heure après qu'on y était prévenu, je recevais une lettre d'Oudard, qui me priait, si j'étais au Louvre, de passer à l'instant même à son bureau.

Je montrai la lettre à nos camarades, en leur demandant ce qu'il fallait que je fisse.

— Parbleu! vas-y, me répondit Cavaignac.

— Et si l'on m'interroge?

— Dis la vérité... Si les bonapartistes veulent nous enlever nos pièces, nous brûlerons la dernière cartouche pour les défendre; mais, si le peuple marche contre le Luxembourg, *et même contre tout autre palais*, nous marcherons avec lui.

— Cela me va parfaitement, j'aime la franchise, moi!

Je me rendis au Palais-Royal.

Les bureaux étaient encombrés de monde; on sentait le frémissement du centre allant jusqu'aux extrémités, et, à en juger par les extrémités, on devait être très agité au centre.

Oudard m'interrogea; ce n'était pas

pour autre chose qu'il m'avait prié de venir.

Je répétai littéralement les paroles de Cavaignac.

Autant que je puis me le rappeler, cela se passait le 20 au soir.

Le 21, j'allai reprendre mon poste, rue de Tournon. Jamais la foule n'avait été si compacte : la rue de Tournon, la rue de Seine, la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, la rue Voltaire, la place de l'Odéon, la place Saint-Michel, la place de l'École-de-Médecine regorgeaient de gardes nationaux en armes et de troupes de ligne.

On en était arrivé à persuader aux gardes nationaux qu'il y avait complot pour le pillage des boutiques; que le peuple de juillet, arrêté par la nomina-

tion du duc d'Orléans à la lieutenance générale, avait juré de prendre sa revanche ; or, les bourgeois, toujours faciles à ces sortes de bruits, étaient accourus en masse et proféraient des menaces terribles contre les pillards des trois journées, qui n'avaient pillé, c'est vrai, ni le 27, ni le 28, ni le 29, mais qui allaient piller le 30, si la lieutenance générale n'y avait pas mis bon ordre !...

Au reste, il est juste de dire que tous ces braves gens qui attendaient là, le fusil au pied, ne s'étaient dérangés de chez eux que dans l'attente d'une condamnation capitale.

Vers deux heures, on annonça que les plaidoiries étaient terminées, que

les débats étaient clos et que l'arrêt allait être prononcé.

Alors, il se fit un grand silence, comme si chacun eût craint que sa voix n'empêchât d'entendre la grande voix qui, sans doute, pareille à celle de l'ange du jugement dernier allait, proclamer le jugement suprême de la haute cour.

Tout à coup, des hommes se précipitent de l'intérieur du Luxembourg, et s'élancent dans la rue de Tournon en criant :

— A mort... condamnés à mort!

Une immense clameur leur répond, s'élevant de tous les rayons de cette étoile gigantesque dont le Luxembourg est le centre.

Puis chacun essaye de se faire jour

pour aller porter, soit dans son quartier, soit dans sa maison, l'âcre primeur de cette terrible nouvelle.

Puis bientôt on s'arrête; la multitude semble refoulée; on remonte vers le Luxembourg, comme un courant qui rebrousse chemin. Un autre bruit vient de se répandre. Est-ce vrai ou non que les ministres, au lieu d'être condamnés à mort, sont condamnés seulement à la prison perpétuelle, et que cette fausse nouvelle de la peine de mort n'avait d'autre but que de favoriser leur fuite?

Alors, les physionomies changent; les cris de menace commencent à se faire entendre; les gardes nationaux frappent de la crosse de leurs fusils le pavé de la rue. Venus pour défendre les

pairs, ils paraissent tout prêts, à la nouvelle de l'acquittement — tout ce qui n'est pas la mort est l'acquittement — ils paraissent tout prêts à marcher contre les pairs.

Pendant ce temps, voici ce qui se passait à l'intérieur.

On savait d'avance au Palais-Royal que la sentence portée serait celle de la réclusion perpétuelle.

M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, avait reçu du roi la charge de faire conduire les ex-ministres sains et saufs à Vincennes.

Un coup de canon tiré au moment où ils passeraient le pont-levis du château devait annoncer au roi qu'ils étaient en sûreté.

M. de Montalivet avait choisi le gé-

néral Fabvier et le colonel Lavocat pour partager avec lui ce dangereux honneur.

Au moment où il vit paraître les quatre ministres, qu'on faisait sortir de la salle, pour que la cour, selon sa coutume, prononçât son jugement hors de leur présence :

— Messieurs, dit-il au général Fabvier et au colonel Lavocat, attention ! nous allons faire de l'histoire ; tâchons qu'elle soit à l'honneur de la France !

Une calèche légère attendait les prisonniers au guichet du petit Luxembourg.

C'est alors que des hommes apostés par M. de Montalivet s'élancèrent par la grille d'honneur criant, comme nous l'avons déjà dit :

— A mort... condamnés à mort!

Les prisonniers purent entendre l'immense clameur triomphale qui accueillit cette fausse nouvelle.

Mais déjà la voiture, enveloppée de deux cents cavaliers, était partie, se dirigeant vers les boulevarts extérieurs, avec la vitesse et le bruit d'un ouragan.

MM. de Montalivet et Lavocat galopaient chacun à une portière.

Les juges s'étaient réunis dans la galerie de Rubens pour délibérer.

De là, ils voyaient, aussi loin que leurs regards pouvaient s'étendre, briller les canons et les baïonnettes des fusils, et tourbillonner le peuple.

La nuit venait rapide, mais les habitants de chaque maison avaient placé

des lampions sur leurs fenêtres, et une immense illumination, qui donnait au spectacle un caractère plus solennel encore, avait succédé au jour.

Tout à coup, les pairs entendent des cris ; ils voient, on pourrait presque dire ils sentent le mouvement terrible qui s'opère : chaque vague de cette mer, déjà écoulée ou près de s'écouler, remonte sur elle-même ; la marée, que l'on croyait à son départ, se retourne et vient, plus menaçante que jamais, battre les puissantes murailles du palais Médicis ; mais les juges comprennent qu'il n'y a pas de muraille, pas de digue, pas de rempart contre la colère de l'Océan ; chacun d'eux trouve un prétexte, ou même n'en cherche pas pour s'esquiver. M. Pasquier devient brave

par comparaison, il a honte de cette déroute.

— C'est indécent? crie-t-il; que l'on ferme les portes?

En même temps, on prévient Lafayette que le peuple se rue contre le palais.

— Messieurs, dit-il en se retournant vers les trois ou quatre personnes qui attendent ses ordres, voulez-vous venir voir avec moi ce qui se passe?

Et, tandis que M. Pasquier rentre dans la salle d'audience presque déserte, et prononce, à la mourante lueur d'un lustre à moitié éteint, l'arrêt qui condamne les accusés à la prison perpétuelle, et frappe le prince de Polignac de mort civile, l'homme de 1789 et de 1830 apparaît dans la rue, aussi calme,

le 21 décembre, en annonçant au peuple la quasi-absolution des ministres, qu'il l'était, quarante ans auparavant, en annonçant aux pères de ceux qui l'écoutent aujourd'hui la fuite du roi à Varennes.

Un instant on put croire que le noble vieillard avait trop présumé ou de la magnanimité de la foule ou de sa popularité : les flots de cet océan, d'abord ouverts avec respect devant lui, se rapprochèrent en grondant; une sourde menace courut dans la multitude, qui sentait sa force, et qui n'avait besoin que de faire un mouvement pour tout moudre comme du grain, pour tout briser comme du verre.

Les cris : « A mort les ministres ! à

mort! à mort! » s'échappèrent de toutes les bouches.

Lafayette veut parler, mais les imprécations couvrent sa voix.

Enfin, il parvient à faire entendre ces paroles :

— Citoyens, je ne reconnais pas ici les combattants de Juillet!

— Je crois bien, répond une voix, comment les reconnaîtriez-vous? vous n'étiez pas avec eux!

Le moment était suprême ; nous étions quatre ou cinq artilleurs ensemble ; M. Sarrans, qui accompagnait le général, nous fait signe d'accourir. Grâce à notre uniforme, respecté du peuple comme un drapeau d'opposition, nous arrivons jusqu'au général, qui me reconnaît et me prend le bras ; d'autres

patriotes se joignent à nous, et Lafayette se trouve avoir enfin un entourage d'amis au milieu duquel il respire.

Mais, de tous côtés, les gardes nationaux furieux quittent leurs postes : quelques-uns chargent leurs fusils, d'autres les jettent loin d'eux, tous crient à la trahison.

En ce moment, le bruit d'un coup de canon traverse l'air comme un écho de la foudre.

C'est M. de Montalivet qui annonce au roi que les ministres sont sauvés ; mais nous, dans notre ignorance, nous croyons reconnaître un signal qui nous est donné par nos camarades du Louvre ; nos lâchons le général, et, tirant nos poignards, nous nous précipitons

vers le Pont-Neuf en criant : « Aux armes ! »

A nos cris, à la vue de notre uniforme, à l'aspect des lames nues, le peuple d'abord s'ouvre devant nous, puis bientôt se met à courir dans toutes les directions en criant de son côté : « Aux armes ! »

Nous arrivons au Louvre comme les gardiens vont en fermer les grilles ; nous repoussons grilles et gardiens, nous entrons de force. Que l'on ferme les grilles derrière nous, une fois entrés, peu nous importe !

Il y avait à peu près six cents artilleurs dans le Louvre.

Je m'élançai dans le corps-de-garde placé à gauche en entrant par la grille

de la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

La nouvelle de l'absolution des ministres était déjà connue, et produisait son effet.

On eût dit que l'on marchait sur de la lave.

Je vois l'adjudant Richy s'approcher de Bastide, et lui dire tout bas quelques mots à l'oreille.

— Ce n'est pas possible! s'écrie Bastide.

— Voyez-y plutôt vous-même, ajoute Richy.

Bastide sort précipitamment, et presque aussitôt nous l'entendons crier :

— A moi, les artilleurs de la troisième!

Mais, avant que nous eussions eu le

temps de franchir le seuil du corps-de-garde, lui avait enjambé les cordages du parc, et était allé droit à un groupe d'hommes qui, malgré la consigne, se trouvait dans l'enceinte réservée aux pièces.

— Hors du parc! criait Bastide, hors du parc à l'instant même, ou je vous passe mon sabre au travers du corps, à tous les uns après les autres.

— Capitaine Bastide, dit un des hommes à qui s'adressait cette menace, je suis le commandant Barré...

— Soyez le diable, peu m'importe! la consigne est qu'on n'entre pas dans le parc : hors du parc!

— Pardon, dit Barré, mais je voudrais bien savoir qui commande ici, ou de vous ou de moi?

— Celui qui commande ici, c'est le

plus fort... Je ne vous connais pas... A moi, artilleurs !

Nous étions cinquante autour de Bastide, le poignard à la main.

Quelques-uns avaient eu le temps de prendre au râtelier leurs mousquetons tout chargés.

Barré céda.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Prenez une pièce au hasard, et mettez-la en batterie, nous crie Bastide.

Nous nous élançons sur la première pièce venue ; mais, au troisième tour de roue, la rondelle saute et la roue tombe.

— Ce que je veux ? dit Bastide, c'est que vous me rendiez les esses de mes pièces, que vous venez d'enlever.

— Mais, enfin...

— Les esses ! ou je vous répète que je vous passe mon sabre au travers du corps !

Barré vida un sac dans lequel il y avait déjà une dizaine d'esses.

Nous nous précipitâmes dessus, et remîmes nos pièces en état.

— C'est bien, dit Bastide. Maintenant, hors du parc !

Tout le monde sortit.

Barré courut remettre son commandement au comte Pernetti, qui le refusa.

Bastide me laissa de garde au parc avec Mérimée : la consigne était de faire feu sur quiconque approcherait du parc, et, au deuxième *qui vive*, n'avancerait pas à l'ordre.

De cette heure de faction, — vu la gravité de la circonstance, on avait réduit à une heure la durée des factions, — date ma connaissance avec Mérimée ; nous causâmes une partie du temps qu'elle dura..... de quoi ? Chose singulière dans la circonstance ! de peinture, de littérature et d'architecture !

Dix ans plus tard, ce fut Mérimée qui, se rappelant sans doute ce qu'il avait bien voulu me dire dans cette nuit-là, à savoir que j'avais l'esprit le plus dramatique qu'il connût, fit penser à M. de Rémusat, alors ministre de l'intérieur, à me demander une comédie pour le Théâtre-Frrnçais.

M. de Rémusat m'écrivit pour me demander cette pièce en y joignant

un mandat de cinq mille francs de prime. Un mois après, *Un Mariage sous Louis XV* était fait, lu et refusé au Théâtre-Français.

Je raconterai plus longuement, à sa date, l'histoire d'*Un Mariage sous Louis XV*, frère cadet d'*Antony*, et qui eut presque autant de mal à se placer qu'en avait eu son aîné.

Revenons à la nuit du Louvre.

Nous sommes cernés dans la cour du Louvre. — Nos munitions nous sont enlevées par surprise. — Ordre du jour de Lafayette. — Proclamation des écoles. — Lettre de Louis-Philippe à Lafayette. — La chambre vote des remercîments aux écoles. — Protestation de l'école Polytechnique. — Discussion à la chambre sur le commandement général des gardes nationales. — Démission de Lafayette. — Réponse du roi. — Je suis nommé capitaine en second.

Pendant ma faction, un grand nombre d'artilleurs étaient rentrés; nous nous trouvions à peu près au complet. Quelques-uns, couverts de manteaux, s'étaient fait ouvrir la grille du côté du Carrousel, quoique l'on nous eût dit que,

par ordre du gouverneur du Louvre, cette grille dû trester fermée.

On nous a assuré, depuis, que le duc d'Orléans était au nombre de ces artilleurs à manteaux ; sans doute, il avait, avec son courage habituel, voulu juger par lui-même de l'esprit du corps auquel il appartenait.

Au moment où je rentrai au corps de garde, tout y était dans une effroyable ébullition ; on sentait que la lutte était près de s'engager au sein de l'artillerie elle-même, et que les premiers coups de mousqueton allaient être échangés entre camarades.

Un artilleur, dont j'ai oublié le nom, monta sur une table, et commença de lire une proclamation qu'il venait de rédiger : c'était un appel aux armes.

A peine avait-il lu quelques lignes, que Grille de Beuzelin, qui appartenait à l'opinion réactionnaire, la lui arracha des mains, et la déchira.

L'artilleur tirait son poignard, et la chose allait, selon toute probabilité, finir le plus tragiquement du monde, quand un des nôtres se précipita dans le corps de garde en criant :

— Nous sommes cernés par la garde nationale et la troupe de ligne!

Il n'y eut qu'un cri : « Aux pièces! »

Faire une trouée dans le cordon qui nous enveloppait ne nous inquiétait pas : nous avions plus d'une fois rivalisé d'adresse et de promptitude avec les artilleurs de Vincennes.

D'ailleurs, aux premiers coups de canon qui retentiraient dans Paris, nous

en étions bien sûrs, le peuple se raillierait à nous.

On venait donc nous proposer la partie que nous allions offrir.

De leur côté, les artilleurs qui ne partageaient pas notre opinion s'étaient retirés vers la façade du Louvre la plus rapprochée des Tuileries; ils étaient cent cinquante à peu près.

Par malheur, ou plutôt par bonheur, nous apprîmes tout à coup que les caves où nous déposions nos munitions étaient vides. Le gouverneur du Louvre, prévoyant les scènes que je viens de raconter, avait fait enlever ces munitions dans la journée.

Dès lors, nous n'avions plus, pour moyens d'attaque ou de défense, que

nos mousquetons et six ou huit cartouches par homme.

Ces moyens de défense paraissaient, cependant, assez formidables encore pour qu'on se contentât de nous cerner.

Nous passâmes la nuit, nous attendant, à chaque minute, à être attaqués.

Ceux de nous qui dormirent, dormirent le mousqueton entre les jambes.

Le jour parut et nous trouva sous les armes.

La situation tournait peu à peu du tragique au comique : les boulangers, les marchands de vins et les charcutiers avaient à l'instant même établi leur petite spéculation, et nous avaient ras-

surés sur cette crainte que l'on voulait nous prendre par la famine.

Nous ressemblions assez à une ménagerie de bêtes féroces enfermées pour cause de sécurité publique. La ressemblance était d'autant plus frappante que l'on commençait à nous venir voir à travers les grilles.

Parmi ceux qui venaient nous voir, au reste, étaient quelques amis qui nous apportaient des nouvelles.

Le tambour battait dans tous les quartiers ; — quant à cela, ce n'était point une nouvelle, car nous l'entendions parfaitement ; — mais le tambour *ne rendait pas*.

Jusqu'à midi, la situation politique du roi fut grave ; à cette heure-là, rien

n'était encore décidé ni pour ni contre lui.

Le général Lafayette avait, cependant, publié cette proclamation :

Ordre du jour du 21 décembre.

» Le général en chef voudrait trouver des expressions égales aux sentiments de son cœur pour témoigner à ses frères d'armes de la garde nationale et de la ligne son admiration et sa reconnaissance pour le zèle, la fermeté et le dévouement qu'ils ont manifestés dans la pénible journée d'hier. Il savait bien que sa confiance dans leur patriotisme serait justifiée à chaque occasion ; mais il regrette vivement les fatigues et les inconvénients auxquels ils sont expo-

sés ; il voudrait les prévenir et ne peut que les partager. Nous sentons tous également le besoin de protéger la capitale contre la malveillance et l'anarchie, de garantir la sûreté des familles et des propriétés, d'empêcher que notre révolution ne soit souillée par des crimes et notre honneur compromis.

» Nous sommes tous solidaires comme un seul homme pour l'exécution de ces devoirs sacrés ; et, au milieu de l'affliction que lui causent les désordres d'hier et ceux qu'on annonce pour aujourd'hui, le général en chef trouve une grande consolation et une parfaite sécurité dans les sentiments dont il est pénétré pour ses braves et chers camarades de liberté et d'ordre public.

» LAFAYETTE. »

A une heure, nous apprîmes que les étudiants, leurs cartes aux chapeaux, et les élèves de l'École en uniforme, parcouraient la ville, mêlés aux gardes nationaux de la 12e légion, et appelaient le peuple à la modération.

En même temps, des affiches signées de quatre élèves — un de chaque école — étaient placardées sur tous les murs.

Voici la reproduction littérale d'une de ces affiches :

« Les patriotes qui, dans tous les temps, ont dévoué leur vie et leurs veilles à notre indépendance sont toujours là, inébranlables dans le sentier de la liberté; ils veulent, comme vous, de larges concessions qui agrandissent cette liberté; mais, pour les obtenir, la

force n'est pas nécessaire. De l'ordre! et, *alors*, *on demandera une base plus républicaine pour nos institutions;* nous l'obtiendrons; nous serons alors plus forts, parce que nous agirons franchement. *Que si ces concessions n'étaient pas accordées, alors ces patriotes, toujours les mêmes, et les écoles, qui marchent avec eux, vous appelleraient pour les conquérir.* Rappelez-vous que l'étranger admire notre révolution, parce que nous avons été généreux et modérés; qu'il ne dise pas que nous ne sommes pas mûrs pour la liberté, et surtout qu'il ne profite pas des dissensions qu'il allume peut-être!... »

Suivaient les quatre signatures.

Cette promenade dans les rues de Pa-

ris et ces affiches placardées sur tous les murs suffirent pour calmer les esprits.

L'absence des artilleurs, absence dont on ignorait la cause, contribua à rétablir la tranquillité.

Le roi reçut avec une foule de tendresse la députation des écoles, qui s'en retourna enchantée, ne doutant pas que les libertés qu'elle rêvait ne lui fussent accordées d'avance.

Le soir, les gardes nationaux et la troupe de ligne qui nous cernaient reprirent leurs rangs, et s'éloignèrent.

Derrière eux, les grilles du Louvre s'ouvrirent.

On laissa la garde ordinaire près des canons, et chacun se retira chez soi. Tout était fini provisoirement.

Le lendemain, parut un ordre du jour

de Lafayette contenant une lettre du roi. Nous laissons de côté l'ordre du jour pour citer la lettre seulement.

Nous prions le lecteur de remarquer les mots soulignés :

« Ce mardi matin, 22 décembre.

» C'est à vous que je m'adresse, mon cher général, pour transmettre à notre brave et infatigable garde nationale l'expression de mon admiration pour le zèle et l'énergie avec lesquels elle a maintenu l'ordre public et prévenu tous les troubles. *Mais c'est vous, d'ailleurs, que je dois remercier, mon cher général, vous qui venez de donner de nouveau, dans ces jours d'épreuve, l'exemple du courage, du patriotisme et du respect des lois, comme*

vous l'avez fait tant de fois, d'ailleurs, dans votre longue et noble carrière.

» Exprimez, en mon nom, combien je jouis d'avoir vu renaître cette belle institution de la garde nationale, qui nous avait été presque entièrement enlevée, et qui s'est relevée brillante de force et de patriotisme, plus belle et plus nombreuse qu'elle n'avait jamais été, aussitôt que les glorieuses journées de Juillet ont brisé les entraves par lesquelles on s'était flatté de l'anéantir. C'est cette grande institution qui doit assurer parmi nous le triomphe de la cause sacrée de la liberté, tant en faisant respecter au dehors notre indépendance nationale qu'en préservant l'action des lois de toute atteinte dans l'intérieur. N'oublions point qu'il n'y a

pas de liberté sans lois, et qu'il n'y a point de lois là où une force quelconque parvient à en paralyser l'action et à s'élever au-dessus d'elles.

» Tels sont, mon cher général, les sentiments que je vous prie de manifester de ma part à la garde nationale. Je compte sur la continuation de ses efforts ET DES VÔTRES pour que rien ne trouble cette tranquillité publique dont Paris et la France ont un si grand besoin, et qu'il est si essentiel de maintenir.

» Recevez en même temps, mon cher général, l'assurance de la sincère amitié que vous me connaissez pour vous.

» LOUIS-PHILIPPE. »

Comme on le voit, le 22 décembre,

le thermomètre était tout à la reconnaissance.

Aussi, le 23, M. Laffitte proposait-il à la chambre des députés de voter des remercîments à la jeunesse des écoles.

Ces remercîments furent votés dans des termes que voici :

« Des remercîments sont votés aux élèves des écoles pour le dévouement et la noble conduite qu'ils ont montrés dans la journée d'hier pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité. »

Malheureusement, il y avait, dans le discours de M. Laffitte, quêtant à la chambre ces remercîments, une phrase qui blessa les élèves de l'école Polytechnique.

Voici cette phrase, accentuée de son interruption :

— Les trois écoles, avait dit le ministre, ont envoyé des députations chez le roi, ont manifesté les plus nobles sentiments, le plus grand courage, la plus entière soumission aux lois, et ont assuré qu'elles feraient tous leurs efforts pour assurer le maintien de l'ordre.

— A quelles conditions ? à quelles conditions? s'écrièrent alors les députés, qui avaient sur le cœur les phrases que nous avons soulignées dans la proclamation des écoles.

— A AUCUNE !... AUCUNE CONDITION N'A ÉTÉ FAITE, répondit M. Laffitte; *s'il y a eu quelques individus qui ont pu tenir des propos ou offrir des conditions, cela n'est pas venu à la connaissance du gouvernement.*

Le lendemain, une protestation signée de quatre-vingt-neuf elèves de l'école Polytechnique répondait ainsi aux remercîments de la chambre et à la dénégation de M. Laffitte :

« Une portion de la chambre des députés a daigné voter des remercîments à l'école Polytechnique sur des faits *bien fidèlement* rapportés; ces faits, nous les démentons en partie, nous élèves de l'École soussignés, et nous ne voulons pas de ces remercîments.

« Les écoles avaient été calomniées, dit la protestation de l'école de droit; on les accusait de vouloir se mettre à la tête des artisans de trouble, et d'obtenir, par la force brutale, les conséquences du principe consacré par notre sang.

» Nous avons protesté solennellement, et, *nous qui avons payé comptant la liberté qu'on nous marchande*, nous avons prêché l'ordre public, sans lequel il n'y a pas de liberté ; mais l'avons nous fait pour provoquer les remercîments et les battements de mains de la chambre des députés ?

» Non !

» Nous avons accompli un devoir. Ah ! sans doute, nous serions fiers et glorieux des remercîments de la France, mais nous cherchons vainement la France dans la chambre des députés, et nous répudions des éloges dont la condition est *le prétendu désaveu d'une proclamation dont nous déclarons adopter de la manière la plus absolue l'esprit et les termes.* »

Il va s'en dire que le ministre de la guerre mit aux arrêts les quatre-vingt-neuf élèves ; mais la protestation était faite, et *les conditions auxquelles ils avaient consenti à appuyer le gouvernement* étaient réservées.

On voit que l'accord entre Sa Majesté Louis-Philippe et messieurs les élèves des trois écoles n'avait pas été long.

On va voir qu'il ne devait guère durer davantage avec ce pauvre général Lafayette, dont on n'avait plus besoin.

En effet, il venait, aux troubles de décembre, de jouer sa popularité, et il l'avait perdue.

Dès lors, c'était un homme inutile, et à quoi bon être reconnaissant envers un homme inutile ?

Le surlendemain du jour où Lafayette recevait la lettre du roi qui le remerciait des services rendus, et qui exprimait l'espérance de la *continuation de ces services*, la chambre proposait cet amendement à l'article 64 de la loi sur la garde nationale, que messieurs les députés étaient en train de discuter :

« Les fonctions de commandant-général des gardes nationales du royaume cesseront en même temps que les circonstances qui les ont rendues nécessaires ; ce commandement général ne pourra jamais être rétabli que par une loi ; nul ne pourra y être appelé en aucun cas qu'en vertu d'une loi spéciale. »

C'était tout simplement destituer le général Lafayette.

Le coup était d'autant plus perfide que le général n'assistait point à la séance.

Cette absence est consignée par ce passage du discours que prononça M. Dupin à l'appui de l'amendement :

— Je regrette que notre illustre collègue ne soit pas présent à la séance ; il aurait lui-même examiné cette question, il serait, je n'en doute pas, venu déclarer, comme il l'a fait à l'Assemblée constituante, que le commandement général des gardes nationales du royaume est une fonction impossible qu'il qualifiait de dangereuse.

M. Dupin oubliait que, du moins, l'Assemblée constituante avait eu la pudeur

d'attendre que le général vint donner sa démission.

Maintenant, peut-être dira-t-on que ce fut la chambre qui prit l'initiative, et que le gouvernement n'était pour rien dans ce malencontreux soufflet donné sur la joue du programme vivant de l'Hôtel-de-Ville.

On se tromperait. Voici un article du projet de loi qui impliquait virtuellement la démission de Lafayette :

« ART. 50. Dans les communes ou cantons *où la garde nationale formera plusieurs légions*, le roi pourra nommer un commandant supérieur ; *mais il ne pourra être nommé un commandant supérieur des gardes nationales de tout un département*,

ou même d'un arrondissement de sous-préfecture. »

Aussi, dès le lendemain de cette scandaleuse discussion à la chambre, le général Lafayette écrivait, — de sa main, cette fois, j'en ai vu le brouillon, — cette lettre au roi :

« Sire,

» La résolution prise hier par la chambre des députés, *avec l'assentiment des ministres du roi*, pour la suppression du commandement général des gardes nationales, à l'instant même où la loi va être votée, exprime déjà le sentiment de deux des branches de la puissance législative, *et surtout de celle dont j'ai l'honneur d'être membre*; je croirais lui

manquer de respect, si j'attendais toute autre formalité pour envoyer au roi, comme je le fais ici, ma démission des pouvoirs que son ordonnance m'avait confiés. Votre Majesté sait, et la correspondance de l'état-major le prouverait au besoin, que leur exercice n'a pas été aussi *illusoire* jusqu'à présent qu'on l'a dit à la tribune. La patriotique sollicitude du roi y pourvoira, et, par exemple, il sera important de réparer, par des ordonnances que le roi laisse à sa disposition, l'inquiétude qu'a produite le morcellement des bataillons ruraux, et la crainte de voir réduire, aux villes de guerre ou des côtes, la très utile institution de l'artillerie du royaume.

» Le président du conseil a bien voulu proposer de me donner le com-

mandement honoraire ; il sentira lui-même et Votre Majesté jugera que ces décorations nominales ne conviennent ni aux institutions d'un pays libre ni à moi.

» En remettant avec respect et reconnaissance aux mains du roi la seule ordonnance qui me donne de l'autorité sur la garde nationale, j'ai pris des précautions pour que le service n'en souffrît pas. Le général Dumas (1) prendra les ordres du ministre de l'intérieur ; le général Carbonnel distribuera le service de la capitale jusqu'à ce que Votre Majesté ait bien voulu pourvoir à son remplacement, qu'il demande.

» Je prie Votre Majesté d'agréer l'hom-

(1) Mathieu Dumas.

mage bien cordial de mon attachement et de mon respect.

» LAFAYETTE. »

Louis Blanc, si bien informé d'habitude, dit que le général Lafayette, « gentilhommme jusque dans son dépit, n'eut garde de laisser percer dans sa lettre au monarque la profondeur de ses ressentiments. » S'il eût connu la lettre dont il parle, et que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, il n'eût point dit cela. Au reste, il est permis à Louis Blanc d'ignorer le contenu de cette lettre, qui resta secrète, et ne fut communiquée qu'à quelques intimes du général.

Le même jour, Louis-Philippe répondait :

« Je reçois à l'instant, mon cher général, *votre lettre qui m'a peiné autant que surpris par la décision que vous prenez.* JE N'AI PAS ENCORE EU LE TEMPS DE LIRE LES JOURNAUX. Le conseil des ministres s'assemble à une heure; alors, je serai libre, c'est-à-dire entre quatre et cinq, que j'espère vous voir, et vous faire revenir sur votre détermination.

» Agréez, mon cher général, etc.

» LOUIS-PHILIPPE. »

Nous citons cette lettre pour faire le pendant de celle à M. Laffitte, et, comme on voit, nous la citons sans commentaires; mais nous ne pouvons, cependant, résister au désir de faire remarquer à nos lecteurs que le roi

Louis-Philippe avait besoin de lire les journaux pour savoir ce qui se passait à la chambre, et que, le 25 décembre 1830, à midi, il ne les avait pas encore lus!...

Le moyen de croire, après cette preuve d'insouciance sur les actes de ses ministres, que le roi n'était pas un vrai roi constitutionnel, régnant, mais ne gouvernant pas!

Seulement, notons ceci, comme M. de Talleyrand nota la fin du règne des Bourbons : c'est que, le 25 décembre 1830, la carrière politique du général Lafayette était terminée.

Une démission qui fit moins de bruit, et qui eut pour moi, ainsi qu'on le verra à la date du 1er janvier 1831, un résultat assez grotesque, fut donnée le même

jour que celle du général Lafayette.

C'était la démission d'un de nos deux capitaines de la quatrième batterie.

Aussitôt cette démission connue, les artilleurs s'assemblèrent d'urgence pour nommer un autre capitaine.

La majorité des suffrages s'étant réunie sur moi, je fus élu capitaine en second.

Dans les vingt-quatre heures, mes galons, mes épaulettes et ma corde à fourrage de laine furent changés contre une corde à fourrage, des épaulettes et des galons d'or.

Le 27, je commandais l'exercice, revêtu des insignes de ma nouvelle qualité.

On va voir tout à l'heure combien de temps je devais les porter.

Le député ministériel. — Chodruc-Duclos. — Son portrait. — Sa vie à Bordeaux. — Son emprisonnement à Vincennes. — M. le maire d'Orgon. — Chodruc-Duclos se fait Diogène. — M. Giraud-Savine. — Pourquoi Nodier vieillissait. — Stibert. — Une leçon de tir. — Mort de Chodruc-Duclos.

Faisons un instant trève à la politique, dont je suis peut-être aussi las que le lecteur; laissons de côté ces braves députés, dont Barthélemy faisait un si charmant portrait, et revenons aux choses amusantes et honnêtes.

Seulement, ces Mémoires manqueraient leur but si, en traversant une époque, ils ne se montraient pas au public imprégnés de la couleur de cette époque-là. Tant pis quand l'époque est fangeuse, la boue que j'ai eue aux pieds n'a jamais éclaboussé ni mes mains ni mon visage.

On oublie si vite, que j'entends mon lecteur se demander quel est ce charmant portrait que Barthélemy faisait du député. Hélas! c'est le malheur des œuvres politiques : rarement elles survivent au temps qui les a vues naître; fleurs des atmosphères orageuses, il leur faut, pour vivre, le grondement de la foudre, l'éclair de la tempête : elles meurent quand le soleil reparaît.

Eh bien! je prends, au milieu de la

Némésis, une de ces fleurs qui semblent mortes, et, comme toute poésie est immortelle, je soutiens qu'elle n'était qu'endormie, et qu'en soufflant dessus, elle va revivre.

D'ailleurs, j'en appellerai plus d'une fois aux poètes de 1830 et de 1831.

LE DÉPUTÉ MINISTÉRIEL.

C'était un citoyen, aux manières ouvertes,
Ayant un œil serein sous des lunettes vertes ;
Il lisait les journaux à l'heure du courrier ;
Et, tous les soirs, au cercle, en jouant cœur ou pique,
Il suspendait le whist avec sa philippique
Contre le système Périer.

Il avait de beaux plans dont il donnait copie ;
C'était, de son aveu, quelque belle utopie,

Pièce de désespoir pour tous nos écrivains ;
Baume qui guérirait les blessures des villes,
En nous sauvant la guerre et la liste civiles,
Et l'impôt direct sur les vins.

Il disait : « En prenant mon heureux antidote,
Notre pays sera comme une table d'hôte
Où l'on ne verra plus, après de longs repas,
Quand les repus du centre ont quitté leurs serviettes,
Les affamés venir pour récolter les miettes,
Que souvent ils ne trouvent pas ! »

Les crédules bourgeois que ce langage tente,
Les rentiers du jury, les hommes à patente,
L'écoutaient en disant : « Que ce langage est beau !
Voilà bien les discours que prononce un digne homme!
Si pour son député notre ville le nomme,
Il fera pâlir Mirabeau ! »

Il fut nommé ! Bientôt de sa ville natale,
Il ne fit qu'un seul bond jusqu'à la capitale,

S'installant en garni dans le quartier du Bac.
On le vit à la chambre assis au côté gauche,
Muet ou ne parlant qu'à son mouchoir de poche,
Constellé de grains de tabac.

Grave comme un tribun de notre République,
Parfois il regardait avec un œil oblique
Ce centre où s'endormaient tant d'hommes accroupis.
Quel déchirant tableau pour son cœur patriote !
En longs trépignements les talons de sa botte
Fanaient les roses du tapis.

Lorsque Girod (de l'Ain) qui si mal les préside,
Disait : « Ceux qui voudront refuser le subside
Se lèveront debout ; » le tribun impoli,
Foudroyant du regard le ministre vorace,
Bondissait tout d'un bloc sur le banc de sa place,
Comme une bombe à Tivoli.

Quand il était assis, c'était Caton en buste ;
Le peuple s'appuyait sur ce torse robuste ;

De tous les rangs du cintre on aimait à le voir...
Qui donc a ramolli ce marbre de Carrare?
Quel acide a dissous cette perle si rare
Dans la patère du pouvoir?

Peut-être avez-vous vu, dans le cirque hippodrome,
Martin, l'imitateur de l'Androclès de Rome,
Entre ses deux lions s'avancer triomphant;
Son œil fascinateur domptait les bêtes fauves;
Il entrait, sans pâlir, dans leurs sombres alcôves,
Comme dans un berceau d'enfant.

Aujourd'hui, nous avons la clé de ces mystères.
Il se glissait, la nuit, au chevet des panthères;
Sous le linceul du tigre il étendait la main;
Il trompait leur instinct dans la nocturne scène,
Et l'animal, sans force, à ce jongleur obscène
Obéissait le lendemain!

Voilà par quels moyens l'Onan du ministère
Énerve de sa main l'homme le plus austère.

Du tribun le plus chaste assouplit la vertu ;
Il vient à lui, les mains pleines de dons infâmes :
« Que veux-tu ? lui dit-il ; j'ai de l'or, j'ai des femmes,
Des croix, des honneurs ! que veux-tu ? »

Eh ! qui résisterait à ces dons magnifiques ?
Hélas ! les députés sont des gens prolifiques ;
Ils ont des fils nombreux, tous visant aux emplois,
Tous rêvant, nuit et jour, un avenir prospère,
Tous, par chaque courrier, répétant : « O mon père,
Placez-nous en faisant des lois ! »

Et le bon père, ému par ces chaudes missives,
Dépose sur son banc les armes offensives,
Se rapproche du centre, et renonce au combat.
Oh ! pour faire au budget une constante guerre,
Il faudrait n'avoir point de parents sur la terre,
Et vivre dans le célibat !

Ou bien, pour résister à ce coupable leurre,
Il faut aller, le soir, où va Dupont (de l'Eure),

peignent l'homme avec ce bonheur de pinceau et cette justesse d'expression qui faisait un des principaux caractères du talent de l'auteur de la *Némésis :*

Mais, autant qu'un ormeau s'élève sur l'arbuste,
Autant que Cornuel domine l'homme-buste (1),
Sur cette obscure plèbe errante dans l'enclos,
Autant plane et surgit l'héroïque Duclos.
Dans cet étroit royaume où le destin les parque,
Les terrestres damnés l'ont élu pour monarque :
C'est l'archange déchu, le Satan bordelais,
Le Juif-Errant chrétien, le Melmoth du palais.
Jamais l'ermite Paul, le virginal Macaire,
Marabout, talapoin, faquir, santon du Caire,
Brahme, Guèbre, Parsis adorateur du feu,
N'accomplit sur la terre un plus terrible vœu !

(1) Cornuel occupait un des pavillons littéraires qui s'élevaient à chaque extrémité du jardin du Palais-Royal ; l'autre était occupé par un nain qui était tout buste, et semblait ramper sur deux jambes presque invisibles.

Depuis sept ans entiers, de colonne en colonne,
Comme un soleil éteint ce spectre tourbillonne :
Depuis le dernier soir que l'acier le rasa,
Il a vu trois Véfour et quatre Corazza ;
Sous ses orteils, chaussés d'éternelles sandales,
Il a du long portique usé toutes les dalles ;
Être mystérieux qui, d'un coup d'œil glaçant,
Déconcerte le rire aux lèvres du passant ;
Sur tant d'infortunés, infortune célèbre !
Des calculs du malheur c'est la vivante algèbre.
De l'angle de Terris jusqu'à Berthellemot,
Il fait tourner sans fin son énigme sans mot.
Est-il un point d'arrêt à cette ellipse immense ?
Est-ce dédain sublime, ou sagesse, ou démence ?
Qui sait ? Il veut peut-être, au bout de son chemin,
Par un enseignement frapper le genre humain ;
Peut-être, pour fournir un dernier épisode,
Il attend que Rothschil, son terrestre antipode,
Un jour, dans le palais, l'aborde sans effroi,
« En lui disant : « Je suis plus malheureux que toi ! »

Nous allons tâcher d'être l'Œdipe de cet autre Sphinx, et de deviner cette

énigme, non pas sans mot, mais dont le mot resta longtemps inconnu.

Chodrue-Duclos était né à Sainte-Foi, près Bordeaux. A l'époque de la révolution de Juillet, ce pouvait être un homme de quarante-huit ans, grand, fort, admirablement fait, cachant sous sa barbe des traits qui avaient dû être d'une rare beauté, et montrant avec affectation des mains toujours très propres.

Il était, sinon par son adresse, du moins par son courage, le chef de cette pléiade de duellistes qui florissaient à Bordeaux, pendant l'empire, sous le nom de *crânes*. Tous étaient royalistes. MM. Lercaro, Latapie et de Peyronnet passaient pour les amis les plus intimes de Duclos.

Ces hommes avaient, d'ailleurs, une

qualité remarquable : ils ne se battaient jamais entr'eux.

Soupçonné d'entretenir, au beau milieu de l'empire, des relations avec Louis XVIII, Duclos fut arrêté un matin, dans son lit, par le chef de la police Pierre-Pierre.

Conduit à Vincennes, il y demeura prisonnier jusqu'en 1814.

Délivré par la Restauration, il rentra triomphalement à Bordeaux ; et, comme, pendant sa captivité, il avait hérité d'une certaine fortune, il reprit ses anciennes habitudes en les saupoudrant de nouveaux plaisirs.

Le gouvernement royaliste, qui récompensait — et c'est une vertu dont on lui a fait un crime — tous les anciens dévouements, eût, sans doute, été heu-

reux de récompenser le dévouement de Duclos; mais il était bien difficile de lui trouver une récompense. Duclos avait les mœurs incurables des péripatéticiens: il ne savait que se promener nuit et jour en causant escrime, politique, théâtre, femmes et littérature. Le roi Louis XVIII n'aurait donc pu lui confier d'autre fonction publique que celle de promeneur éternel, ou de *Chrétien-lurant*, comme dit Barthélemy.

Malheureusemeni, tout trésor, si considérable qu'il soit, a une fin. Quand Duclos eut épuisé son patrimoine, Duclos se rappela les anciens services qu'il avait rendus à la cause des Bourbons, et vint à Paris pour solliciter. Seulement, il se souvenait un peu tard : il

avait donné aux Bourbons le temps d'oublier.

Au reste, l'emploi de solliciteur exerçait on ne peut mieux ses facultés locomotives. — On voyait alors, tous les matins, deux solliciteurs mélancoliques passer le pont Royal, comme deux ombres passent le Styx pour aller demander une bonne place aux champs Élysées chez le ministre de Pluton.

L'un était Duclos, l'autre était le maire d'Orgon.

Qu'avait fait le maire d'Orgon ?

Le maire d'Orgon avait jeté la première pierre dans la voiture de l'empereur, en 1814, et il venait à Paris, sa pierre à la main, pour demander son salaire.

Après des années de sollicitations, ces

deux fidélités, voyant que décidément elles n'obtenaient rien, prirent chacune une résolution différente.

Le maire d'Orgon, complétement ruiné, s'attacha sa pierre au cou, et se jeta dans la Seine.

Duclos, bien autrement philosophe, prit, au contraire, la résolution de vivre, et, pour humilier le gouvernement auquel il avait sacrifié trois ans de sa liberté, et M. de Peyronnet, avec lequel il avait fait tant d'assauts sur les rives de la Garonne, il acheta des habits vieux, n'ayant pas la patience de laisser vieillir ses habits neufs, donna un coup de poing dans le fond de son chapeau, exila le rasoir de son menton, laça des espadrilles sur ses vieilles chaussures, et commença, sous les arcades du Pa-

lais-Royal, cette éternelle promenade qui exerça la sagacité de tous les OEdipes du temps.

Duclos ne quittait le Palais-Royal qu'à une heure du matin, et allait dormir quelques heures rue du Pélican, où il logeait, non pas en garni, mais *en dégarni*.

Pendant une promenade qui a duré douze ans peut-être, jamais — sauf trois exceptions que nous allons citer, et dont une fut faite en notre faveur — Duclos n'a abordé qui que ce fût pour lui parler. Il parlait seul, comme Socrate avec son génie; jamais héros tragique n'a osé pareil monologue! — Un jour, pourtant, il sortit de ses habitudes, et marcha droit vers l'un de ses anciens amis, M. Giraud-Savine, homme d'es-

prit et de savoir, comme on va le reconnaître tout à l'heure, et qui fut, depuis, adjoint au maire de Batignolles, M. Giraud eut un moment d'effroi ; il crut sa bourse menacée ; M. Giraud se trompait : Duclos n'empruntait jamais rien.

— Giraud, lui demanda-t-il d'une voix de basse profonde, quelle est la meilleure traduction de Tacite ?

— Il n'y en a pas ! répondit M. Giraud.

Duclos secoua mélancoliquement son trésor de haillons, et rentra, comme Diogène, dans son tonneau.

Seulement, ce tonneau, c'était le Palais-Royal.

Un autre jour, tandis que je causais avec Nodier, vis-à-vis la porte du café de Foy, Duclos passa regardant Nodier

avec attention. Nodier, qui le connaissait, crut que Duclos avait quelque chose à lui dire, et fit un pas vers lui.

Mais Duclos hocha la tête, et, sans rien dire, continua son chemin.

Alors, Nodier me donna divers détails sur la vie étrange de cet homme; après quoi, nous nous quittâmes.

Pendant notre causerie, Duclos avait eu le temps de faire le tour du Palais-Royal; de sorte que, remontant du côté du Théâtre-Français, je rencontrai Duclos à peu près à la hauteur du café Corazza.

Il s'arrêta droit devant moi.

— Monsieur Dumas, me dit-il, vous connaissez Nodier?

— Beaucoup.

— Vous l'aimez?

— De tout mon cœur!

— Ne trouvez-vous pas qu'il vieillit énormément?

— Je dois vous avouer que c'est la réflexion que je me faisais.

— Savez-vous pourquoi il vieillit?

— Non

— Eh bien, je vais vous le dire, moi: *c'est qu'il se néglige!* Rien ne vieillit un homme comme de se négliger!

Et il continua sa promenade, me laissant tout abasourdi, non pas de l'observation, qui était pleine de sagacité, mais de ce que c'était Chodruc-Duclos qui l'eût faite.

La révolution de Juillet 1830 avait momentanément interrompu les habitudes invétérées de deux hommes: Stibert

et Chodruc-Duclos. — Stibert était joueur aussi enragé que Duclos était promeneur infatigable.

Frascati, où Stibert passait ses jours et ses nuits, était fermé; les ordonnances avaient suspendu le *trente-et-un*, en attendant que la monarchie de Juillet le supprimât tout à fait.

Stibert n'eut pas la patience d'attendre que les Tuileries fussent prises : le 28 juillet, à trois heures de l'après-midi, il força le concierge de Frascati à lui ouvrir la porte, et à jouer au piquet avec lui.

De son côté, Duclos, sortant de chez lui pour gagner son Palais-Royal bien-aimé, trouva les Suisses qui en défendaient l'approche. Des jeunes gens avaient engagé le combat avec eux, et

l'un de ces jeunes gens, armé d'un fusil de munition, tirait sur les habits rouges avec plus de courage que d'adresse. Duclos le regardait faire, et, au bout de quelques instants, s'impatientant de ce que l'on risquât ainsi sa vie en pure perte :

— Passez-moi votre fusil, dit-il au jeune homme, je vais vous montrer comment on joue de cet instrument-là.

Le jeune homme prêta son fusil à Duclos.

Duclos mit en joue.

— Tenez ! dit-il.

Et il lâcha le coup.

Un Suisse tomba.

Duclos rendit le fusil au jeune homme.

— Oh ! dit celui-ci, ma foi ! puisque vous vous en servez si bien, gardez-le !

— Merci ! répondit Duclos, ce n'est pas mon opinion.

Et, lui remettant le fusil entre les mains, il passa au beau travers de la fusillade, et rentra dans le Palais-Royal, où il reprit sa promenade accoutumée devant l'Apollon de bronze et l'Ulysse de marbre, unique société qu'il eût la chance d'y rencontrer pendant les journées des 27, 28 et 29 juillet.

Ce fut la troisième et dernière fois qu'il parla.

Duclos, occupé de sa promenade éternelle, n'aurait, sans doute, jamais

trouvé un moment pour mourir; mais, un matin, il oublia de se réveiller.

Les habitants du Palais-Royal, qui s'étonnaient d'avoir été un jour sans y rencontrer l'homme à la grande barbe, apprirent, le lendemain, par les journaux de Cornuet, que Chodruc-Duclos s'était endormi du sommeil éternel sur son grabat de la rue du Péliçan.

Depuis trois ou quatre ans, Duclos, comme nous l'avons dit, avait revêtu un costume qui se rapprochait de celui de tout le monde. La révolution de Juillet en exilant les Bourbons, et le procès des ministres en emprisonnant à Ham M. de Peyronnet, ôtaient toute signification à son déguenillage, et imposaient un terme à sa vengeance.

Malgré ce changement de décoration,

peut-être même à cause de cela, Duclos, comme Épaminondas, ne laissa rien pour payer ses funérailles.

Le Palais-Royal en fit les frais par souscription.

Le général Lafayette avait donné sa démission de sa place, Chodruc-Duclos de sa vengeance. — Une troisième célébrité donna sa démission de la vie : ce fut Alphonse Rabbe, dont nous avons déjà dit quelques mots, et qui mérite bien que nous lui consacrions un chapitre spécial.

Alphonse Rabbe. — Madame Cardinal. — Rabbe et l'Académie de Marseille. — Les *Massénaires*. — Rabbe en Espagne. — Son retour. — Le *Vieux poignard*. — Le journal le *Phocéen*. — Rabbe en prison. — Le fabuliste. — *Ma pipe*.

Alphonse Rabbe était né à Riez, dans les Basses-Alpes. Comme il arrive à tous les cœurs tendres et profonds, son pays était un de ses amours ; à tout propos il en parlait, et, à l'en croire, ses

ruines romaines valaient celles d'Arles ou de Nîmes.

Rabbe était un des hommes les plus extraordinaires de notre époque ; s'il eût vécu, il en eût certes été un des plus remarquables. Hélas ! aujourd'hui, qui se souvient de Rabbe, excepté Méry, Hugo et moi ?

En effet, ce pauvre Rabbe a donné aux autres tant de lambeaux de sa propre vie, qu'il n'a pas eu le temps, pendant les trente-neuf ans qu'elle a duré, de faire un de ces livres qui survivent à ceux qui les ont faits ; lui dont la parole sténographiée eût formé une bibliothèque, lui qui a mis au monde littéraire et politique Thiers, Mignet, Armand Carrel, Méry et tant d'autres qui ne s'en doutent pas, a disparu de ce double

monde sans y laisser d'autres traces que deux volumes de fragments publiés par souscription après sa mort, avec une admirable préface en vers de Victor Hugo.

Et encore, pour citer quelque chose de ces fragments, que j'avais entendu lire au pauvre Rabbe lui-même, près duquel je n'étais qu'un enfant fort inconnu, — à sa mort, je n'avais fait qu'*Henri III*, — j'ai voulu me procurer ces deux volumes : autant aurait valu me mettre à la recherche de l'anneau de Salomon ! Enfin, je les ai trouvés, où l'on trouve tout, au reste, rue des Cannettes, au cabinet littéraire de madame Cardinal. Eh bien ! ces deux volumes étaient chez madame Cardinal depuis 1835 ; ils étaient sur ses rayons, ils étaient sur son catalogue, ils étaient

en montre ils étaient en vue! eh bien! ces deux volumes n'étaient pas coupés! et c'est moi qui, au bout de dix-huit ans, passe le couteau d'ivoire entre leurs pages vierges!

Malheureux Rabbe, il manquait cela à ta destinée!

C'est que les circonstances ont toujours failli à Rabbe; toute sa vie, il a attendu une révolution: dans une révolution, Rabbe eût été beau comme Catilina ou comme Danton.

1830 sonna sur lui : il était mort depuis vingt-quatre heures!

A l'âge de dix-huit ans, Rabbe concourut pour un prix académique. Le programme était l'éloge du Puget. Un beau discours plein d'idées neuves, un style chaud, une éloquence méridionale,

furent autant de causes pour que Rabbe n'obtint aucune réussite, pas même la plus petite mention honorable; mais, à ses amis, cet échec révéla tout ce qu'il y avait de brillant avenir dans la vie de Rabbe, si la fortune voulait donner un tour de roue à son bénéfice. Hélas! la fortune fut académicienne; Rabbe avait Oreste pour patron..

Doué d'une ces organisations qui se laissent entrainer à la furie du moment, Rabbe, en 1815, se mit en tête de devenir l'ennemi de Masséna. Pourquoi? personne ne l'a jamais bien su, pas même Rabbe. Il publia alors ses *Masséna*ires, espèces d'ïambes en prose écrits avec la pointe d'un fer rouge. Cette brochure le plaça dans le parti royaliste.

Réconcilié, quinze jours plus tard,

avec le vainqueur de Zurich, une mission le fit partir pour l'Espagne.

De là datent tous les malheurs du pauvre Rabbe; c'est en Espagne qu'il fut atteint d'une maladie qui avait le déplorable défaut de ne pas être mortelle.

Quel était ce fléau, cette peste, cette contagion? Lui-même le dit. Écoutez Rabbe; on n'emprunte ces détails-là qu'à celui qui a le droit de les donner.

» Hélas! ô ma mère, tu n'avais pas pu me rendre invulnérable en me trempant, au sortir de ton sein, dans les froides eaux du Styx.

» Égaré par une imagination brûlante et des sens impérieux, j'ai répandu mon encens et prodigué les trésors de l'âge sur les autels d'une criminelle vo-

lupté; le plaisir, ce destructeur des humains dont il ne devrait être que le père, a dévoré les prémisses de ma jeunesse. Quand je me regarde, je frémis! Est-ce bien moi! Quelle main a sillonné ma face de ces traces hideuses?...

» Qu'est devenu ce front où respirait la candeur de mon âme, lorsqu'elle était pure encore? Ces yeux qui effrayent, ces yeux mutilés exprimaient jadis où les désirs d'un cœur qui n'avait que des espérances et pas un regret, où les méditations voluptueusement sérieuses d'un esprit libre encore de honteuses chaînes.

» Le sourire de la bienveillance les animait toujours quand ils se portaient sur un de mes semblables; maintenant, mes regards hasardés et tristement fa-

rouches disent à tous : « J'ai vécu, j'ai » souffert; je vous ai connus, et je veux » mourir! »

» Que sont devenus ces traits presque suaves que dessinait la ligne la plus harmonieuse? Cet ensemble, cette physionomie de bonheur qui plaisait et me faisait trouver partout des cœurs faciles et bienveillants n'existent plus! tout a péri! tout s'est dégradé! Dieu et la nature se sont vengés!

» Quand j'éprouverai un affectueux sentiment, désormais l'expression de mes traits trahira mon âme; quand j'approcherai la beauté, l'innocence, elles fuiront!

» Tourments inexprimables! punition affreuse!

» Désormais, je dois chercher toutes

mes vertus dans le repentir qui me dévore ; il faut que je m'épure par le feu inextinguible des incurables douleurs ; que je remonte à la dignité de mon être par le profond et cuisant regret de l'avoir souillé.

» Quand viendra le moment où, par mes souffrances, j'aurai mérité le repos, la jeunesse aura fui... mais il est une autre vie, et, en passant le seuil de celle-là, je revêtirai la robe d'une jeunesse immortelle! »

Et remarquez qu'avant ce malheureux voyage d'Espagne, on ne désignait Alphonse Rabbe que sous le nom de *l'Antinoüs d'Aix*.

Une mélancolie incurable s'empara de lui à partir de ce moment. « Je me survis à moi-même! » disait-il triste-

ment en secouant sa tête, dont il n'avait gardé intacts que les beaux cheveux. « Maudit soit l'inventeur des miroirs ! »

A trente ans, il avait déjà reculé deux fois contre deux tentatives de suicide. Ses mains faiblirent; le poignard s'émoussa sur son cœur.

Nous avons tous vu ce poignard, auquel Rabbe avait voué une espèce de culte, comme au dernier ami dont il attendit le service suprême. Ce poignard, il l'a immortalisé.

Lisez ceci, et dites-moi si jamais style plus ferme a jailli d'une plume humaine :

LE VIEUX POIGNARD.

« Sorti du tombeau d'un guerrier

dont la destinée nous est inconnue, tu étais seul et sans voisin de ton espèce, suspendu aux murs de la chétive retraite d'un brocanteur de tableaux, lorsque ta forme et ton aspect vinrent frapper mes yeux.

» Je pressentis la trempe redoutable de ta lame; je devinai la férocité de ta pointe à travers l'enveloppe de rouille épaisse qui te couvrait de partout; le marchand vulgaire, qui ne voyait en toi qu'un vil morceau de fer, t'abandonna presque pour rien à mon jaloux empressement.

» Je t'emportai secrètement, pressé contre mon cœur; une émotion extraordinaire, mêlée de joie, de fureur et de confiance, ébranla tout mon être. J'éprouve, toutes les fois que je te saisis, le

même frémissement... Vieux poignard! nous ne nous quitterons plus!

» Je t'ai débarrassé de cette rouille ennemie, qui n'a pu toutefois, dans ce long intervalle, altérer ta forme. Te voilà rendu aux honneurs de la lumière; tu étincelles, sorti de cette obscurité profonde.

» Je ne t'ai point, pour réparer l'injustice des ans, imprudemment confié à un ouvrier mercenaire : moi-même, pendant deux jours, je t'ai, avec soin, travaillé et repoli; c'est moi qui t'ai soustrait au danger injurieux d'être, au premier moment, confondu avec d'ignobles ferrailles, au déshonneur d'aller peut-être, dans une forge obscure, te transformer en un clou pour fer-

rer la mule de quelque infâme jésuite.

» D'où vient que ton aspect précipite malgré moi le cours de mon sang?... Ne pourrai-je pas parvenir à comprendre ton histoire? A quel siècle appartiens-tu? Quel est le nom du guerrier que tu suivis dans sa dernière demeure? Quel est le coup terrible qui te fit légèrement fléchir?...

» Je t'ai conservé cette marque de tes bons services : pour effacer cette insensible courbure qui fait onduler ton arrête, il eût fallu te soumettre à l'action du feu; mais qui sait si tu n'aurais pas perdu ta vertu? Et qui m'aurait redonné alors le secret de cette trempe si forte et si obéissante à laquelle ne résistait

pas toujours la cuirasse, quand le coup était asséné par un bras vaillant?

» Est-ce dans le sang d'un taureau nouvellement égorgé que ta pointe fut éteinte au sortir du feu? est-ce dans l'air froid d'une gorge étroite de montagnes? est-ce dans le suc préparé de certaines herbes? est-ce dans l'huile vierge, enfin? Aucun de nos meilleurs ouvriers, Bromstein lui-même, ne pourrait le savoir.

» Dis-moi qui tu as consolé et qui tu as puni. As-tu vengé le proscrit du meurtre juridique de son père? as-tu, pendant la nuit, buriné sur le granit de la colonne le jugement de ceux qui ont jugé?... Tu n'as pu servir que des passions puissantes et justes; l'homme intrépide qui voulut t'emporter avec lui

dans sa dernière demeure t'avait consacré dans le sang de quelque féodal oppresseur.

» Tu es tout de fer ; ta forme est hardie, mais sans élégance apprêtée ; tu ne fus point fabriqué pour orner frivolement la ceinture d'un petit maître banneret de la cour de François Ier ou de celle de Charles-Quint ; tu n'es pas assez beau pour avoir été si vulgaire : le filigrane qui garnit ta poignée n'est que de cuivre rouge, rouge de cette teinte éclatante dont se colore le sommet du mont de la Victoire dans les longues soirées de mai.

» Que veut dire ce large sillon qui, du quart de ta longueur, suivant ta lame jusqu'à la poignée, est percé de vingt petites ouvertures pareilles à des meur-

trières? Sans doute, ces meurtrières furent pratiquées pour faire égoutter le sang qui s'élance et court en bouillons fumants le long de la lame quand le coup est frappé.

» Oh! si je versais un sang vil, je voudrais aussi qu'il s'égouttât pour ne pas souiller ma main... Que si c'était le sang d'un puissant ennemi de la patrie, peu m'importerait d'en rester tout couvert; j'aurais d'avance réglé mes comptes avec ce pauvre monde, et, alors, tu ne me défaillirais pas au besoin; tu me rendrais le service que tu as rendu jadis à celui dont la tombe t'avait reçu avec ses ossements.

» Dans l'orage des malheurs publics ou dans les crises d'une infortune personnelle, la tombe est souvent l'unique

asile des cœurs généreux; celui-là, du moins, est inexpugnable et tranquille; on y brave les délateurs et les ministres de l'arbitraire, aussi vils que les délateurs!

» Ouvre-moi les portes de l'éternité, je t'en conjure! Lorsqu'il le faudra, nous partirons ensemble, mon vieux poignard, comme un nouvel ami. Ne me manque pas, lorsque mon âme te demandera passage; prête à ma main cette mâle assurance de l'homme tout-puissant sur lui; ravis-moi aux outrages des persécuteurs subalternes et à la lente agonie du secret! »

Nous l'avons dit, si caressé qu'eût été ce poignard par le malheureux Rabbe, ce n'est point à lui que le *Maudit*, comme

il s'appelait lui-même, dut la fin de ses tourments.

Rabbe n'avait que trente ans; il eut la force de ne pas mourir encore.

Mais, désespéré, il traîna son existence posthume, et se précipita dans l'arène politique comme un gladiateur qui se console en se faisant admirer entre deux tigres.

1821 commençait; la mort du duc de Berry servait de prétexte à beaucoup de lois rétrogrades; Alphonse Rabbe trouva le moment opportun; il vint à Marseille, et fonda le *Phocéen* dans un pays alors volcan de royalisme.

Voulez-vous savoir comment il parle aux hommes du pouvoir? Écoutez-le.

« Les oligarques se disputent les lambeaux de la liberté sur le cadavre d'un

malheureux prince... O liberté ! marque de tes inspirations puissantes ces heures de la nuit que Guillaume Tell et ses amis employaient à frapper des coups réparateurs !

Quand on appelle la liberté dans de pareils termes, c'est rarement la liberté qui vient. Un matin, on frappa à la porte de Rabbe ; il alla ouvrir : deux gendarmes l'invitèrent à les suivre et le conduisirent en prison.

Rabbe arrêté, ce fut dans tout Marseille une effroyable explosion de royalisme contre lui. Un écrivain qui avait fait deux volumes de fables se chargea de soutenir la cause des Bourbons dans un journal.

Rabbe lut l'article, et répondit :

« Monsieur, dans un de vos apolo-

gues, vous vous êtes comparé vous-même à un mouton ; eh bien ! monsieur le mouton, broutez l'herbe tendre, et ne mordez pas ! »

Le fabuliste rendit une visite de politesse à Rabbe ; il se serrèrent la main, et tout fut oublié.

Cependant, le jour de l'arrestation de son rédacteur en chef, le *Phocéen* avait été suspendu.

Mis en liberté, après avoir failli être assassiné par ces terribles royalistes marseillais qui, pendant les premières années de la Restauration, laissèrent derrière eux une si large trace de sang, Rabbe partit pour Paris, où ses deux amis, Thiers et Mignet, avaient déjà conquis une haute position dans les hôtels de Laffite et de Talleyrand.

Si Rabbe eût conservé son visage d'Apollon et ses formes d'Antinoüs, il eût tout éclipsé dans le monde parisien par les grâces de ses manières, son esprit charmant, son instruction inépuisable, son élégance exquise; mais son miroir le condamnait plus que jamais à la réclusion.

Sa seule, son unique amie était sa pipe; Rabbe fumait continuellement. Nous avons lu la magnifique ode en prose qu'il adressa à son poignard; voyons comment, sur un autre ton, il parlait à sa pipe, ou plutôt de sa pipe.

MA PIPE.

« Jeune homme, allume ma pipe; allume et donne, pour que je chasse un

peu l'ennui de vivre, pour que je me livre à l'oubli de toutes choses, tandis que ce peuple imbécile, avide de grossières émotions, précipite ses pas vers la pompeuse cérémonie du Sacré-Cœur dans l'opulente et superstitieuse Marseille.

» Pour moi, je hais la multitude et son stupide empressement; je hais ces trétaux sacrés ou profanes, ces fêtes et tous ces jeux imposteurs au prix desquels un peuple malheureux consent si aisément à l'oubli des maux qui l'accablent; je hais ces marques d'un servile respect que la foule abusée prodigue à qui la trompe et l'opprime; je hais ce culte d'erreur qui absout le crime, contriste l'innocence, et pousse au meurtre le fanatique par ses inhumaines doctrines d'exclusion!

» Pardonnons aux dupes! Tous ceux qui vont là se sont promis du plaisir. Infortunés humains! nous poursuivons sur toutes les routes ce fantôme attrayant. N'être pas où l'on est, changer de place et d'affections, quitter le supportable pour le pire, voguer de nouveautés en nouveautés pour obtenir une sensation de plus, vieillir chargés de désirs non satisfaits, mourir enfin sans avoir vécu, telle est notre destinée!

» Que cherché-je moi-même au fond de ton petit fourneau, ô ma pipe ? Je cherche, comme un alchimiste, à transmuer les chagrins du présent en passagères délices; je pompe ta vapeur à coups pressés, pour porter dans mon cerveau une heureuse confusion, un rapide délire préférable à la froide réflexion;

je cherche le doux oubli de ce qui est, le rêve de ce qui n'est pas, et même de ce qui ne peut pas être.

» Tu me fais payer cher tes consolations faciles ; le cerveau s'use et s'alanguit peut-être par le retour journalier de ces mouvements désordonnés. La pensée devient paresseuse, et l'imagination se fait vagabonde par l'habitude d'ébaucher en vacillant d'agréables fictions.

» La pipe est la pierre de touche des nerfs, le véritable dynamomètre de la fibre déliée. Jeunes gens qui cachez une organisation délicate et féminine sous des vêtements d'homme, ne fumez pas, ou redoutez de cruelles convulsions, et, ce qui serait plus cruel encore, la perte des faveurs de Vénus. Fumez, au contraire, amants malheureux, esprits ar-

dents et inquiets, obsédés du poids de vos pensées.

» Les savants de l'Allemagne tiennent une pipe à côté de leur écritoire ; c'est à travers les flots de la fumée de tabac qu'ils poursuivent les vérités de l'ordre intellectuel et transcendantal. Voilà pourquoi leurs ouvrages, toujours un peu nuageux, passent la portée de nos philosophes français, que la mode et les salons obligent de s'imbiber de parfums plus suaves et plus gracieux.

» Lorsque Karl Sand, le député des muses d'Erlangen, arriva dans la maison de Kotzebue, le vieillard, avant que de venir le joindre, lui fit présenter du café et une pipe. Ce signe d'une hospitalité touchante ne désarma point l'intrépide jeune homme : une larme vint mouiller

sa paupière; mais il persista. Pourquoi? Il s'immolait pour la liberté!

» Le malheureux travaille le jour; et, le soir, quand son pain est gagné, les bras croisés, devant sa porte en ruine, il dissipe dans la fumée de sa pipe le peu de pensées que le repos de ses membres pourrait lui laisser,...

» O ma pipe! que je te dois de biens! Qu'un importun, un sot discoureur, un méprisable fanatique, vienne à m'aborder, soudain je tire un cigarre de mon étui, je commence à fumer, et, dès lors, si je suis condamné au déplaisir de l'entendre, j'échappe du moins au supplice de lui répondre.

» Par intervalles, un sourire amer fait contracter mes lèvres, et le sot s'applaudit croyant que je l'approuve. Il at-

tribue à l'effet du cigarre indiscret l'expression équivoque dont je paye son babil... Il redouble de loquacité ; mais, suffoqué de son impertinence, je pousse tout à coup les flots d'une épaisse fumée amassée dans ma bouche comme le dépit dans mon sein.

» J'exhale tout à la fois une vapeur brûlante et une indignation contrainte. Oh ! que la sottise d'autrui est nauséabonde à qui déjà est mécontent et las de son propre poids ! Je le submerge de fumée ? Que ne puis-je l'asphyxier, le sot, de la lave de mon petit volcan !

» Mais, lorsqu'un ami aimable d'esprit et de cœur vient au-devant de moi, le plaisir de la pipe me rend plus vif encore le bonheur de cette rencontre. Après les premiers discours, qui s'élancent ra-

pides, tandis que le punch allumé dissipe dans la flamme pétillante les parties spiritueuses dont la liqueur surabonde, les verres se touchent : « Ami, de ce jour en » un an, puissions-nous vider la coupe » fraternelle sous des auspices meil- » leurs !

» Alors, nous allumons deux cigarres jumeaux ; pressé de lui parler de mille choses diverses, je laisse souvent éteindre le mien, et il me donne de son feu... Je suis comme un vieil époux qui rallume vingt fois sur les lèvres d'une jeune beauté l'énergie de sa flamme vingt fois impuissante. « O mon ami ! quand donc » luiront des jours plus heureux ?

» Dis-moi, mon ami, dans les lieux » d'où tu viens, les hommes sont-ils » pleins d'espérance et de courage ?

» Gardent-ils une fidelité constante au » culte de la Liberté, notre grande » déesse?... Dis-moi, si tu le sais, com- » bien de temps nous faudra-t-il encore » ronger le frein humiliant qui nous » condamne au silence?...

» Qu'il me tarde de jeter bas ma part » de servitude! qu'il me tarde de voir » réduire en poudre les titres vains de » la tyrannie qui nous opprime; de voir » les cendres d'un diadème deshonoré » se dissiper au souffle des patriotes » comme la cendre de ma pipe se dissipe » au mien! Mon âme est lasse d'attendre, » ami, je t'en préviens; et je calcule » avec effroi les manœuvres d'une téné- » breuse perversité.

» Regarde comme ce peuple, soulevé » tout entier par l'infâme secte de Loyola,

» court se précipiter au-devant de leurs
» bizarres processions ! Jeunes et vieux,
» hommes et femmes, tous s'empressent
» de recevoir leurs hypocrites et inutiles
» bénédictions ! Les imbéciles ! si la
» peste passait sous un dais, ils cour-
» raient pour voir passer la peste, et
» s'agenouiller devant elle ! Dis-moi,
» ami, un tel peuple est-il fait pour la
» liberté ? n'est-il pas plutôt condamné à
» vieillir enfant dans les langes d'un
» double esclavage !

» Les hommes sont encore enfants.
» Pourtant le genre humain grandit, et,
» marchant sans cesse, allonge ses li-
» sières en attendant qu'il les brise. Le
» temps approche où il n'écoutera plus
» le boiteux qui lui criera d'arrêter, où
» il ne demandera plus son chemin

» à l'aveugle. Que le monde s'éclaire! » Dieu le veut!... Pour nous, ami, fu- » mons, en attendant la prochaine au- » rore...

« Heureusement, ami, la liberté a ses » secrets et ses ressources. Ce peuple, » qui nous semble à jamais abruti, » s'instruit cependant, et s'éclaire cha- » que jour! Ami, pardonnons aux es- » claves de courir aux distractions; » souffrons qu'une mère impudique se » flatte que ses filles passeront pour » vierges quand elles auront été bénies. » Ne nous étonnons pas que de vieux » scélérats espèrent suer le levain de » leurs crimes en se fatiguant à porter » des simulacres méprisés. »

» O ma pipe! je te dois, chaque jour, cet emblème expressif d'humilité que la

religion ne place qu'une fois par an sur le front de l'adorateur chrétien : l'homme n'est que cendre et poussière... C'est, en effet, tout ce qui reste, à la fin, du cœur le plus tendre ou le plus magnanime, du cœur le plus enivré de joie ou d'orgueil, ou le plus consumé de peines amères.

» Ce faible reste de l'homme, ces cendres même, le plus léger zéphyr les dissipe dans la vague de l'air... Où donc est maintenant la poussière d'Alexandre, la cendre de Gengis? Ils ne sont plus que de vains fantômes historiques, ces grands dompteurs de nations, ces terribles écraseurs d'hommes ; que des noms sonores objets d'enthousiasmes vains ou d'inutiles malédictions!

» Et moi, je périrai bientôt ; tout ce

qui compose mon être et le nom même dont on me nomme disparaîtront comme cette légère fumée... Dans quelques jours peut-être, à cette place où j'écris, on ne saura pas même si j'ai jamais vécu... Maintenant, de ce corps périssable, s'exhalera-t-il quelque chose qui ne périsse pas et s'élève en haut? Réside-t-il, en effet, dans l'homme une étincelle digne d'allumer le calumet des anges sur le parvis des cieux? O ma pipe! chasse, bannis ce désir ambitieux et funeste de l'inconnu et de l'impénétrable! »

Peut-être nous trompons-nous; mais il nous semble que l'on chercherait vainement quelque chose de plus mélancolique dans *Werther*, ou de plus amer dans *Don Juan*, que les pages qu'on vient de lire.

Les amis de Rabbe. — La *Sœur grise*. — Les résumés historiques. — Le conseil de M. Brézé. — Un homme d'imagination. — Le style Berruyer. — Rabbe avec son coiffeur, son concierge et son pâtissier. — La *Sœur grise* volée. — Le *Centaure*.

Les disciples les plus assidus d'Alphonse Rabbe étaient Thiers et Mignet (1); ils venaient le voir presque

(1) Que l'on ne pense pas une seconde que ce soit pour afficher, avec les deux illustres historiens que

tous les jours, et, devant lui, ressemblaient à des élèves devant leur maître.

Mais Rabbe avait l'esprit d'une indépendance qui touchait à l'indocilité; Rabbe était toujours prêt à se cabrer, même sous la main qui le flattait; or, Rabbe, qui voyait déjà ces deux écrivains lancés dans le domaine de l'histoire, ne voulut point d'abord chanter en trio avec eux, et, pour être plus vrai que les historiens, il résolut d'écrire un roman. Walter Scott régnait, alors, à Londres et à Paris.

Rabbe prit un cahier de papier blanc, et écrivit sur le premier feuillet le titre de son roman : *La Sœur grise.*

j'ai nommés plusieurs fois, une familiarité quelconque, que je dis Thiers, que je dis Mignet ; il y a des noms qui ont conquis le privilége de se présenter au public sans le titre banal de *monsieur*.

Puis il s'arrêta là ; j'oserai même dire que ce premier feuillet ne fut jamais retourné. Il est vrai que ce que Rabbe faisait en imagination était bien plus positif pour lui que ce qu'il faisait en réalité.

Félix Bodin venait d'inaugurer l'ère des *résumés historiques ;* les éditeurs Lecointe et Roret allaient demandant des résumés à tout ce qui ressemblait à un écrivain ; les résumés pleuvaient comme grêle ; le plus humble écolier se croyait tenu de faire son résumé. — C'était un vrai fléau! les gens les plus inoffensifs se trouvaient atteints du résumé. — Rabbe, du premier coup, éclipsa tous les faiseurs obscurs ; il publia successivement les résumés de l'histoire d'Espagne, de l'histoire de Portugal

et de l'histoire de Russie, tous tirés à plusieurs éditions. Un talent admirable d'historien fut dépensé dans ces trois livres, qui n'eurent d'autre tort que le titre banal sous lequel ils furent publiés.

— Que faites-vous? demandait souvent Thiers à Alphonse Rabbe en voyant celui-ci noircir des rames de papier.

— Je travaille à ma *Sœur grise*, répondait Rabbe.

Dans l'été de 1824, Mignet fit un voyage à Marseille, et, devant tous les amis de Rabbe, s'étendit en éloges à l'endroit du roman de la *Sœur grise*, toujours attendu, mais que Mignet croyait tirer à sa fin.

Outre ses beaux livres d'histoire, Alphonse Rabbe écrivait dans le *Courrier français* d'admirables articles sur les

beaux-arts. Rabbe, sous ce rapport, était non-seulement un grand maître, mais encore un grand juge.

Peut-être, nous devons l'avouer, était-il un peu injuste pour les vaudevilles, un peu acerbe pour les vaudevillistes ; cette injustice allait chez lui presque jusqu'à la haine.

Il résulta de cette haine une assez grotesque aventure.

Un compatriote de Rabbe, un Marseillais nommé M. Brézé, — on voit que nous mettons quelquefois *monsieur*, — était possédé de la rage de donner des conseils à Rabbe. (Plaçons ici, entre parenthèses, cette observation que le Marseillais est de sa nature grand donneur de conseils, surtout quand on ne lui en demande pas.) Donc M. Brézé avait

donné force conseils à Rabbe tandis que Rabbe était à Marseille, conseils que Rabbe, on le devine facilement, s'était bien gardé de suivre.

M. Brézé vint à Paris, et rencontra Barthélemy, le poète, au Palais-Royal.

La conversation s'engagea entre les deux compatriotes.

— Et que fait Rabbe? demanda M. Brézé.

— Mais des résumés.

— Ah! des résumés, répéta M. Brézé, des résumés... Vous dites que Rabbe fait des résumés! Diable!

— Oui.

— Qu'est-ce que cela, des résumés?

— Mais c'est de l'histoire quintessenciée et renfermée dans de petits livres, au lieu d'être délayée dans de gros.

— Et combien Rabbe fait-il de résumés comme cela par an ?

— Mais un et demi, deux au plus.

— Cela rapporte combien, un résumé ?

— Douze cents francs, je crois.

— De sorte que, quand Rabbe a travaillé pendant toute son année, et qu'il a fait un résumé et demi, il a gagné dix-huit cents francs ?

— Dix-huit cents francs, mon Dieu, oui !

— Hum !

Et M. Brézé se mit à réfléchir.

Puis, tout à coup :

— Croyez-vous que Rabbe ait autant d'esprit que M. Scribe ? demanda-t-il.

La question était si inattendue et sur-

tout si inopportune, que Barthélemy se prit à rire.

— Mais oui, dit-il; seulement, c'est un esprit d'un autre genre.

— Oh! cela ne fait rien!

— Pourquoi cela ne fait-il rien?

— S'il a autant d'esprit que lui, c'est tout ce qu'il faut.

Et il se mit à réfléchir de nouveau; puis, après un instant :

— Est-ce vrai, demanda-t-il à Barthélemy, que M. Scribe gagne cent mille francs par an?

— On l'assure, répondit Barthélemy.

— Eh bien, dit M. Brézé, il faut que je donne un conseil à Rabbe, moi...

— Vous?

— Oui, moi.

— Vous en êtes bien capable... Et lequel ?

— Il faut que je lui donne le conseil de laisser là ses résumés, et de faire des vaudevilles.

L'idée parut splendide à Barthélemy.

— Répétez, dit-il à M. Brézé.

— Il faut, répéta M. Brézé, que je donne à Rabbe le conseil de laisser là ses résumés, et de faire des vaudevilles.

— Morbleu ! dit Barthélemy, donnez-lui ce conseil-là, monsieur Brézé !

— Je lui donnerai.

— Quand ?

— La première fois que je le verrai.

— Vous me promettez cela ?

— Parole d'honneur !

— Surtout, n'y manquez pas.

— Soyez tranquille !

Et Barthélemy et M. Brézé se quittèrent en échangeant une poignée de main, M. Brézé enchanté d'avoir eu une si triomphante idée, Barthélemy n'ayant qu'un regret, celui de ne pas être là quand il mettrait son idée à exécution.

En effet, un jour, M. Brézé rencontre Rabbe sur le pont des Arts ; — en ce moment-là, Rabbe nageait en pleine histoire de Russie : il était grave comme Tacite.

— Oh ! que je suis aise de vous voir, mon cher Rabbe ! dit M. Brézé, en l'abordant.

— Et moi aussi, dit Rabbe.

— Il y a huit jours que je vous cherche.

— Vraiment?

— Parole d'honneur!

— Pour quoi faire?

— Mon cher Rabbe, vous savez combien je vous aime?

— Ah! oui!

— Eh bien! dans votre intérêt... vous entendez? dans votre intérêt...

— Certes, j'entends!

— Eh bien! j'ai un conseil à vous donner.

— A moi?

— A vous.

— Donnez, dit Rabbe en regardant Brézé par dessus ses lunettes, comme il avait l'habitude de le faire quand il éprouvait un grand étonnement ou que l'on commençait à l'impatienter.

— Croyez-moi, c'est un ami qui vous parle.

— Je n'en doute pas ; mais le conseil ?

— Rabbe, mon ami, au lieu de faire des résumés, faites des vaudevilles !

Un rugissement sourd gronda dans la poitrine de l'historien. Il saisit le donneur de conseils par le bras, et, d'une voix terrible :

— Monsieur, lui dit-il, c'est un de mes ennemis qui vous envoie pour me faire insulte.

— Un de vos ennemis ?

— C'est Latouche !

— Mais non...

— C'est Santo-Domingo !

— Non...

— C'est Loëve-Weymars !

— Je vous proteste que non.

— Nommez-moi cet insolent.

— Rabbe... mon cher Rabbe...

— Nommez-le-moi, monsieur, ou je vous prends par le talon, et je vous précipite dans la Seine, comme Hercule précipita Pirithoüs dans la mer...

Puis, s'apercevant qu'il faisait une fausse citation :

— Pirithoüs ou un autre, peu importe.

— Mais je vous affirme...

— Alors, c'est vous? s'écria Rabbe, ne lui donnant pas le temps d'achever sa phrase. Eh bien! monsieur, vous allez me rendre raison de cette insolence!

A cette proposition, Brézé fit un tel bond, qu'il arracha son bras de la te-

naille qui le serrait, et courut se mettre sous la protection de l'invalide qui surveillait le péage du pont.

Rabbe s'éloigna en lui faisant un geste gros d'avenir menaçant.

Le lendemain, il n'y pensait plus.

Dix ans après, Brézé y pensait encore.

Deux explications vont suivre cette anecdote, qui eussent dû la précéder.

A force de lire les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, Rabbe avait pris une partie du caractère du susceptible Genevois; il croyait à une conspiration générale organisée contre lui : ses Catilina, ses Manlius et ses Spartacus étaient Latouche, Santo-Domingo et Loëve-Weymars; il n'y avait pas jusqu'à ses

deux Pylades, Thiers et Mignet qu'il ne soupçonnât.

— Ce sont mes d'Alembert et mes Diderot ! disait-il.

Il était donc tout simple qu'il crût que cette proposition de Brézé fût une conspiration qui éclatait.

En effet, la vie de Rabbe était une espèce d'hallucination continuelle, une existence pleine de rêves ; le sommeil seul lui rendait la réalité.

Un jour, il aborde Méry, l'air sombre, la main dans sa poitrine et froissant convulsivement sa chemise.

— Eh bien ! s'écrie-t-il en hochant la tête de haut en bas, je vous l'avais dit !

— Quoi donc ?

— Que c'était mon ennemi !

— Qui cela?

— Mignet.

— Mais non, mon cher Rabbe..... Mignet vous aime et vous admire.

— Ah! il m'aime!

— Oui.

— Ah! il m'admire!

— Sans doute.

— Eh bien, savez-vous ce qu'il dit de moi, cet homme qui m'aime et qui m'admire?

— Que dit-il?

— Ce qu'il dit?... Il dit que je suis un homme d'IMAGINATION, ce monsieur!...

Méry prit un air consterné pour obliger Rabbe.

Et Rabbe, pour se venger de l'insulte de Mignet, écrirait, dans la préface

d'une seconde édition de ses résumés, ces mots foudroyants :

« La plume de l'historien ne doit pas être un tuyau de plomb d'où coule une eau tiède sur le papier. »

Dans ce moment, sa colère contre les historiens, — contre les historiens modernes, bien entendu : il adorait Tacite; — sa colère contre les historiens ne connut plus de bornes; et, quand il y avait chez lui présence d'amis et absence d'historiens, il s'écriait d'une voix tonnante :

— Croiriez-vous bien ceci, messieurs, c'est qu'il y a aujourd'hui, en France, dans notre génération, dans nos rangs, des historiens qui s'avisent de copier le style des pères Berruyer, Catrou et Rouillé? Oui, à chaque ligne de leurs

batailles modernes, ils vous disent que trente mille hommes ont *été taillés en pièces*, ou qu'ils ont *mordu la poussière*, ou qu'ils sont restés *couchés sur l'arène*. Sont-ils vieux, ces jeunes gens! L'autre jour, il y en a un qui, en racontant la bataille d'Austerlitz, a écrit cette phrase : « Ving-cinq mille Russes étaient rangés en bataille sur un vaste étang gelé ; Napoléon ordonna que le feu fût dirigé contre cet étang. Les boulets brisèrent la glace, et les vingt-cinq mille Russes MORDIRENT LA POUSSIÈRE. »

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que la phrase se trouvait textuellement écrite dans un des résumés du temps.

La seconde observation que nous eussions dû faire expliquera cette compa-

raison que Rabbe avait risquée de lui à Hercule, et de Brézé à Pirithoüs.

Rabbe avait si bien contracté l'habitude des grandes formes oratoires et du langage distingué, qu'il ne pouvait jamais descendre au style familier dans ses relations subalternes.

Ainsi il disait gravement à son coiffeur :

— Ne dérangez pas trop l'économie de ma chevelure ; que votre coup de peigne soit léger à ma tête, et gardez, comme dit Boileau, que

L'ivoire trop hâté ne se brise en vos mains !

Il disait à son portier :

— Si quelque ami vient frapper à ma porte hospitalière, soyez-lui bienveil-

lant... Je rentrerai bientôt; je vais respirer l'air du soir sur le pont des Arts.

Il disait à son pâtissier, Grandjean, qui demeurait à sa porte, rue des Petits-Augustins :

— Monsieur Grandjean, le vol-au-vent que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer hier avait une croûte de ciment romain rebelle à la dent; donnez à vos œuvres culinaires une cuisson plus onctueuse; on vous en saura gré.

Au milieu de tout cela, Rabbe se figurait toujours qu'il écrivait son roman de la *Sœur grise*.

Un jour, Tiers entre chez lui, et, selon son habitude :

— Eh bien, Rabbe, lui dit-il, que faites-vous?

— Parbleu ! répond Rabbe, ce que je fais, vous le savez bien ! je fais ma *Sœur grise*.

— Elle doit être fort avancée depuis que vous y travaillez ?

— Elle est finie.

— Ah ! vraiment !

— En doutez-vous ?

— Non.

— Vous en doutez ?

— Mais non.

— Tenez, dit-il en prenant le cahier de papier, la voici.

Thiers prend le cahier de papier.

— Comment, la voici ? mais c'est du papier blanc que vous me montrez, mon cher !

Rabbe s'élance comme un tigre sur Thiers, et peut-être allait-il supprimer,

en 1825, le ministère du 1er mars, quand Thiers ouvre le cahier, et lui montre les pages d'une blancheur aussi entière que la robe de la bergère de M. Planard. Rabbe saisit ses cheveux à deux mains :

— Savez-vous ce qui m'est arrivé? s'écrie-t-il.

— Non.

— On m'a volé mon manuscrit de la *Sœur grise!*

— Ah! mon Dieu! s'écrie Thiers, qui ne veut pas le contrarier; et connaissez-vous le voleur?

— Non... si... si fait, je le connais... c'est Loëve-Weymars! Il ne périra que de ma main, et je vais lui envoyer deux témoins!

Loëve-Weymars n'était pas à Paris,

Pendant plus de quinze jours, Rabbe fut convaincu qu'il avait écrit la *Sœur grise* depuis le premier jusqu'au dernier mot, et que, jaloux de lui, Loëve-Weymars lui en avait dérobé le manuscrit.

Quand de pareilles incartades tombaient sur des amis comme Loëve-Weymars, comme Thiers, comme Mignet, comme Armand Carrel, comme Méry, ce n'était rien ; mais quand elles avaient pour objet des étrangers moins au fait de la folie de Rabbe, les choses tournaient parfois au tragique.

Ainsi, vers cette époque, il eut deux duels : l'un avec Alexis Dumesnil, l'autre avec Coste ; de chacun de ces messieurs, il reçut un coup d'épée ; mais ces deux blessures ne le guérirent pas de sa

passion pour les rencontres. Il avait, disait-il, dans sa jeunesse, manié très-habilement le javelot; malheureusement, ses adversaires refusaient toujours le javelot, ce que Rabbe, dans son admiration pour l'antiquité, s'obstinait à ne pas comprendre.

Et, si Rabbe admirait si frénétiquement l'antiquité, c'est qu'il la sentait d'une puissante façon; sa pièce du *Centaure* est de l'André Chénier en prose.

Mettons la preuve à côté de ce que nous avançons :

LE CENTAURE

« Rapide comme le vent de l'ouest, amoureux et superbe, un jeune centaure vient d'enlever à son vieil époux la belle

Cymothoë. Les cris impuissants du vieillard s'entendent au loin... Orgueilleux de sa proie, impatient de désirs, le ravisseur s'arrête sous l'épaix ombrage qui borde la rive du fleuve. La vélocité de sa course fait encore battre ses doubles flancs : sa respiration est forte et précipitée. Il s'arrête; ses jarrets vigoureux plient; il étend une jambe, et, de l'autre, s'agenouille avec flexibilité.

» Sa belle proie, qu'il tenait tremblante et couchée sur ses reins puissants, il la soulève avec amour; il la prend, il la serre contre sa poitrine d'homme, exhale mille soupirs, et couvre de baisers ses paupières mouillées de larmes.

« — Ne crains rien, lui dit-il, ô Cymo-
» thoë! Ne t'épouvante pas d'un amant

» qui soumet à tes charmes les forces
» réunies de l'homme et du coursier.
» Va! mon cœur vaut mieux que celui
» d'un vil mortel habitant de vos villes.
» Dompte ma sauvage indépendance;
» je te porterai aux rives les plus fraî-
» ches, sous les ombrages les plus beaux;
» je te porterai sur les vertes prairies
» que baigne le Pénée ou le paternel
» Achéloüs.

» Assise sur mon large dos, entrela-
» çant tes bras dans les anneaux de ma
» noire chevelure, tu pourras confier
» tes charmes aux jeux de l'onde, sans
» craindre qu'un dieu jaloux ose te sai-
» sir pour t'emmener au fond de sa
» grotte de cristal... Je t'aime, ô jeune
» Cymothoë! bannis tes alarmes; tu

» peux essayer ton pouvoir : tu règnes
» sur moi ! »

« — Beau monstre ! répond en pleu-
» rant Cymothoë, je demeure étonnée.
» Tes accents sont pleins de douceur,
» et tu as des paroles d'amour ! Quoi !
» tu parles comme un homme ? tes re-
» doutables caresses ne me feront pas
» mourir ? dis !... Mais entends-tu les
» cris de Dryas, mon vieil époux ? Cen-
» taure, crains pour ta vie ! Ses baisers
» sont de glace, mais sa vengeance est
» cruelle ; ses dogues volent sur tes tra-
» ces ; ses esclaves les suivent ; hâte-
» toi de fuir, et laisse-moi ! »

« — Moi, te laisser ! » répond le Cen-
taure. Et il étouffe sur la bouche de sa
captive un plaintif murmure. « Moi, te
» laisser ! Où est le Pirithoüs, l'Acide

» qui oserait venir me disputer ma con-
» quête? N'ai-je pas mes javelots? n'ai-je
» pas ma pesante massue? n'ai-je pas la
» vitesse? Neptune n'a-t-il pas donné
» au centaure la force impétueuse de
» l'orage? » Et soudain il part bondissant de courage, de confiance et de bonheur.

« Ainsi balancée comme si elle était suspendue en un mobile réseau sous ces voûtes de verdure, ou comme si Zéphyrus l'emportait dans un char de nuages, Cymothoë, désormais affranchie de vaines terreurs, s'abandonne aux transports de ce singulier amant.

» Il s'arrête de nouveau, et elle admire comment la nature a pris plaisir à marier en lui, aux plus belles formes du coursier, la grâce majestueuse des traits

de l'homme. Une pensée intelligente anime ses yeux dont le regard est si fier et si doux; à l'abri de cette large poitrine réside un cœur touché de ses charmes... Quel superbe esclave de Cymothoë et de l'amour!

» Bientôt elle cessa de voir; une brûlante rougeur couvrit ses joues, et ses paupières s'abaissèrent; puis, comme son amant redoublait de caresses, et dénouait sa ceinture : « — Arrête! lui dit-» elle, arrête, beau centaure! n'entends-» tu pas les meutes ardentes? Les flèches » sifflent à ton oreille... Je ne te hais » point; mais laisse-moi! laisse-moi! »

» Cependant, ni Dryas, ni ses dogues, ni ses esclaves n'avançaient de ce côté, et ce n'était point là le motif des terreurs de Cymothoë: Lui, souriant : « — Calme

» ton effroi ; viens, traversons le fleuve,
» et ne redoute pas le sacrifice que nous
» allons, sur l'autre bord, offrir à ma
» puissante Vénus !... Bientôt, hélas !
» les forêts ne verront plus de pareils
» hymens : nos pères ont succombé,
» trahis aux noces de Thétis et de Pélée;
nous restons peu nombreux, soli-
» taires, fuyant, non devant l'homme,
» plus faible et moins généreux que
» nous, mais devant la mort qui nous
» poursuit. Les lois d'une nature mysté-
» rieuse l'ont ainsi voulu : le règne de
» notre espèce va finir !

» Ce globe, déshérité de l'amour des
» dieux qui le formèrent, doit vieillir,
» et les faibles remplaceront les forts ;
» les mortels avilis n'auront plus que de
» vains souvenirs des premières joies

» de la terre. Tu es peut-être la der-
» nière fille des hommes destinée à s'al-
» lier à notre race; mais, du moins, tu
» auras été la plus belle, et j'aurai été
» le plus heureux! Viens! »

» Ainsi parle l'homme cheval, et, replaçant sur son dos et sur son poil, qui luit comme un manteau d'ébène, son charmant fardeau, il court au fleuve, s'élance au milieu des ondes qui jaillissent autour de lui en gerbes de diamant, et brillent des derniers feux d'un soleil d'été. Les yeux fixés sur ceux de la beauté qui l'enivre, il nage, traverse le fleuve, et va se perdre dans les vertes profondeurs qui s'étendent de l'autre côté jusqu'au pied des hautes montagnes... »

N'est-ce point là, non pas une œuvre moderne, mais un véritable frag-

ment de l'antiquité, quelque chose comme un bas-relief détaché du temple d'Hercule à Thèbes ou de Thésée à Athènes?

Adèle. — Son dévoûment à Rabbe. — Le pain des forts. — *Appel à Dieu* — *L'âme et la comédie humaine.* — *La mort.* — *Ultime Lettere.* — Le suicide. — *A Alphonse Rabbe* par Victor Hugo.

Nous avons été oublieux, plus qu'oublieux, ingrat en disant que la pipe était la seule et unique consolation de Rabbe : Il en eut une autre. Une jeune fille nommée Adèle resta trois ans près

de lui; mais ces trois ans de joie ne furent pour Rabbe qu'une douleur de plus; bientôt la belle et fraîche jeune fille pâlit comme une fleur dont un ver ronge la tige; elle inclina la tête, agonisa un an et mourut.

L'histoire a fait grand bruit de certains dévouements; nul dévouement ne fut plus pur, plus généreux que le dévouement ignoré de la pauvre jeune fille, plus complet surtout, puisqu'il la conduisit à la mort.

Un sujet pareil se constate en trois lignes, comme fait, ou s'étend en deux volumes, comme étude psychologique.

Pauvre Adèle! nous n'avons qu'un souvenir et quatre lignes à te donner!

Cette mort acheva de pousser Rabbe au désespoir; de l'époque de la mort

d'Adèle date véritablement l'ère désespérée de sa vie. En effet, Rabbe venait de s'apercevoir non-seulement que la destruction était en lui, mais encore qu'elle émanait de lui.

C'est de ce moment surtout que sa plainte devient amère et incessante: c'est de ce moment qu'il s'arrange de manière à ce que sa pensée se trouve incessamment en face du suicide, afin qu'elle s'y habitue.

Il a des tablettes qui restent éternellement sous ses yeux; il les appelle le *pain des forts;* c'est effectivement la nourriture de son âme.

Nous extrayons du journal funèbre quelques-unes de ses pensées les plus remarquables.

« La vie tout entière de l'homme n'est qu'un acheminement vers la mort. »

—

« Homme, d'où vient ton orgueil? Ta conception est une faute; ta naissance est une douleur; ta vie, un travail; ta mort, une nécessité. »

—

« Cadavre vivant, quand seras-tu donc rendu à la poussière? O solitude! ô mort! je me suis abreuvé de vos sévères délices. Vous êtes mes amantes, seules, mais fidèles! »

—

» Amère et cruelle absence du visage

de Dieu, jusques à quand me tourmenteras-tu! »

—

« Chacune de nos heures nous pousse au tombeau, et s'accélère du mouvement de celles qui la précèdent. »

—

« Pensez, au matin, que vous n'irez peut-être pas jusqu'au soir, pensez au soir que vous n'irez peut-être pas jusqu'au matin. »

—

Parfois aussi, un triste souvenir des beaux jours de la jeunesse, de ce bonheur qui ne reparaît jamais si grand et

si amer qu'aux jours de l'infortune ; parfois ce souvenir vient arrêter le malheureux condamné dans ses aspirations vers la mort. Alors, son désespoir revient à la mélancolie, presque à l'espérance.

—

« Ils ont passé, les prestiges du bel âge ; tout est détruit ! Oh ! que d'amertume remplit mon âme ! Nature inexorable, fatalité, destin ou providence, rendez-moi la coupe de la vie et du bonheur ! Mes lèvres l'ont à peine effleurée, et voilà que vous l'enlevez à ma main tremblante. Donnez ! donnez ! une soif brûlante me dévore ; je me suis trompé ou vous m'avez trompé ; je ne me suis point abreuvé, ma soif ne s'est

point tarie, car la liqueur s'est dissipée comme la flamme bleuâtre qui ne laisse après elle que l'odeur du soufre et du volcan. »

—

« Foudre du ciel! pourquoi ne préfères-tu point frapper les têtes altières de ces chênes et de ces sapins dont la vigoureuse vieillesse a déjà bravé cent hivers? Ils ont vécu, du moins; ils se sont rassasiés des sucs de la terre!

—

« J'ai été abîmé dans ma force; depuis neuf ans, je dispute sa proie au tombeau... Misérable, pourquoi la main

de Dieu, qui me frappe, ne m'a-t-elle pas cent fois anéanti ?... »

—

Puis l'âme du malheureux Rabbe, à force de douleurs, s'élève à la prière; lui, le sceptique, il doute du doute, et revient à Dieu.

« O mon Dieu! — s'écrie-t-il dans la solitude de la nuit, qui porte jusqu'à ses voisins ses gémissements et ses larmes. — O mon Dieu! il faut bien que votre justice nous réserve un monde meilleur! O mon Dieu! qui savez toutes les pensées que je puis tracer ici et les regrets qu'expriment en ce moment mes larmes brûlantes; ô mon Dieu! si les gémissements d'un infortuné peuvent être

entendus de vous; ô mon Dieu! vous savez le cœur que vous m'avez donné, vous savez quels furent les vœux qu'il forma, vous connaissez les désirs immodérés qui le remplissent encore! Ah! si les afflictions l'ont brisé, si la privation de tout soulagement, de toute tendresse, si la plus affreuse solitude le dessèche, ô mon Dieu! secourez votre misérable créature; donnez-moi la foi d'un monde meilleur! Oh! puissé-je trouver au delà du trépas ce que mon âme, méconnue et bientôt égarée, ne cesse de demander à la terre... »

Alors, Dieu avait pitié de lui : Dieu ne lui rendait pas la santé. Dieu ne lui rendait pas l'espoir, Dieu ne lui rendait pas la jeunesse, la beauté, l'amour, ces

trois illusions disparues pour lui avant le temps, mais Dieu lui permettait les larmes.

Et lui remerciait Dieu.

« Oh! je viens de verser des larmes! Il y a longtemps, bien longtemps que cela ne m'était arrivé; car le plus souvent je m'arme de férocité contre moi-même, et j'imagine une sorte d'affreuse joie à briser ma poitrine et à me déchirer de mes propres mains. O sagesse des cœurs fermes! ô science sévère de la tristesse et du désenchantement de toutes choses, sois-moi en aide, si tes maximes peuvent quelque chose pour les malheureux! »

Mais bientôt il reprenait quelque force,

et il écrivait froidement cette froide maxime :

« Le sage saura quand il lui convient de mourir ; dès lors, il lui sera indifférent de mourir, et il dira tranquillement à la mort : « Sois la bienvenue, ô » mort ! nous sommes de vieilles con- » naissances ! »

Puis voici le sophiste qui apparaît et qui oppose le paradoxe à l'instinct :

» Si quelque Dieu venait t'annoncer que tu dois mourir demain ou au plus tard après-demain, tu ne te soucierais pas beaucoup que ce fût après-demain plutôt que demain, à moins que tu ne fusses le plus lâche des hommes ; car

que serait ce délai!... Pense de même qu'il importe peu de mourir demain ou après plusieurs années. »

Puis, de temps en temps, la sombre raillerie montre son masque qui veut grimacer la gaîté :

—

« La mort est un bon pasteur : elle ne perd jamais rien de son troupeau. »

—

« Quand un homme allume son feu, la mort est chez lui avant qu'il soit éteint. »

—

« Ce qui meurt ne va pas tomber hors

du monde, mais y reste pour changer de nature et se confondre dans la masse élémentaire du monde. D'effet produit, tu deviens cause productive ; ne murmure donc pas : tu étais content de la portion de matière qui t'a été accordée, sois-le de sa durée également.

—

Mais n'être dans la nature qu'une cause productive, révolte l'orgueil de l'homme, surtout lorsque cet homme pense, raisonne, écrit, comme pensait, comme raisonait, comme écrivait Rabbe. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de divin en nous et que ce quelque chose nous survive.

L'âme,

Alors, c'est à son âme qu'il s'adresse :

« Souffre, mon âme, souffre! nous avançons, et bientôt le voyage s'achève; ce qui reste à faire du trajet n'est plus rien maintenant; la route est plus facile et le fardeau plus léger. Jette un regard en arrière : cette mer orageuse, cette vallée sombre, ces sables brûlants, nous avons échappé à tout cela; notre char fut renversé, notre navire brisé, et tout le bagage des espérances est devenu la proie de la mer, des torrents ou des bandits.

» Nous n'avons plus aucun de ces brillants pavillons que nous comptions dresser sur les prairies émaillées des régions heureuses, pour séjourner quelque temps dans les douceurs de l'amour

et de la paix. Nous avons entrevu quelques aspects riants, quelques rivages qui semblaient heureux de fertilité et de verdure; mais, quand nous avons tenté d'y aborder, nous avons trouvé que le sol en était malsain, perfide, peuplé de plantes vénéneuses et de reptiles odieux; puis l'homme et ses funestes traces étaient empreints partout: plus rien n'était frais, plus rien n'était nouveau.

» Nous avons traversé ce bois de voleurs où des scélérats à nobles dénominations, pompeusement déguisés, jouaient, pour leur plaisir, un drame tragique et burlesque mêlé de pleurs et de chants, de vêtements d'or et de haillons souillés de fange, de manteaux d'écarlate et de lambeaux de deuil. Ce spec-

tacle, auquel nous avons pris une place, où nous avons assisté par la force de l'instinct et de la curiosité, luttant de toutes mains contre le dégoût, la paresse et l'ennui, nous a paru n'est-ce pas, mon âme? d'une composition bizarre et tout à fait en divorce avec les préceptes du goût et les règles de l'art.

» Ce qui nous a étonnés tous deux surtout, c'est l'obstination des misérables qui se précipitaient en foule sur le théâtre, pour voir de plus près une pièce que nos pères, qui le tenaient de leurs pères, nous ont dit être la même depuis bien des siècles, sans qu'il y ait rien autre chose de changé que les costumes et le caractère des danses, quoi qu'en disent les auteurs.

» Ce qui nous a semblé inexplicable,

c'est que le prix des places renchérit tous les jours, bien que, tous les jours, il y ait, dans l'ensemble de la pièce, moins de causes d'intérêt. Et notez bien que les spectateurs payent de leur substance, de leur sang, de tout ce qui constitue leur être; de sorte que, dès le milieu du spectacle, la plupart déjà ne ressemblent plus à ce qu'ils étaient en entrant; ils répètent, avec une emphase puérile, les maximes des personnages de la scène qu'ils ont payé si cher le plaisir de voir. Quelques bons esprits regardent, avec un mépris mêlé d'indignation, et se taisent en attendant une nouvelle refonte du drame; mais il faut que plusieurs générations de spectateurs aillent souscrire pour cette nouvelle édition au fond du tombeau.

» D'autres, doués de plus d'audace ou moins pourvus de prudence, sifflent avec intrépidité ce qui leur paraît mauvais, c'est-à-dire à peu près tout, et veulent forcer les acteurs à descendre de leurs trépieds et à se dépouiller de leurs costumes. Nous nous joignîmes à ces généreux imprudents, ô mon âme! et tu sais le mal qui nous en advint : les acteurs et la canaille admise gratis se mirent à crier que nous étions des ennemis, des destructeurs des plaisirs et des lois légitimes de la respectable société!

» Nous laissâmes cette stupide multitude, pleine de pitié pour la perte de son temps, de son sang et de ses larmes; nous recommandâmes son éducation aux muses puissantes de l'avenir; nous nous réfugiâmes dans une profonde so-

litude où ne parvenait plus que par intervalles, et faiblement, le bruit que faisait quelque acteur troublé par l'ivresse en tombant sur les planches, car la multitude ne pardonne pas ces chutes aux histrions qu'elle aime le mieux; quand cela arrive, elle traîne le tombé par les jambes, hors de l'enceinte, et les nains, suivis de tous les hommes contrefaits, viennent faire leurs ordures autour de lui, et lui marcher sur le ventre...

» Mais nous touchons à la fin de la course, ô mon âme! tu vas partir chargée de la dépouille de nos pénibles observations; mais, une fois libre et sortie de la terrestre demeure, garde-toi de revenir pour prendre tes liens et ta prison; laisse pour jamais ces vieux vêtements de la vie, humides de nos larmes

et de nos sueurs ! Si la voix du monde inconnu, dont nous allons franchir la porte, prescrivait absolument de retourner dans celui dont nous sortons, sois toute autre chose plutôt qu'un homme. Demande à promener dans les solitudes de l'Afrique ou dans les forêts de l'Inde la majesté réelle d'un lion indépendant ; règne au delà des limites du monde habité, et tu déchireras de tes ongles le fils du tyran qui viendra t'y troubler avec ses limiers et ses esclaves ; ou bien, à la force et à la puissance préférant le travail et le bonheur, diligente abeille, cherche le suc de mille fleurs, et fais-toi, de leurs calices, des lits de pourpre, d'or et d'azur enrichis des cristaux de la rosée. Tu chérissais les arts, ô mon âme ! cygne au corps superbe, au chant mélo-

dieux, cours légèrement le long des sinuosités d'un fleuve tranquille. Mais, au sein des déserts, au milieu des forêts au fond des eaux, dans l'espace des airs, souviens-toi que l'homme est le pire et le plus malheureux des êtres de la création; fuis ses demeures, et plains-le surtout de s'être amusé au spectacle qui nous a tant fatigués!... »

Enfin, vers les derniers mois de l'année 1829, le mal fit de tels progrès, que Rabbe résolut de ne pas voir l'année 1830. Alors, comme il s'est adressé à Dieu, comme il s'est adressé à son âme, il s'adresse à la mort :

LA MORT.

« Tu te meurs! te voilà arrivé au ter-

me où viennent toutes choses, à la fin de tes misères, au commencement de ton bonheur. La voici, la mort, là, debout en face de toi! tu ne pourras plus ni la souhaiter ni la craindre. Souffrances ou faiblesses du corps, tristes agitations, peines cuisantes de l'âme, chagrins dévorants, tout est achevé! Tu ne ressentiras plus rien de semblable; tu vas braver en paix l'orgueil insultant du crime fortuné, les mépris des sots et la stérile pitié de ceux qui osent s'appeler *bons*.

» La privation de tant de maux ne saurait être un mal en elle-même; je t'ai vu ronger ton frein, secouer avec désespoir les humiliantes chaînes d'une destinée ennemie; j'ai entendu bien souvent tes plaintes déchirantes, qui s'exha-

laient du fond d'un cœur oppressé... Te voilà enfin satisfait. Hâte-toi d'épuiser la coupe d'une vie infortunée, et périsse le vase où tu fus contraint de boire une si amère liqueur!

» Mais, tu t'arrêtes et tu trembles!... Eh quoi! tu maudissais la durée de ton supplice, et tu redoutes, tu regrettes sa fin! Ainsi, estimateur sans raison et sans justice, tu t'affliges également de ce que les choses sont et de ce qu'elles cessent d'être. Écoute, cependant, et considère un moment.

» En mourant, tu ne feras que suivre le chemin où ont marché tes pères; mille milliers de générations sont tombées avant toi dans l'abîme où tu vas descendre; mille milliers de générations y disparaîtront après toi. Cette cruelle vicis-

situde de vie et de mort ne pouvait pas, pour toi seul, être suspendue. Marche donc, poursuis ton voyage, va où sont allés les autres, et ne crains pas de t'égarer ou de te perdre avec tant de compagnons de route.

» Point de faiblesse, point de larmes surtout! L'homme qui pleure sur son trépas est le plus vil et le plus méprisable de tous les êtres. Soumets-toi sans murmure à ce que tu ne peux éviter; tu meurs malgré toi, et c'est aussi malgré toi que tu vivais : rends donc sans inquiétude ce que tu avais reçu sans connaissance. Naître et mourir sont des choses qui ne t'appartiennent pas!

» Réjouis-toi plutôt: tu commences un jour immortel.

» Ceux qui environnent ta couche de

mort, tous ceux que tu as jamais vus, dont tu as ouï dire ou lu quelque chose, le petit nombre de ceux que tu as plus particulièrement pu connaître, l'immense multitude de ceux qui ont vécu jadis, qui sont nés ou qui sont à naître dans tous les siècles et dans tous les pays, ont fait ou feront le chemin que tu vas faire. Regarde des yeux de ton intelligence cette longue caravane des générations successives traversant les déserts de la vie, et se disputant, sur le sable qui les brûle, une goutte de cette eau qui allume leur soif plus qu'elle ne l'apaise! Tu es perdu dans la foule au moment où tu tombes: regarde combien d'autres tombent à la fois!

» Aurais-tu voulu vivre aujourd'hui? Aurais-tu seulement voulu une vie de la

durée de mille ans? Rappelle-toi tes longs ennuis dans ta courte carrière, tes fréquentes défaillances sous le faix. Tu étais accablé de l'horizon borné d'une vie si courte, si incertaine, si fugitive ; qu'aurais-tu dit, ayant devant les yeux un avenir de fatigues et de douleurs immense, inévitable?

» O mortels! vous pleurez la mort, comme si la vie était quelque chose de grand et de précieux! Et pourtant, ce rare trésor de la vie, les plus vils insectes le partagent avec vous!

» Tout marche à la mort, parce que tout tend au repos et à une parfaite quiétude.

» Voici venir le jour que tu aurais dû avancer par tes vœux, si une destinée jalouse ne l'avait différé, le jour que tu

as ardemment souhaité, tant de fois; voici l'instant qui te soustrait au joug capricieux de la fortune, aux entraves de l'humaine société, aux atteintes envenimées de tes semblables.

» Tu crois cesser d'être, et c'est là ton tourment...

» Eh bien! qui donc t'a prouvé que tout s'anéantissait en toi? Tous les âges n'ont-ils pas retenti d'une immortelle espérance? L'opinion de la spiritualité ne fût pas seulement un dogme de quelques croyances religieuses; elle fut le besoin et le cri de toutes les nations qui ont couvert la face de la terre. L'Européen, dans les délices de ses capitales, et le sauvage Américain, sous ses huttes grossières, rêvent également leur immortalité; tous réclament au tribunal

de la nature contre l'insuffisance de la vie.

» Si tu souffres, c'est un bien de mourir; si tu es heureux ou si tu crois l'être, tu gagneras au trépas, puisque ton illusion n'eût pas été de longue durée.

» Tu passes d'une habitation terrestre dans un séjour céleste et pur. Pourquoi regarder en arrière, quand tu as le pied sur le seuil de la porte? L'éternel dispensateur des biens et des maux, notre souverain maître, te rappelle à lui; c'est sa volonté qui ouvre ta prison; tes dures chaînes sont brisées; ton exil est fini; réjouis-toi! Tu vas monter auprès du trône de ton seigneur et roi!

» Ah! si tu n'es accablé du poids de quelque crime sans expiation, tu chanteras en mourant, et, comme cet empe-

reur romain, tu te lèveras à l'agonie, au moins par la pensée, et tu voudras mourir debout et les yeux tournés vers ta nouvelle patrie! »

O Saint-Preux, ô Werther, ô Jacob Ortis, que vous êtes loin de là! Déclamateurs jusqu'à l'agonie, chez vous c'est le cerveau seul qui se lamente; mais ici, chez ce véritable agonisant, chez ce moribond réel, c'est le cœur qui se plaint, c'est la chair qui crie, c'est l'esprit qui doute. Oh! comme on sent bien que toute cette creuse philosophie ne le rassure pas contre les douleurs de l'instant suprême, et surtout contre cette terreur du néant qui fait couler la sueur sur le front d'Hamlet!

Enfin, voici le dernier cri; — ce cri

poussé, le silence se fera sur celui qui a tant souffert.

Du reste, Alphonse Rabbe ne veut pas qu'on doute comment il meurt; écoutez-le : ce testament, il le signe; il n'y a pas de déshonneur pour lui à se creuser une tombe, de ses propres mains, entre celles de Caton d'Utique et de Brutus.

31 décembre 1829.

« Il faut, comme Hugo Foscolo, que j'écrive mes *ultime lettere*. Si tout homme ayant beaucoup senti et pensé, mourant avant la dégradation de ses facultés par l'âge, laissait ainsi son *testament philosophique*, c'est-à dire une profession de foi sincère et hardie, écrite sur la planche du cercueil, il y aurait plus de vérités re-

connues et soustraites à l'empire de la sottise et de la méprisable opinion du vulgaire.

» J'ai, pour exécuter ce dessein, d'autres motifs. Il est de par le monde quelques hommes intéressants que j'ai eus pour amis; je veux qu'ils sachent comment j'ai fini. Je souhaite même que les indifférents, c'est-à-dire la masse du public, — pour qui je serai l'objet d'une conversation de dix minutes, supposition peut-être exagérée, — sache, quelque peu de cas que je fasse de l'opinion du grand nombre, sache, dis-je, que je n'ai point cédé en lâche, et que la mesure de mes ennuis était comble, quand de nouvelles atteintes sont venus la faire verser; je veux, enfin, qu'amis, indifférents et même ennemis, sachent

que je n'ai fait qu'user avec tranquillité et dignité du privilége que tout homme tient de la nature de disposer de soi.

» Voilà tout ce qui peut m'intéresser encore de ce côté-ci du tombeau. Au delà de lui sont toutes mes espérances..... si toutefois il y a lieu. »

Ainsi, pauvre Rabbe, après tant de philosophie passée au van comme un grain mûr, après tant de prières à Dieu, tant de dialogues avec ton âme, tant de paroles échangées avec la mort, ces suprêmes interlocuteurs ne t'ont rien appris, et ta dernière pensée est un doute!

Rabbe avait dit qu'il ne verrait pas

l'année 1830 : il mourut dans la nuit du 31 décembre 1829.

Maintenant, comment mourut-il ? Ce sombre mystère resta enfermé dans le cœur des derniers amis qui l'assistèrent.

Seulement, un de ces amis me raconta que, dans la soirée qui précéda sa mort, ses souffrances étaient si intolérables, que le médecin ordonna qu'on appliquât au malade un emplâtre d'opium sur la poitrine.

Le lendemain, on chercha vainement l'emplâtre d'opium ; il fut impossible de le retrouver.

Le 17 septembre 1835, Victor Hugo lui adressait ces vers :

A ALPHONSE RABBE,

Mort le 31 décembre 1829.

Hélas! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi?

Je l'ai pensé souvent dans les heures funèbres,
Seul, près de mon flambeau qui rayait les ténèbres,
O noble ami! pareil aux hommes d'autrefois,
Il manque parmi nous ta voix, ta forte voix,
Pleine de l'équité qui gonflait ta poitrine.

Il nous manque ta main, qui grave et qui burine,
Dans ce siècle où par l'or les sages sont distraits,
Où l'idée est servante auprès des intérêts;
Temps de fruits avortés et de tiges rompues,
D'instincts dénaturés, de raisons corrompues

Où, dans l'esprit humain tout étant dispersé,
Le présent au hasard flotte sur le passé !

Si, parmi nous, ta tête était debout encore,
Cette cime où vibrait l'éloquence sonore,
Au milieu de nos flots tu serais calme et grand ;
Tu serais comme un pont posé sur le courant.
Tu serais pour chacun la voix haute et sensée
Qui fait que tout brouillard s'en va de la pensée,
Et que la vérité, qu'en vain nous repoussions,
Sort de l'amas confus des sombres visions !

Tu dirais aux partis qu'ils font trop de poussière
Autour de la raison pour qu'on la voie entière ;
Au peuple, que la loi du travail est sur tous,
Et qu'il est assez fort pour n'être pas jaloux ;
Au pouvoir, que jamais le pouvoir ne se venge,
Et que, pour le penseur c'est un spectacle étrange
Et triste, quand la loi, figure au bras d'airain,
Déesse qui ne doit avoir qu'un front serein,
Sort, à de certains jours, de l'urne consulaire,
L'œil hagard, écumante, et folle de colère !

Et ces jeunes esprits, à qui tu souriais,
Et que leur âge livre aux rêves inquiets,
Tu leur dirais : « Amis nés pour des temps prospères,
Oh ! n'allez pas errer comme ont erré vos pères !
Laissez mûrir vos fronts ! gardez-vous, jeunes gens,
Des systèmes dorés aux plumages changeants,
Qui, dans les carrefours, s'en vont faire la roue !
Et de ce qu'en vos cœurs l'Amérique secoue,
Peuple à peine essayé, nation de hasard,
Sans tige, sans passé, sans histoire et sans art !
Et de cette sagesse impie, envenimée,
Du cerveau de Voltaire éclose tout armée,
Fille de l'ignorance et de l'orgueil, posant
Les lois des anciens jours sur les mœurs d'à présent;
Qui refait un chaos partout où fut un monde;
Qui rudement enfonce, — ô démence profonde ! —
Le casque étroit de Sparte au front du vieux Paris;
Qui, dans les temps passés, mal lus et mal compris,
Viole effrontément tout sage, pour lui faire,
Un monstre qui serait la terreur de son père !
Si bien que les héros antiques tout tremblants
S'en sont voilé la face, et qu'après deux mille ans,
Par ses embrassements réveillé sous la pierre,
Lycurgue, qu'elle épouse, enfante Robespierre ! »

Tu nous dirais à tous : « Ne vous endormez pas !
Veillez et soyez prêts ! car déjà, pas à pas,
La main de l'oiseleur dans l'ombre s'est glissée
Partout où chante un nid couvé par la pensée!
Car les plus nobles fronts sont vaincus ou sont las !
Car la Pologne, aux fers, ne peut plus même, hélas !
Mordre le pied tartare appuyé sur sa gorge!
Car on voit, chaque jour, s'allonger dans la forge
La chaîne que les rois, craignant la liberté,
Font pour cette géante, endormie à côté !
Ne vous endormez pas ! travaillez sans relâche !
Car les grands ont leur œuvre et les petits leur tâche;
Chacun a son ouvrage à faire, chacun met
Sa pierre à l'édifice encor loin du sommet.
Qui croit avoir fini, pour un roi qu'on dépose,
Se trompe : un roi qui tombe est toujours peu de chose;
Il est plus difficile et c'est un plus grand poids
De relever les mœurs que d'abattre les rois.
Rien chez vous n'est complet : la ruine ou l'ébauche !
L'épi n'est pas formé que votre main le fauche !
Vous êtes encombrés de plans toujours rêvés
Et jamais accomplis... Hommes, vous ne savez,
Tant vous connaissez peu ce qui convient aux âmes,
Que faire des enfants, ni que faire des femmes !

Où donc en êtes-vous ? Vous vous applaudissez
Pour quelques blocs de lois au hasard entassés !
Ah ! l'heure du repos pour aucun n'est venue ;
Travaillez ! vous cherchez une chose inconnue ;
Vous n'avez pas de foi, vous n'avez pas d'amour ;
Rien chez vous n'est encore éclairé du vrai jour !
Crépuscule et brouillards que vos plus clairs systèmes !
Dans vos lois, dans vos mœurs et dans vos esprits mêmes
Partout l'aube blanchâtre ou le couchant vermeil !
Nulle part le midi ! nulle part le soleil ! »

Tu parlerais ainsi dans des livres austères,
Comme parlaient jadis les anciens solitaires,
Comme parlent tous ceux devant qui l'on se tait,
Et l'on t'écouterait comme on les écoutait :
Et l'on viendrait vers toi, dans ce siècle plein d'ombre,
Où, chacun se heurtant aux obstacles sans nombre
Que, faute de lumière, on tâte avec la main,
Le conseil manque à l'âme et le guide au chemin !

Hélas ! à chaque instant, des souffles de tempêtes
Amassent plus de brume et d'ombre sur nos têtes ;

De moment en moment l'avenir s'assombrit.
Dans le calme du cœur, dans la paix de l'esprit,
Je t'adressais ces vers, où mon âme sereine
N'a laissé sur la pierre écumer nulle haine.
A toi qui dors couché dans le tombeau profond,
A toi qui ne sais plus ce que les hommes font !
Je t'adressais ces vers, pleins de tristes présages ;
Car c'est bien follement que nous nous croyons sages.
Le combat furieux recommence à gronder
Entre le droit de croître et le droit d'émonder ;
La bataille où les lois attaquent les idées
Se mêle de nouveau sur des mers mal sondées ;
Chacun se sent troublé comme l'eau sous le vent...
Et moi-même, à cette heure, à mon foyer rêvant,
Voilà, depuis cinq ans qu'on oubliait Procuste,
Que j'entends aboyer, au seuil du drame auguste,
La censure à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
Cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs,
Vile et mâchant toujours, dans sa gueule souillée,
O muse ! quelque pan de ta robe étoilée !
Hélas ! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami !
Sévère historien dans la tombe endormi ?

Si quelque chose du pauvre Rabbe survivait à lui-même, certes, ce quelque chose a dû tressaillir de joie au fond de son tombeau!

Peu de rois, en effet, ont une pareille épitaphe.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

NOTE

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL LA PRESSE.

Je reçois d'un ami de Béranger la réclamation suivante. Comme quelques autres personnes pourraient avoir pensé ce qu'une seule m'écrit, permettez-moi de répondre, par la voie de votre journal, non-seulement à cette dernière, mais encore à toutes celles qui ne seraient pas suffisamment renseignées sur la signification du mot « philosophe épicurien. »

Voici la lettre du réclamant :

« Passy, près Paris, 5 septembre 1853.

» Monsieur,

» J'ai lu les deux ou trois chapitres de vos *Mémoires* où vous parlez de Béranger, et où vous copiez plusieurs de ses belles et prophétiques chansons. Vous faites l'éloge de ce grand homme de cœur et d'intelligence. C'est bien ! cela vous honore : celui qui aime Béranger doit être bon. Cependant, monsieur, vous posez cette question, qui me semble un peu malheureuse pour vous ; vous dites : « Maintenant, peut-être me » demandera-t-on comment il se fait que Béranger, » républicain, habite tranquillement avenue de Châ- » teaubriand, n° 5, à Paris, tandis que Victor Hugo » demeure à Marine-Terrace, dans l'île de Jersey. »

» Vous qui appelez M. Béranger votre père, vous devriez savoir ce que tout le monde sait : d'abord, que le modeste grand poète n'est pas un *philosophe épicurien*, comme il vous plaît de le dire, mais bien un philosophe pénétré du plus profond amour de l'humanité. M. Béranger habite Paris, parce que c'est à Pa-

ris, et non ailleurs, qu'il peut remplir son beau rôle de dévoûment. Demandez à tous ceux qui souffrent, n'importe à quelle opinion ils appartiennent, si M. Béranger leur a jamais refusé de les aider, de les secourir. Toute la vie de cet homme de bien est employé à rendre service. A son âge, il aurait bien le droit de songer à se reposer ; mais, pour lui, obliger, c'est vivre.

» Quand il s'agit de recommander un jeune homme bon et honorable, quand il faut aller voir un prisonnier et lui porter de paternelles consolations, n'importe où il y a du bien à faire, l'homme que vous appelez un *épicurien* ne regarde pas s'il pleut ou s'il neige; il part et rentre, le soir, harassé, mais tout heureux si ses démarches ont réussi; tout triste, tout affligé si elles ont échoué; M. Béranger n'a de la popularité que les épines. C'est là une chose que vous auriez dû savoir, monsieur, puisque vous vous intitulez son fils dans vos *Mémoires* et un peu partout.

» Pardonnez-moi cette lettre, monsieur, et ne doutez pas un moment de mon admiration pour votre beau talent et de ma considération pour votre personne.

» M. DE VALOIS,

» Grande-Rue, 80, à Passy. »

Voici, maintenant, ma réponse :

« Monsieur,

» Vous m'avez — dans une excellente intention, je crois — écrit une lettre tant soit peu magistrale pour m'apprendre ce que c'est que Béranger, et pour me prouver qu'il ne mérite en rien la qualification de *philosophe épicurien* que je lui donne.

» Hélas! monsieur, j'ai peur d'une chose : c'est qu'en connaissant très bien Béranger, vous ne connaissiez très mal Épicure!

» Cela me paraît fort compréhensible : Béranger habitait Passy en l'an de Notre-Seigneur 1848, tandis qu'Épicure habitait Athènes en l'an du monde 3683. Vous avez connu personnellement Béranger, et je répondrais que vous ne vous êtes certainement jamais donné la peine de lire un seul des trois cents volumes que, au dire de Diogène Laërce, avait laissés le fils de Néoclès et de Chérestrate

» Non, vous avez un dictionnaire de l'Académie dans votre bibliothèque; vous avez pris ce dictionnaire de l'Académie; vous y avez cherché le mot ÉPICURIEN, et vous avez lu la définition suivante, que le classique vocabulaire donne de ce mot :

» ÉPICURIEN, sectateur d'Épicure. Il signifie, par » extension, *un voluptueux, un homme qui ne songe* » *qu'à son plaisir*. »

» D'abord, monsieur, vous auriez dû songer, vous, que je ne suis pas de l'Académie, et qu'il n'est point généreux de me battre avec des armes que je n'ai ni forgées ni contribué à forger.

» Il en résulte que je ne me crois pas obligé d'accepter sans discussion vos reproches, et de recevoir sans examen la définition de MM. les Quarante.

» Hélas! moi, monsieur, j'ai lu — mon métier de romancier français m'y force — non-seulement les *Fragments d'Épicure* publiés à Leipzig en 1813, avec la version latine de Schneider, mais

aussi le corps d'ouvrage publié par Gassendi, et renfermant tout ce qui concerne la vie et la doctrine de l'illustre philosophe athénien ; mais aussi la *Morale d'Épicure*, petit in-8° publié en 1758 par l'abbé Batteux.

» En outre, je possède une excellente traduction de Diogène Laërce, lequel, vivant sous les empereurs Septime et Caracalla, c'est-à-dire 1680 ans avant nous et 500 ans après Épicure, devait naturellement mieux connaître celui-ci que vous et moi ne le connaissons.

» Je sais bien, monsieur, que Timon dit de lui:

« Vint, enfin, de Samos le dernier des physiciens :
» un maître d'école, un effronté, et le plus misérable
» des hommes ! »

» Mais Timon le *sillographe*, — ne pas confondre avec Timon le *misanthrope*, qui vivant cent ans avant Épicure ne put le connaître ; Timon le *sillographe* était un poëte et un philosophe sati-

rique : il ne faut donc pas, si l'on veut juger sainement Épicure, s'en rapporter à Timon le satirique.

» Je sais bien, monsieur, que Diotime, le stoïcien, le voulut faire passer pour un voluptueux, et publia, sous le nom même du philosophe qui fait l'objet de notre discussion, cinquante lettres pleines de lasciveté, et une douzaine de billets que vous diriez être sortis du boudoir de M. le marquis de Sade.

» Mais il est prouvé, aujourd'hui, que les billets étaient de Chrysippe, et que les lettres étaient de Diotime lui-même.

» Je sais bien, monsieur, que Denys d'Halycarnasse a dit qu'Épicure et sa mère allaient purgeant les maisons par la force de certaines paroles que le jeune philosophe accompagnait son père, qui montrait à lire à vil prix aux enfants; qu'un de ses frères — Épicure avait deux frères — faisait l'amour pour exister, et que lui-même demeurait avec une courtisane nommée Léontie.

» Mais vous connaissez Denys d'Halycarnasse, monsieur : c'était un romancier bien plus qu'un historien ; ayant inventé beaucoup de choses sur Rome, il a bien pu en inventer quelques-unes sur Épicure. D'ailleurs je ne vois pas qu'il y eût grand mal au pauvre petit philosophe en herbe d'accompagner sa mère, *qui purgeait les maisons avec des paroles, et son père, qui apprenait à lire à vil prix aux enfants*...

» Je voudrais fort que tous nos enfants apprissent à lire, et plus le prix que les précepteurs mettraient à leurs leçons serait vil, plus je les en estimerais, — en attendant que le gouvernement nous donnât des maîtres qui leur apprissent à lire pour rien! Quant à cette accusation qu'Épicure *demeurait avec une courtisane nommée Léontie*, il me semble que Béranger nous dit quelque part qu'il a connu très-intimement deux grisettes parisiennes, l'une nommée Lisette, l'autre Frétillon; supposez que deux grisettes de Paris fassent l'équivalent d'une courtisane d'Athènes,

et l'auteur des *Deux sœurs de charité* et du *Dieu des bonnes gens* n'aura rien à reprocher, ni vous non plus, monsieur, à l'auteur des trente-sept livres de *la Nature*.

» Je sais bien, monsieur, que Timocrate accuse notre philosophe de n'être pas bon citoyen, et lui reproche d'avoir eu une complaisance indigne et lâche pour Mythras, lieutenant de Lysimachus; je sais bien encore qu'Épictète dit que sa manière de parler était efféminée et sans pudeur; je sais bien, enfin, que l'auteur des livres de *la Joie* dit qu'il vomissait deux fois par jour parce qu'il mangeait trop.

» Mais, monsieur, l'antiquité, vous ne l'ignorez pas, était fort cancanière, et il me semble que Diogène Laërce répond victorieusement à tous ces méchants propos par des faits.

» Ceux qui lui font ces reproches, dit le biographe » d'Épicure, n'ont agi, sans doute, que par excès de » folie.

» Ce grand homme a de fameux témoins de son

» équité et de sa reconnaissance ; l'excellence de son » naturel lui a toujours fait rendre justice à tout le » monde. Sa patrie consacra cette vérité par les sta- » tues qu'elle dressa pour éterniser sa mémoire ; son » nom fut célébré par ses amis, — dont le nombre » était si grand, que les villes qu'il parcourait ne pou- » vaient les contenir, — aussi bien que par les disci- » ples qui s'attachèrent à lui à cause du charme de sa » doctrine, laquelle avait, pour ainsi dire, la douceur » des syrènes. *Il n'y eut*, ajoute le biographe, *que le* » *seul Métrodore de Stratonice, qui, presque accablé* » *par l'excès de ses bontés, suivit le parti de Car-* » *néade!* »

» Diogène Laërce continue, et moi avec lui :

» Sa vertu fut marquée en d'illustres caractères par » *la reconnaissance et la piété qu'il eut envers ses* » *parents*, et par la douceur avec laquelle il traita ses » esclaves; témoin son testament, où il donna la li- » berté à ceux qui avaient cultivé la philosophie avec » lui, et particulièrement au fameux Mus.

» Cette même vertu fut, enfin, généralement con- » nue par la bonté de son naturel, *qui lui fit donner*

» *universellement à tout le monde des marques d'hon-*
» *nêteté et de bienveillance ;* sa piété envers les dieux
» et *son amour pour sa patrie* ne se démentirent pas
» un seul instant jusqu'à la fin de ses jours. *Ce phi-*
» *losophe eut, en outre, une modestie si extraordi-*
» *naire, qu'il ne voulut jamais se mêler d'aucune*
» *charge de la République.*

» Il est encore certain que, *malgré les troubles qui*
» *affligèrent la Grèce, il y passa toute sa vie,* excepté
» deux ou trois voyages qu'il fit sur les confins de
» l'Ionie, *pour visiter ses amis,* qui s'assemblaient de
» tous côtés, *afin de venir vivre avec lui dans un*
» *jardin qu'il avait acheté au prix de quatre-vingts*
» *mines.* »

» En vérité, monsieur, dites-moi, si en faisant la part de la différence des époques, ce portrait d'Épicure ne convient pas de toutes façons à notre cher Béranger?

» N'est-ce pas, en effet, de Béranger que l'on peut dire *que son bon naturel lui a toujours fait rendre justice à tout le monde;* que *le nombre de ses amis est si grand, que les villes ne peuvent les*

contenir, que *le charme de sa doctrine a la douceur de la voix des syrènes;* que *sa vertu fut marquée en d'illustres caractères par la reconnaissance et la piété qu'il eut envers ses parents ;* que *son amour pour sa patrie ne se démentit pas un instant jusqu'à la fin de ses jours*, et qu'enfin, *il fut d'une modestie si extraordinaire, qu'il ne voulut jamais occuper aucune charge dans la République?*

» En outre, ce fameux jardin qu'Épicure avait acheté quatre-vingts mines, et où il recevait ses amis, ne ressemble-t-il pas fort à cette retraite de Passy et à cette avenue Chateaubriand où tout ce qu'il y a de bon, de grand, de généreux, a visité et visite encore le fils du tailleur et le filleul de la fée?

» Maintenant, messieurs, passons à ce malencontreux reproche de volupté, d'égoïsme et de gourmandise, qu'on a fait à Épicure, et qui cause votre vertueuse indignation contre moi et contre tous ceux qui, d'après moi, pourraient tenir Béranger pour un *philosophe épicurien*.

» Vous allez voir, monsieur, que ce reproche n'est pas mieux fondé que celui qu'on me fait, à moi qui n'ai peut-être pas bu dans ma vie quatre bouteilles de vin de champagne, et qui n'ai jamais pu fumer un seul cigare sans être vingt-quatre heures malade, de ne savoir travailler qu'au milieu de la fumée du tabac, des bouteilles débouchées et des verres vides!

« Un demi-setier de vin, » dit Dioclès dans son livre de l'*Incursion*, » suffisait aux épicuriens, et *leur* » *breuvage ordinaire n'était que de l'eau.* »

» Le témoignage de Dioclès ne vous suffit pas? Soit! Prenez, parmi les épîtres d'Épicure lui-même, une lettre adressée à un de ses amis, et voyez ce qu'il dit à cet ami :

« Quoique je me tienne pour *satisfait d'avoir de* » *l'eau et du pain bis*, envoyez-moi *un peu de fro-* » *mage cythiridien, afin que je puisse faire un repas* » *plus excellent*, quand l'envie m'en prendra. »

» Dites-moi, monsieur, cette sobriété de philosophe athénien ne ressemble-t-elle pas beaucoup à celle du chansonnier *que j'appelle mon père*, et qui veut bien, dans une lettre que je reçois de lui en même temps que la vôtre, m'appeler son fils?

» Après tout cela, et pour corroborer ce que j'ai eu l'honneur de vous dire sur ce pauvre Épicure, — si calomnié, comme vous voyez, par Timon, par Diotime, par Denys d'Halycarnasse, par Timocrate, par Épictète, par le dictionnaire de l'Académie, et même par vous! — laissez-moi vous citer deux ou trois des maximes qui faisaient le fond de sa philosophie, et vous serez forcé d'avouer qu'elles sont moins désolantes que celles de la Rochefoucauld.

XV.

« Il est impossible de vivre agréablement sans la

» prudence, sans l'honnêteté et sans la justice. La » vie de celui qui pratique l'excellence de ces vertus » se passe toujours dans le plaisir; de sorte que » l'homme qui est assez malheureux pour n'être ni » honnête, ni prudent, ni juste, est privé de ce qui » peut faire la félicité de la vie. »

XVI.

« Le sage ne peut et ne doit jamais avoir qu'une » fortune très-médiocre; mais, s'il n'est pas considé- » rable par les liens qui dépendent d'elle, l'élévation » de son esprit et l'excellence de ses conseils le met- » tent au-dessus des autres. »

XVII.

« Le juste est celui qui vit sans trouble et sans dé- » sordre; l'injuste, au contraire, est toujours dans » l'agitation. »

XXIX.

« Entre toutes les choses que la sagesse nous donne » pour vivre heureusement, il n'y en a point de si » précieuse qu'un véritable ami : c'est un des biens » qui nous procurent le plus de joie dans la médio- » crité ! »

» Je regrette, monsieur, de ne pouvoir pousser plus loin les citations ; mais je tiens à deux choses : la première à vous répondre poste pour poste, et la seconde, en vous répondant poste pour poste, à vous prouver que, lorsque j'applique une épithète quelconque à un homme de la valeur de Béranger, c'est que j'ai la conviction, non-seulement instinctive, mais encore raisonnée, que cette épithète lui convient.

» J'espère donc que vous aurez l'obligeance d'écrire sur votre dictionnaire de l'Académie, en

marge de la très fausse définition donnée par la docte assemblée du mot ÉPICURIEN, ces mots, qui lui serviront de correctif.

« Sectateur d'Épicure, c'est-à-dire philosophe professant qu'un ami est le premier des biens que » puisse nous accorder le ciel; que la médiocrité de » la fortune est une des conditions de la sagesse, que » la sobriété est la base la plus solide de la santé, » et qu'enfin il est impossible de vivre, non-seulement honnêtement, mais encore agréablement, » ici-bas, sans la prudence, l'honnêteté et la justice. » — NOTA. Les épicuriens ne buvaient qu'un setier » de vin par jour, et, le reste du temps, se désaltéraient avec de l'eau pure. Épicure, les jours de » gala, mangeait sur son pain, — que, les autres » jours, il mangeait sec, — un peu de fromage cythiridien. »

» Et, ce faisant, monsieur, vous serez arrivé à avoir vous-même et vous contribuerez à donner

aux autres une idée un peu plus exacte de l'illustre philosophe dont j'ai eu, à votre avis, le malheur de dire que notre grand chansonnier était le disciple.

» Il me reste, en terminant, à vous remercier, monsieur, de votre lettre, qui, malgré l'acrimonie de certaines phrases, me paraît, au fond, inspirée par un bon sentiment.

» Veuillez agréer mes salutations empressées.

ALEXANDRE DUMAS.

» Bruxelles, 7 septembre 1853. »

Fontainebleau. Imp de E. Jacquin.

MES MÉMOIRES.

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

DES VENTES

Le Baron La Gazette	5 vol.
Mademoiselle de Cardonne	3 vol.
Aventures du Chevalier de Pampelonne	5 vol.
Les Prétendants de Catherine	5 vol.
Le Bout de l'oreille	7 vol.
La Tour de Dago	5 vol.
Un Ami diabolique	3 vol.
Le Légataire	2 vol.
Les Péchés mignons	5 vol.
Médine	2 vol.
La Marquise de Candeuil	2 vol.
Les derniers Kerven	2 vol.

Ouvrages du Marquis de Foudras.

DES VENTES

Un Drame en Famille	5 vol.
Un Grand Comédien	3 vol.
Le Chevalier d'Estagnol	6 vol.
Diane et Vénus	4 vol.
Madeleine Repentante (*suite du Caprice*)	4 vol.
Un Capitaine de Beauvoisis	4 vol.
Jacques de Brancion	5 vol.
Les Gentilshommes chasseurs	2 vol.
Le Capitaine La Curée	4 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.
Madame de Miremont	2 vol.
Lord Algernon (*suite de madame de Miremont*)	4 vol.
La comtesse Alvinzi	2 vol.
Lilia la Tyrolienne (*épuisé*)	4 vol.
Tristan de Beauregard (*épuisé*)	4 vol.
Un Caprice de grande dame (in-18)	3 vol.
Suzanne d'Estouville (in-18)	2 vol.

Ouvrage d'Alexandre Dumas.

LA COMTESSE DE SALISBURY.

6 volumes in-8.

On vend séparément les derniers volumes pour compléter la première édition.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

MES

MÉMOIRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

20

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1854

Chéron. — Ses derniers compliments à Harel. — Nécrologie de 1830. — Ma visite officielle du premier jour de l'an. — Un costume à effet. — Lisez le *Moniteur*. — Dissolution de l'artillerie de la garde nationale. — Première représentation de *Napoléon Bonaparte*. — Delaistre. — Frédérick-Lemaître.

Au reste, pendant le cours de cette glorieuse année 1830 la mort avait fait récolte de célébrités.

Elle avait commencé par Chéron, l'auteur du *Tartufe de mœurs*. — Nous

apprîmes sa mort d'une singulière façon. Harel avait eu l'idée de reprendre la seule comédie que le brave homme eût faite, et l'avait mise en répétition en même temps que *Christine*.

On répétait la comédie de Chéron à dix heures du matin et *Christine* à midi.

Un matin, Chéron, qui était l'exactitude même, se trouva être en retard. Harel attendit un instant, puis donna l'ordre de passer à la mise en scène de *Christine*.

Steinberg n'en était pas à son dixième vers, lorsqu'un petit bonhomme d'une douzaine d'années sortit d'une coulisse, et demanda M. Harel.

— Me voici, dit Harel ; qu'y a-t-il?

— Il y a, répondit le bonhomme, que M. Chéron vous fait bien ses compli-

ments, et vous prévient qu'il ne pourra pas venir à sa répétition ce matin.

Pourquoi cela, mon ami? demanda Harel.

— Parce qu'il est mort cette nuit, répondit le bonhomme.

— Ah diable! fit Harel; en ce cas, tu lui feras tous mes compliments, et tu lui diras que j'irai à son enterrement demain.

Ce fut l'oraison funèbre de l'ancien commissaire du gouvernement près le Théâtre-Français.

Je crois avoir dit quelque part que c'était à Chéron que Taylor avait succédé.

Au commencement de l'année, le 15 février, était mort aussi le comte Marie Chamans de Lavalette, sauvé, en

1815, par le dévouement de sa femme et celui de deux Anglais, dont je devais retrouver l'un, sir Robert Wilson, en 1846, gouverneur de Gibraltar.

Le comte de Lavalette avait survécu quinze ans à sa condamnation à mort, soignant à son tour sa femme, devenue folle des suites de l'effroyable émotion que lui avait causée la fuite de son mari.

Le 11 mars avait inscrit sur la liste nécrologique le marquis de Lally-Tollendal, que j'avais beaucoup connu : c'était le fils de Lally-Tollendal qui avait été exécuté en place de Grève comme concussionnaire, et sur lequel Gilbert, on se le rappelle, a fait des vers qui sont assurément de ses meilleurs.

Le pauvre marquis de Lally Tollendal

avait toujours la larme à l'œil ; ce qui ne l'avait pas empêché de devenir énorme. Il pesait près de trois cents livres ; madame de Staël l'appelait « le plus gras des hommes sensibles. »

Peut-être ai-je dit cela quelque part ; en ce cas, je demande pardon de le répéter.

Dans le même mois était mort Radet, le doyen des vaudevillistes. Dans les dernières années de sa vie, il était possédé de la manie du vol ; ses amis ne s'en inquiétaient plus : quand, après le départ de Radet, il leur manquait quelque chose, ils savaient où retrouver ce qui leur manquait.

Puis, le 15 avril, Hippolyte Bendo. Celui-là était en retard : la mort, qui s'était essoufflé à courir après lui, l'at-

teignait à cent vingt-deux ans ; il s'était remarié à cent un !

Puis, le 23 du même mois, le chevalier Sue, père d'Eugène Sue ; il était médecin en chef honoraire de la maison du roi Charles X. C'était un homme d'une grande originalité d'esprit, et quelquefois d'une singulière naïveté d'expressions ; ceux qui l'ont entendu faire ses cours de conchyliologie ne me démentiront pas, j'en suis bien sûr.

Puis, le 20 mai, cet excellent Gérôme Gohier, dont j'ai parlé comme d'un vieil ami à moi, et qui ne pouvait pardonner à Bonaparte d'avoir fait le 18 brumaire, tandis que lui, Gohier, déjeûnait chez Joséphine.

Puis, le 29 juin, le bon vieux M. Pieyre, l'ancien instituteur, l'ancien

secrétaire du duc d'Orléans, l'auteur de l'*École des Pères;* le même qui, avec le papa Bichet et M. de Parseval de Grandmaison, m'avait pris en grande amitié, et soutenu de tout son pouvoir au commencement de ma carrière dramatique.

Puis, le 29 juillet, une dame Rosaria Pangallo, qui était née le 3 août 1698, quatre ans seulement après Voltaire, lequel nous paraissait déja si vieux pour être mort en 1778! la bonne dame avait cent trente-deux ans, dix ans de plus que son compatriote Hippolyte Bendo, dont nous parlions tout à l'heure.

Puis, le 28 août, Martainville, l'homme du pont du Pecq, que nous avons vu aux prises avec M. Arnault, à propo de *Germanicus*.

Puis, le 18 octobre, Adam Welshaupt, ce fameux chef des illuminés dont je devais, dix-huit ans plus tard, remuer les cendres dans le roman de *Balsamo*.

Puis, le 30 novembre, Pie VIII, qui faisait place à Grégoire XVI, dont j'aurai tant à parler.

Puis, le 17 décembre, Marmontel fils, qui mourut à New-York, en Amérique, — à l'hôpital, comme eût pu faire un vrai poète.

Puis, le 31 du même mois, la comtesse de Genlis, ce croquemitaine de ma jeunesse, dont j'ai raconté les apparitions au château de Villers-Hellon, et qui eût, avant de mourir, la douleur de voir l'avénement au trône de son élève, si maltraité par elle, comme homme politique, dans une lettre que nous avons

imprimée dans notre *Histoire de Louis-Philippe*.

Enfin, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, mourut l'artillerie, tuée par décret royal, décret qui, pour ne m'avoir pas été connu assez tôt, me fit faire la balourdise que l'on va lire, et qui est probablement, de tous les griefs qu'il avait ou croyait avoir contre moi, celui dont le roi Louis-Philippe me garda la plus amère rancune.

On se rappelle la démission de l'un de nos capitaines et mon élection au grade qui se trouvait vacant; on se rappelle encore que, grâce à l'enthousiasme dont j'étais animé à cette époque, le surlendemain de ma nomination, je commandais la manœuvre.

C'était, depuis cinq mois, la troisième

transformation que subissait notre uniforme : d'abord, garde national à cheval ; puis, de garde national à cheval, se métamorphosant en artilleur ; puis, de simple artilleur, en capitaine d'artillerie.

Sur ces entrefaites, le jour de l'an approchait ; une réunion avait eu lieu pour décider si l'on irait oui ou non faire au roi la visite d'étiquette. Comme ne pas y aller était fort inutilement se mettre à l'index, il fut décidé que l'on irait.

En conséquence, rendez-vous fut pris pour le lendemain 1er janvier 1831, à neuf heures du matin, dans la cour du Palais-Royal.

Sur quoi nous nous quittâmes.

Je ne sais quelle cause, le 1er janvier 1831, me retint au lit un peu plus tard que de coutume ; bref, en regardant à ma

montre, je m'aperçus que je n'avais que le temps, et bien juste, de m'habiller et de gagner le Palais-Royal.

J'appelai Joseph, et, grâce à lui, à neuf heures sonnant, je descendais quatre à quatre les escaliers de mon troisième étage.

Il va sans dire que, comme j'étais énormément pressé, je ne trouvai ni fiacre, ni voiture d'aucune espèce.

J'arrivai donc dans la cour du Palais-Royal à neuf heures un quart.

Cette cour était encombrée d'officiers qui attendaient que leur tour fût venu de présenter leurs félicitations collectives au roi des Français; mais, au milieu de tous ces uniformes, celui de l'artillerie brillait par son absence.

Je jetai les yeux sur l'horloge, et,

voyant que j'étais d'un quart-d'heure en retard, je pensai que l'artillerie avait déjà pris la file, et que je la rejoindrais, soit dans les escaliers, soit dans les appartements.

Je montai donc rapidement l'escalier d'honneur, et j'arrivai dans la grande salle. Pas plus d'artilleurs que sur la main ! Je pensai que, comme les timbaliers de Victor Hugo, les artilleurs étaient passés, et je résolus d'avoir mon passage à moi tout seul.

Au reste, si j'avais été moins préoccupé de mon retard, j'aurais pu remarquer de quel œil étrange me regardait tout le monde ; mais, grâce à ma préoccupation, je ne vis rien, sinon que le groupe d'officiers auquel je me mêlai, pour entrer dans la chambre où était le roi, fit

à l'instant même un mouvement du centre à la circonférence, lequel mouvement me laissa aussi complètement isolé que si j'eusse été soupçonné d'apporter le choléra, dont on commençait à s'occuper à Paris.

J'attribuai cette sorte de répulsion au rôle que l'artillerie avait joué dans les dernières émeutes, et, comme pour mon compte je me tenais tout prêt à prendre la responsabilité de mes actes, j'entrai la tête haute.

Je dois dire que, des vingt officiers qui formaient le groupe dont j'avais l'honneur de faire partie, je parus être le seul digne d'attirer l'attention du roi ; il me regarda même avec un tel étonnement, que je jetai les yeux autour de moi pour chercher la cause de cet in-

compréhensible regard. Parmi ceux qui étaient là, les uns affectaient de sourire dédaigneusemsnt ; les autres paraissaient consternés ; quelques-uns semblaient dire dans leur pantomime :

— Seigneur ! excusez-nous d'être venus avec cet homme !

Tout cela, je l'avoue, était inexplicable pour moi.

Je passai devant le roi, qui eut la bonté de m'adresser la parole.

— Ah ! bonjour, Dumas ! me dit-il ; je vous reconnais bien là !

Je regardai le roi, me donnant au diable pour savoir à quel signe il me reconnaissait.

Puis, comme il se mit à rire, et qu'en bons courtisans ceux qui l'entouraient l'imitèrent, je souris pour ne pas faire

autrement que tout le monde, et je continuai mon chemin.

Dans la chambre où aboutissait ma course, je trouvai Vatout, Oudard, Appert, Tallencourt, Casimir Delavigne, tous mes anciens camarades enfin.

On m'avait vu à travers la porte entr'ouverte, et, là aussi, l'on riait.

Cette hilarité générale commençait à m'ahurir.

— Ah! me dit Vatout, vous avez de l'aplomb, cher ami!

— Et en quoi?

— Vous venez faire au roi votre visite du jour de l'an avec un habit de *dissous*.

Lisez *dissous*, mais entendez *dix sous*.

Vatout était un enragé faiseur de calembours.

— Je ne comprends pas, lui dis-je très sérieusement.

— Allons, bon ! dit-il, voilà que vous allez essayer de nous faire accroire que vous ne connaissez pas l'ordonnance du roi !

— Quelle ordonnance du roi?

— Celle qui dissout l'artillerie, pardieu !

— Comment, l'artillerie est dissoute?

— Mais c'est en toutes lettres au *Moniteur* !

— Vous êtes charmant, vous ! Est-ce que je lis le *Moniteur*?

— Vous avez raison de dire cela.

— Mais, sacrebleu! je le dis parce que c'est vrai!

On se mit à rire.

J'avoue que j'étais horriblement vexé; j'avais fait une chose qui, du moment où on la considérait comme une bravade, devenait tout bonnement une impertinence de premier ordre, impertinence que, moins que personne, j'avais le droit de me permettre à l'égard du roi.

Je chargeai Vatout, Oudard, Tallencourt, tout le monde de faire mes excuses au roi, et de protester en mon nom que j'ignorais l'ordonnance; mais, comme ils n'étaient pas bien convaincus, il est évident qu'ils ne voulurent pas répondre pour moi.

Je descendis les escaliers aussi rapide-

ment que je les avais montés, et je courus au café du Roi, demandant le *Moniteur* avec un acharnement qui surprit ses habitués.

On fut obligé de l'aller emprunter au café Minerve.

L'ordonnance figurait en tête; elle était courte, mais explicite.

Elle portait ces simples mots :

« Louis-Philippe, roi des Français,

» A tous présents et à venir, salut.

» Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'État au département de l'intérieur,

» Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» ART. 1er. Le corps d'artillerie de la garde nationale de Paris est dissous.

» ART. 2. Il sera procédé immédiatement à la réorganisation de ce corps.

» ART. 3. Une commission sera nommée pour procéder à cette réorganisation... »

A la vue de ce document officiel, il ne me fut plus permis de conserver aucun doute.

Je rentrai chez moi, je dépouillai mon enveloppe séditieuse, et, vêtu du costume de tout le monde, j'allai faire, à l'Odéon, ma répétition de *Napoléon Bonaparte*, dont la première représentation était affichée pour le lendemain.

Au sortir de cette répétition, je rencontrai trois ou quatre de mes camarades de l'artillerie qui me félicitèrent chaudement

Mon aventure avait déjà fait le tour de Paris; les uns trouvaient la plaisanterie du plus mauvais goût, les autres trouvaient l'action héroïque.

Ni les uns ni les autres ne voulaient la prendre pour ce qu'elle était, c'est-à-dire pour un acte d'ignorance.

Je dus plus tard à cette action d'être nommé membre du comité des récompenses nationales, du comité polonais, du comité des décorés de Juillet, et d'être réélu comme lieutenant dans la nouvelle artillerie; — honneurs qui me conduisirent tout naturellement à prendre ma part du 5 juin 1832, et à

être obligé d'aller faire un tour de trois mois en Suisse, et de deux mois en Italie.

En attendant, on jouait, comme je l'ai dit, *Napoléon* le lendemain, événement littéraire peu propre à me remettre bien dans les papiers politiques du roi.

Aussi le pauvre duc d'Orléans ne vint point me demander, cette fois, d'intercéder auprès de son père afin qu'il le laissât aller à l'Odéon.

Napoléon eut un succès, mais de pure circonstance : la valeur littéraire de l'ouvrage était nulle ou à peu près. Le rôle de l'espion seul était une création ; tout le reste avait été fait à coup de ciseaux.

Quelques sifflets protestèrent contre les applaudissements, et — chose rare

chez un auteur — je fus presque de l'avis des sifflets.

Mais le moyen, avec Frédérick jouant le principal rôle, avec Lockroy et Stockleit jouant des rôles secondaires; le moyen, avec cent mille francs de costumes et de décorations, avec l'incendie du Kremlin, la retraite de la Bérésina, et surtout cette Passion de cinq ans à Saint-Hélène, le moyen de ne pas avoir un succès!

C'était Delaistre qui jouait Hudson Lowe ; on était obligé, je me le rappelle, de le faire reconduire, chaque soir, chez lui par la garde du théâtre pour qu'il ne fût pas lapidé.

Les honneurs de la soirée furent à Frédérik bien plus qu'à moi.

Frédérik commençait cette belle et

grande réputation si consciencieusement acquise, si bien méritée.

Il avait débuté d'abord au Cirque; puis il était venu, comme nous l'avons dit, jouer, à l'Odéon, un des frères Macchabées; puis il était retourné à l'Ambigu, où il avait créé les rôles de Cartouche et de Cardillac, et ensuite à la Porte-Saint-Martin, où son nom avait retenti dans Méphistophélès, dans le Joueur et dans Marat.

C'était un de ces acteurs privilégiés dans le genre de Kean, plein de défauts, mais aussi plein de qualités; le génie de la violence, de la force, de la colère, de l'ironie, du fantasque, de la bouffonnerie était en lui.

D'un autre côté, il ne fallait pas lui

demander ce qu'avait Bocage, ce que nous irons chercher dans l'homme d'*Antony* et de la *Tour de Nesle*, quand nous détaillerons les qualités de cet éminent acteur. — Bocage et Frédérik nous ont donné, à eux deux, ce que Talma jeune nous eût donné à lui tout seul.

Enfin Frédérik était revenu à l'Odéon, où il avait joué d'une manière merveilleuse le Duresnel de la *Mère et la Fille*, et où il venait de jouer Napoléon.

Mais ce ne sera pas à propos de Napoléon que nous ferons ressortir les immenses qualités dramatiques de Frédérik. Pour parler de lui convenablement, nous attendrons *Richard d'Arlington*, *Lucrèce Borgia*, *Kean et Ruy-Blas*,

Ce fut ainsi que j'enjambai cet abîme

invisible qui sépare une année de l'autre, et que je passai de l'année 1830 à l'année 1831, qui me conduisait insensiblement à mes vingt-neuf ans.

L'abbé Châtel. — Programme de son église. — Le curé de Lèves et M. Clausel de Montais. — Les Lévois embrassent la religion du primat des Gaules. — La messe en français. — Le curé romain. — Un mort à enterrer.

Il se produisait, à cette époque, un triple mouvement bien remarquable : — mouvement politique, mouvement littéraire, mouvement social.

On eût dit qu'après la révolution de

1793, qui avait tout ébranlé, tout renversé, tout détruit, la société, effrayée, employait ses forces à une réorganisation universelle.

Il est vrai que cette réorganisation ressemblait plus à l'érection de la tour de Babel qu'à la construction du temple de Salomon.

Nous avons parlé des bâtisseurs littéraires, nous avons parlé des bâtisseurs politiques, parlons un peu des bâtisseurs sociaux et religieux.

Le premier qui donna signe d'existence fut l'abbé Châtel.

Le 20 février 1831, l'Église catholique française, située au boulevard Saint-Denis, s'ouvrait sous ce programme :

« Les ecclésiastiques formant l'*Église catholique*

française se proposent, entre autres réformes, de célébrer, aussitôt que les circonstances le permettront, toutes les cérémonies du culte en langue vulgaire. Les ministres de cette nouvelle église exercent les fonctions de leur ministère sans imposer aucune rétribution. Les offrandes sont entièrement libres; on n'est pas même tenu de payer les chaises. Aucune quête ne vient troubler le recueillement des fidèles pendant les saints offices.

» Nous ne reconnaissons d'autres empêchemens au mariage que ceux qui sont établis par la loi civile. En conséquence, nous donnons la bénédiction nuptiale à tous ceux qui se présentent à nous munis d'un certificat constatant le mariage à la mairie, lors même que l'une des parties contractantes est de la religion réformée ou de toute autre. »

On comprend bien que l'abbé Châtel fut excommunié, mis à l'index, déclaré hérétique.

Il n'en continua pas moins de dire la messe en français, de marier selon le

code civil, et non pas selon les canons de l'Église, et de ne point faire payer ses chaises.

Malgré les avantages que présentait le nouveau culte, je ne sache pas qu'il ait fait de grands progrès à Paris.

Quant à ses progrès en province, je présume qu'ils se sont bornés, ou à peu près, à un fait dont je fus témoin vers le commencement de 1833.

J'étais à Levéville, au château de mon excellent et cher ami Auguste Barthélemy, un de ces partageux à trente mille livres de rente qui devaient renverser la société de fond en comble en 1852, si elle n'eût été miraculeusement sauvée en 1851, par le coup d'État du 2 décembre, lorsqu'on vint nous

annoncer que le village de Lèves était en pleine révolution.

Le village de Lèves est placé comme une sentinelle avancée sur la route de Chartres à Paris et à Dreux; voilà pour la topographie.

Or, le village de Lèves avait la réputation d'être un des villages les plus pacifiques de tout le pays chartrain; voilà pour la moralité.

Quel événement inattendu avait donc pu soulever le village de Lèves?

Voici l'événement.

Lèves avait une chose rare : un curé qu'il adorait! C'était un brave et digne prêtre d'une quarantaine d'années, bon vivant, donnant aux hommes des poignées de main à les faire crier; relevant le menton des filles à les faire rou-

gir; allant se promener, le dimanche, autour de la danse, sa soutane relevée dans sa ceinture; ce qui lui permettait de montrer, comme mademoiselle Duchesnois dans Alzire, une jambe nerveuse et bien prise; excitant ses paroissiens à secouer, au son du violon et de la clarinette, les soucis de la semaine; faisant raison aux meilleurs buveurs, et jouant le piquet de première force.

On l'appelait l'abbé Ledru, beau nom qui, comme ceux des premiers rois francs, semblait emprunté à la fois aux qualités de son corps et de son esprit.

Toutes ces qualités, — auxquelles il fallait joindre l'absence de la nièce de rigueur, — qualités fort sympathiques aux Lévois, n'eurent pas le bonheur

d'être suffisamment appréciées par l'évêque de Chartres, M. Clausel de Montals.

Il est vrai que l'on disait que cette absence de nièce, dont l'abbé Ledru se faisait un mérite, ne prouvait absolument rien, ou plutôt prouvait ceci : que l'abbé Ledru n'avait jamais regardé la dîme comme sérieusement abolie, et, en conséquence, dîmait à cœur-joie sur ses paroissiens, ou, pour mieux dire, sur ses paroissiennes.

M. Clausel de Montals était, à cette époque, comme il l'est encore aujourd'hui, un des plus rigides prélats du clergé français; seulement, il a aujourd'hui vingt ans de plus qu'il n'avait alors, ce qui n'a pas dû adoucir sa rigidité.

Monseigneur de Montals, à l'audition

On supplia, on insista ; tout fut inutile !

D'où venait cette haine de M. de Montals à l'endroit du pauvre abbé Ledru ? Nous allons le dire, nous qui écrivons ces Mémoires pour fouiller le fond des choses, et pour mettre les petites causes en face des grands effets.

L'abbé Ledru avait souscrit pour les blessés de Juillet ;

L'abbé Ledru avait fait faire une quête en faveur des Polonais ;

L'abbé Ledru avait habillé à ses frais le tambour de la garde nationale de sa commune ;

L'abbé Ledru, en un mot, était un curé patriote, tandis que, au contraire, M. de Montals était, non-seulement grand partisan, mais même grand ami

de Charles X, et, à ce qu'on assurait, un des instigateurs des ordonnances de Juillet.

On comprend que, dès lors, le diocèse n'était point assez grand pour porter ensemble l'évêque et le curé.

Le plus petit devait succomber. M. de Montals tenait l'abbé Ledru sous sa sandale épiscopale, et il l'écrasait impitoyablement!

Les députés revinrent trouver leurs mandataires. — Comme il était enjoint au curé Ledru de quitter à l'instant le presbytère, un riche fermier du lieu lui offrit un appartement, et l'on ferma l'église.

Mais, l'église fermée, le besoin se fit sentir d'une religion quelconque.

Or, comme les paysans de Lèves ne

tenaient pas beaucoup à la qualité de la religion, pourvu qu'ils en eussent une, ils s'informèrent à l'abbé Ledru s'il n'y avait pas, au nombre des religions en usage chez les différents peuples de la terre, une religion qui leur permît de se passer de M. Clausel de Montals.

L'abbé Ledru répondit qu'il y avait, entre autres, la religion de l'abbé Châtel, et demanda à ses paroissiens si la religion de l'abbé Châtel leur convenait. Ils y trouveraient un grand avantage : c'est qu'au moins, ils comprendraient la liturgie, qu'ils n'avaient jamais comprise, le service divin, dans la religion de l'abbé Châtel, se faisant en français, au lieu de se faire en latin.

Les habitants de Lèves déclarèrent, d'une commune voix, que c'était, non

pas à la religion elle-même qu'ils tenaient, mais au prêtre, et qu'ils seraient enchantés de comprendre ce qu'ils n'avaient jamais compris.

L'abbé Ledru partit pour Paris, afin de prendre une ou deux leçons du chef de l'église française, et, suffisamment initié dans le nouveau culte, il revint à Lèves.

Son retour fut à la fois une fête et un triomphe! Une magnifique grange située juste en face de l'ancienne église romaine, fermée moins encore par la colère de l'évêque que par le dédain des Lévois, fut mise à sa disposition et transformée en temple. Chacun, comme pour les reposoirs de la Fête-Dieu, y apporta son ornement : les uns, la nappe de la sainte table; les autres, les chandeliers

de l'autel ; celui-ci, le crucifix ; celui-là, le saint ciboire ; le charpentier ajusta des bancs ; le vitrier ferma les fenêtres ; la rivière fournit l'eau lustrale, et, pour le dimanche suivant, tout était prêt.

J'ai dit que nous étions au château du Levéville ; je ne connaissais pas l'abbé Châtel ; j'ignorais son culte ; je trouvai l'occasion belle de m'initier à mon tour à la doctrine du primat des Gaules. Je proposai à Barthélemy d'aller entendre la messe châtelloise ; il accepta, nous partîmes.

C'était un peu plus ennuyeux qu'en latin, en ce qu'on était à peu près forcé d'écouter. Voilà la seule différence que nous trouvâmes entre les deux cultes.

On pense bien que nous n'étions pas

les seuls, dans les environs de Chartres, qui eussent été prévenus de la séparation qui venait de s'opérer entre l'Église de Lèves et la sainte Église catholique, apostolique et romaine; M. de Montals aussi était parfaitement renseigné : il avait espéré quelque scandale où mordre pendant la messe; mais la messe s'était célébrée sans scandale, et le village de Lèves, qui avait écouté tout entier l'office divin, était sorti de la grange aussi édifié que s'il fût sorti d'une véritable église.

Le résultat était fatal; l'exemple pouvait devenir contagieux : — on penchait fort vers le voltairianisme en 1830. — L'évêque fut saisi, non seulement d'une grande colère, mais encore d'une sainte terreur. Qu'adviendrait-il si tout le trou-

peau allait suivre la trace de quelques brebis égarées? C'est que l'évêque resterait seul, et que sa houlette épiscopale lui deviendrait inutile.

Il fallait donc munir au plus tôt la commune de Lèves d'un prêtre *romain*, afin que celui-ci pût lutter contre le curé *français* qu'elle s'était donné.

La nouvelle de cette décision parvint aux Lévois, lesquels se réunirent de nouveau, et jurèrent de pendre le prêtre, quel qu'il fût, qui se présenterait pour recueillir la survivance de l'abbé Ledru.

Une circonstance arriva bientôt offrant à l'évêque l'occasion d'exécuter son projet, et aux Lévois celle de tenir leur serment.

Un paysan de Lèves mourut.

Ce paysan, selon le dire de M. de Montals, avait, avant de mourir, réclamé l'assistance d'un prêtre catholique, consolation qui lui avait été refusée.

Mais, comme il n'était pas encore inhumé, l'évêque décida qu'en compensation, il serait enterré avec toutes les cérémonies de l'Église latine.

Cela se passait le lundi 13 mars 1833.

Donc, le mardi 14 mars, monseigneur l'évêque de Chartres expédia à Lèves un vicaire de sa cathédrale nommé M. l'abbé Duval.

Le choix était bon et approprié à la circonstance. L'abbé Duval n'était point un de ces hommes craintifs qui s'inquiètent de peu, et qu'un rien fait frisonner: c'était, au contraire, un homme d'un

caractère énergique, à belle prestance, et dont la haute taille se fût aussi bien accomodée de la cuirasse d'un carabinier que de la soutane d'un prêtre.

L'abbé Duval se mit en route, il n'était pas tout à fait sans prévision du danger qu'il allait courir; mais, cependant, il ignorait que jamais missionnaire entrant dans une ville de la Chine ou du Thibet n'avait été si près dn martyre.

En effet, le bruit s'était répandu dans le village de Lèves que le prêtre romain arrivait. Aussitôt, chacun était rentré chez soi; portes et fenêtres s'étaient fermées. Le pauvre abbé put croire un instant qu'on lui avait donné à desservir une ville morte comme Herculanum ou Pompeï.

Mais, arrivé au milieu du village, il vit toutes les portes s'ouvrir sournoisement, toutes les fenêtres s'entre-bâiller avec hypocrisie : en un moment, il se trouva environné, lui et le maire, qui l'accompagnait, d'une trentaine de paysans qui le sommèrent de se retirer.

Il faut rendre au maire et à l'abbé cette justice de dire qu'ils essayèrent de faire résistance ; mais, au bout de quelques minutes, les cris devinrent si furieux, les menaces si terribles, que le maire, profitant de ce qu'il était à portée de sa maison, s'esquiva, ferma la porte sur lui, et abandonna l'abbé Duval à son malheureux sort.

C'était bien mal de la part du maire ; mais que voulez-vous? tous les magistrats ne sont pas des Bailly, comme tous

les présidents ne sont pas des Boissy-d'Anglas ; demandez plutôt à M. Sauzet, à M. Buchez et à M. Dupin !

Par bonheur pour le pauvre abbé, en ce moment critique, un membre du conseil de préfecture bien connu et très estimé des habitants de Lèves passait avec son cabriolet ; il s'informa de la cause du tumulte, se déclara en faveur de l'abbé Duval, s'empara de lui, le fit monter dans sa voiture, et le ramena à Chartres.

Pendant ce temps, le mort attendait toujours !

Bel exemple de tolérance religieuse. — L'Abbé Dallier. — Les Circé de Lèves. — Waterloo après Leipzig. — L'abbé Dallier est gardé comme otage. — Les barricades. — Les cailloux de Chartres. — La vigie. — Préparatifs de combat.

Quoique les Lévois eussent lâché leur prisonnier, ils n'en comprenaient pas moins que la guerre était déclarée; il y avait eu des menaces faites, de gros mots lancés à l'adresse de l'évêque, et

ils connaissaient trop bien le caractère de Sa Grandeur pour espérer qu'elle se regarderait comme battue.

Mais n'importe! ils étaient décidés à pousser leur foi dans la religion nouvelle jusqu'au martyre, s'il le fallait!

En attendant, comme on n'avait rien de mieux à faire, on proposa de se débarrasser du mort, cause innocente de toute cette bagarre.

Il avait, disait-on, renié l'abbé Ledru à son dernier soupir; ce n'était pas bien sûr, et c'était peut-être un propos de l'évêque! Au reste, les religions nouvelles sont tolérantes : l'abbé Ledru comprit qu'il fallait planter la sienne par le côté de l'indulgence, il pardonna au mort cet instant de faiblesse, en supposant qu'il l'eût eu, lui expédia une

messe française, et l'enterra à la manière de l'abbé Châtel. Hélas ! le pauvre mort paraissait tout à fait indifférent à la langue dans laquelle on lui chantait la messe, et à la façon dont on l'enterrait !

On attendit, sans nouvelle attaque de l'autorité, et sans que l'évêque donnât signe de vie, du 24 mars au 29 avril, c'est-à-dire près de six semaines.

L'abbé Ledru continuait de dire sa messe, et les Lévois se croyaient parfaitement autorisés à suivre, pour le salut de leur âme, le rite qui leur était le plus agréable.

Enfin, la journée du dimanche 29 avril arriva : c'était le jour fixé par l'évêque et par le préfet pour la réouverture de

l'église romaine, et pour l'installation d'un nouveau desservant.

Dès le matin, un escadron du 4e régiment de chasseurs et une escouade de gendarmerie vinrent prendre position devant l'église.

Une heure après les soldats, arrivèrent M. le préfet de Rigny, le général commandant le département et le chef de la gendarmerie.

Ils amenaient avec eux un nouvel abbé, l'abbé Dallier.

Celui-ci venait, appuyé, cette fois, d'une force armée respectable, pour réintégrer le vrai Dieu dans son église. Cela commençait à avoir l'air d'une parodie du *Lutrin*.

Cependant, toute la population de Lèves s'était peu à peu amassé dans la

rue que nous appellerons la rue des Grands-Prés., et dont j'ai bien peur que nous ne soyons le parrain.

Pour empêcher que l'on ne rouvrît l'église latine, les femmes, plus acharnées peut-être encore que les hommes contre cette réouverture, s'étaient entassées sous le porche.

Le préfet essaya de se faire jour à travers leurs rangs; il était suivi d'un serrurier; — les Lévois, lors de l'arrivée de l'abbé Duval, avaient jeté les clés de l'église dans la rivière.

Comme le serrurier n'avait aucun caractère administratif, c'était à lui surtout que s'adressaient les cris et les menaces. Ces cris et ces menaces montèrent à un tel diapason, que le pauvre diable prit peur, et s'enfuit.

La protection du préfet ne le rassurait, comme on voit, que médiocrement.

L'exemple était contagieux : soit que le préfet se laissât à son tour intimider par ces cris; soit que, sans serrurier, toute tentative sur les portes de l'église lui parût inutile, il battit en retraite à son tour.

Il est vrai qu'on venait de lui dire qu'entraînés par les séductions des femmes de Lèves, comme les compagnons du roi d'Ithaque par les sorcelleries de Circé, les chasseurs s'étaient oubliés, un instant avant l'arrivée des autorités que nous avons nommées, jusqu'à crier : « Vive l'abbé Ledru! vive l'église française! »

C'était un cri un peu bien séditieux

pour une époque où l'armée ne votait ni ne délibérait!

Tant il y a que le préfet battit en retraite, comme nous l'avons dit.

Juste en ce moment, l'abbé Ledru apparut au seuil de sa grange. Aussitôt quatre femmes s'érigèrent en quêteuses, et firent la quête dans leurs tabliers tendus.

Le produit de la quadruple quête fut employé à acheter de l'eau-de-vie pour les soldats.

Était-ce l'abbé Ledru qui avait donné ce conseil corrupteur? ou bien était-il venu d'inspiration aux quêteuses? La femme est si décevante, et le diable est si malin!

Les soldats, après avoir crié : « Vive l'abbé Ledru! » burent à la santé de

l'abbé Ledru et à la suprématie de l'Église française, — ce qui était bien autrement grave !

S'il eût su profiter des dispositions des soldats, l'abbé Ledru eût été capable d'aller mettre le siége devant Rome, comme le connétable de Bourbon.

Mais, sans doute, son ambition n'allait point jusque-là ; il n'en fit pas même la proposition.

Pendant ce temps, le préfet, le général commandant le département et le chef de la gendarmerie délibéraient à la mairie sur le parti à prendre. Les officiers de chasseurs sentaient leurs hommes tout près de leur échapper : l'escadron menaçait de nommer le primat des Gaules son aumônier, et de proclamer que, si la religion romaine était

le culte de l'État, la religion française était celle de l'armée,

On résolut d'envoyer chercher le procureur du roi, qui passait pour une forte tête, une heure après le procureur du roi arriva avec deux substituts et un juge

L'escadron de chasseurs continuait de boire à la santé de l'abbé Ledru et de la suprématie de l'Église française.

Renforcés des quatre magistrats, le préfet, le général commandant le département et le chef de la gendarmerie s'acheminèrent vers la rue des Grands-Prés. Cette fois, la rue était littéralement encombrée.

Il s'agissait de faire une seconde tentative sur l'église.

On comptait que cette masse d'illustra-

tions militaires, civiles et magistrales imposerait à la foule. Bast! la foule se mit à crier à tue-tête : « A bas les carlistes! à bas les jésuites ! à bas l'évêque! Vive le roi et l'Église française! »

Le préfet essaya de parler, le procureur du roi essaya de requérir, les substituts essayèrent de menacer, le juge essaya d'ouvrir le code, le général essaya de tirer son épée, le chef de la gendarmerie essaya de mettre le sabre à la main; tous ces essais-là avortèrent au milieu des chants de la *Parisienne* et de *la Marseillaise*.

Ces messieurs avaient bonne envie d'en appeler aux armes, mais l'attitude de la troupe était trop douteuse pour qu'on risquât la chance.

Le préfet se retira une seconde fois, suivi du général, du chef de la gendarmerie, du procureur du roi, des deux substituts et du juge.

C'était Waterloo après Leipzig !

Un instant plus tard, la troupe reçut l'ordre d'évacuer la rue des Grands-Prés ; il n'y avait dans cet ordre rien d'hostile contre la population, la troupe obéit.

On s'embrassa, on fraternisa, on trinqua une dernière fois, et l'on se sépara.

Les Lévois croyaient que le préfet renonçait décidément à l'ouverture de l'église : leur illusion ne fut pas de longue durée.

On vint leur annoncer qu'une ordonnance était partie pour Chartres, avec mission de ramener un autre escadron de chasseurs et tous les renforts possibles.

Alors, le cri : « Aux armes ! » retentit.

A ce cri de guerre, un homme en soutane essaya de fuir : c'était l'abbé Dallier, que le préfet, le général, le chef de la gendarmerie, le procureur du roi, les deux substituts et le juge, dans leur précipitation à battre en retraite, avaient complétement oublié !

Le pauvre abbé fut appréhendé à la soutane, fait prisonnier, enfermé dans une cave par le soupirail de laquelle on lui annonça qu'il était considéré comme otage, et que, s'il arrivait le moindre dommage à un habitant quelconque de la commune, la peine du talion lui serait appliquée dans toute sa rigueur.

Puis on se mit à construire des barricades aux deux extrémités de la rue des

Grands-Prés, où étaient situées, comme on sait, l'église latine et l'église française.

Pour construire ces barricades, qui s'élevèrent avec la rapidité de la pensée, un sabotier donna trois ou quatre poutres, un charretier amena deux ou trois charrettes, le maître d'école laissa prendre ses tables, les habitants firent hommage de leurs volets.

Les gamins ramassèrent des provisions de pierres..

Je ne sais si mes lecteurs connaissent les pierres de Chartres; ce sont de jolis cailloux qui varient de la grosseur d'un œuf de pigeon, à celle d'un œuf d'autruche, et qui, brisés, soit par l'art, soit par la nature, offrent toujours un côté tranchant comme un rasoir. Chartres est, en

partie, pavé de ces cailloux-là, et les paveurs ont ordinairement la prévenance de mettre le côté tranchant en contact avec la chaussure des promeneurs ; ce qui fait croire, avec assez de raison, qu'il leur est payé une redevance par l'estimable corporation des cordonniers.

Un de mes amis, Chartrain dans l'âme et amoureux, comme tout cœur bien né, de la gloire de son pays, soutient que Chartres a été jadis port de mer, et que ces cailloux sont tout uniment les galets que la houle océane roulait autrefois sur la plage.

Au bout d'une heure, il y avait, derrière chaque barricade, assez de munitions pour soutenir un siége de huit jours.

D'ailleurs, les projectiles naissaient

sous les mains, ou plutôt sous les pieds des munitionnaires.

Un individu monta dans le clocher de l'église, afin de veiller sur la route de Chartres et de sonner le tocsin aussitôt que la troupe apparaîtrait.

L'abbé Ledru bénit les combattants, invoquant le Dieu des armées, et l'on attendit les événements.

Tout cela s'était passé en vue des chasseurs et des gendarmes, qui, retirés dans la Grande-Rue, avaient assisté, sans s'y opposer, à tous ces préparatifs de combat. Décidément, les malheureux étaient gagnés à l'hérésie!

Dix minutes après les barricades achevées, le tocsin se fit entendre.

C'était signe que les troupes sortaient de Chartres.

Ces troupes étaient précédées d'un serrurier que l'on amenait sous l'escorte de deux gendarmes; mais, dès les premières maisons de Lèves, le serrurier fut interpellé par d'ardents sectaires de Ledru; si bien que, profitant du premier moment d'hésitation des deux gendarmes, il glissa entre les jambes de celui de droite, gagna un jardin et disparut dans les prés.

C'était le second serrurier qui fondait entre les mains de l'autorité. Cela rappelait ces arrières-gardes de l'armée de Russie, qui fondaient entre les mains de Ney!

Les nouvelles troupes arrivaient pleines d'ardeur : on veilla à ce qu'elles ne se missent pas en contact avec l'esca-

dron gangrené, et l'on résolut d'enlever le barricades de vive force.

Mais, en même temps, accourait au secours des insurgés une trentaine de patriotes chartrains, lesquels venaient, en amateurs, partager les dangers de leurs frères de Lèves.

Ils furent accueillis avec des cris de joie ! Plus que jamais la *Parisienne* et la *Marseillaise* tonnèrent, et le tocsin fit rage !

Le préfet et le général se mirent à la tête des chasseurs et marchèrent sur la barricade.

Comme à cette époque, on faisait encore des sommations, le préfet somma les insurgés de se retirer.

Ils répondirent par une grêle de pierres, dont une atteignit le général.

Pour le coup, la patience échappa à celui-ci ; il cria :

« En avant ! » et les chasseurs, le sabre à la main, s'élancèrent sur la barricade.

Les Lévois firent une magnifique résistance ; cependant, une douzaine de chasseurs parvinrent à franchir l'obstacle ; mais, arrivés de l'autre côté de la barricade, ils furent écrasés de pierres, renversés, désarmés !

Le sang avait coulé des deux parts ; les esprits étaient échauffés : il eût pu arriver malheur aux douze prisonniers, si quelques hommes, moins irrités ou plus prudents que les autres, ne se fussent emparés d'eux et ne leur eussent sauvé la vie.

Avouons-le, sans aucune intention de

blesser l'armée, ce dont nous nous garderions en tout temps, et aujourd'hui plus que jamais ! à partir de ce moment, tous les efforts des chasseurs vinrent expirer au pied de la barricade ! Que voulez-vous ? c'est de l'histoire, comme Poitiers, comme Azincourt, comme Malplaquet !

Il tombait une grêle de pierres, près de laquelle celle qui extermina les Amalécites n'était qu'une giboulée de mars.

Le préfet et le général se décidèrent donc à abandonner l'entreprise ; on sonna la retraite et l'on reprit la route de Chartres.

Comme les insurgés ne savaient que faire de leurs prisonniers, qu'ils craignaient un siége et ne voulaient pas s'encombrer de bouches inutiles, les

chasseurs furent relâchés sur parole.

On ne pouvait croire à la retraite des troupes; l'homme du clocher avait beau crier : « Victoire ! » la conviction n'entra dans l'âme des Lévois que lorsque leur vigie leur eût affirmé que le dernier soldat était rentré à Chartres.

Dans ce cas, du doute à l'audace il n'y eut qu'un pas : on commença par porter secours aux blessés; puis, comme aucun uniforme ne reparaissait sur la grande route, on s'enhardit peu à peu, et on arriva à ce degré de chaleur qu'un des insurgés, ayant hasardé la proposition d'aller promener l'abbé Dallier autour des murs de Chartres, comme Achille avait promené Hector autour des murs de Pergame, la proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Seulement, comme le vaincu était vivant, et non pas mort, on lui passa la corde autour du cou, au lieu de la lui passer dans les talons, et l'extrémité de cette corde fut mise aux mains d'une des pénitentes les plus exaltées de l'abbé Ledru.

Cette pénitente s'appelait la *Grenadier*.

Il est inutile de dire que, pareil au nom de l'abbé Ledru, celui de sa pénitente ressortait des qualités physiques et morales de la virago.

Chacun emplit ses poches de pierres, afin d'être prêt à l'attaque comme à la défense, et l'on s'achemina vers Chartres, faisant escorte au patient, lequel marchait au martyre avec une répugnance visible.

Il y a une demi-lieue de Lèves à Char-

tres ; cette demi-lieue fut pour le pauvre prêtre une véritable voie douloureuse.

Les Lévois avaient parfaitement calculé ce qu'ils faisaient en confiant le bout de la corde à la Grenadier. Quand les sauvages des Florides veulent infliger à quelqu'un de leurs prisonniers de suprêmes douleurs, ils confient le soin de son supplice aux femmes et aux enfants.

En arrivant à Chartres, les vainqueurs ne trouvèrent point la résistance à laquelle ils s'attendaient ; mais, en échange, ils en trouvèrent une à laquelle ils ne s'attendaient pas : on ne vit ni préfet, ni général, ni chef de gendarmerie, ni procureur du roi, ni substituts, ni juges ; mais quelques philanthropes vinrent au devant des Lévois, et leur firent entendre ce qu'à la fin du

dernier siècle on appelait le langage de la raison.

« Ce n'était pas la faute du pauvre prêtre s'il avait été désigné par l'évêque pour remplacer l'abbé Ledru; il ignorait la vénération dont celui-ci était l'objet de la part de ses paroissiens; il n'était ni plus ni moins coupable que son prédécesseur l'abbé Duval; et, quand l'un avait abordé un troupeau de moutons, pourquoi l'autre serait-il tombé dans une bande de tigres?... C'était la faute de l'évêque, qui avait tout d'abord et brutalement destitué l'abbé Ledru, et qui avait eu l'audace de lui nommer un premier, puis un second successeur! »

A ce discours plein de raison, les écailles tombèrent des yeux des habi-

tants de Lèves, et, comme saint Paul, ils commencèrent à voir les choses sous leur véritable jour.

Le résultat de ce retour à la lumière fut qu'on dénoua la corde, et qu'on lâcha l'abbé Dallier en lui faisant toutes sortes d'excuses. Seulement, on décida à l'unanimité que, puisqu'on avait une corde toute préparée, il fallait aller pendre l'évêque.

Quand on a de si bonnes idées, il faut se hâter de les mettre à exécution. On se dirigea donc rapidement vers la splendide demeure de M. Clausel de Montals.

Mais, quelque diligence qu'eussent faite les justiciers, M. Clausel de Montals avait fait plus grande diligence encore; si bien que, lorsque les pen-

deurs arrivèrent à l'évêché, ils n'y trouvèrent plus celui qu'ils venaient y prendre : monseigneur l'évêque était parti, et il avait eu grandement raison de le faire !

On sait comment cela se passe en pareille circonstance : les choses payent pour les hommes ; l'évêché paya pour l'évêque.

C'était l'époque des sacriléges ; le sac de l'archevêché de Paris avait mis à la mode la destruction des maisons saintes. On cassa les vitres des fenêtres et les glaces des cheminées ; on déchira les rideaux, et on les transforma en bannières. Enfin, on arriva à la salle de billard, on s'escrima avec les queues, et l'on se jeta les billes à la tête, tandis qu'un tailleur coupait proprement le

drap du billard, qu'il roulait en ballot, et mettait sous son bras.

Trois ou quatre jours après, il s'en était fait un habit, un gilet et une culotte, et se promenait dans les rues de Lèves, aux grandes acclamations de ses concitoyens, tout vêtu de drap vert, comme un archer du comte de Lincoln !

Cependant, la vie que les Lévois menaient à l'évêché était trop joyeuse pour durer longtemps; l'autorité s'en émut; on fit de nouveau sortir les chasseurs de leur caserne, on battit le rappel, et un certain nombre de gardes nationaux ayant pris les armes, on dirigea les forces combinées sur l'évêché.

L'attaque était trop inattendue pour que les dévastateurs songeassent à faire

rsistance. Il y eut plus : au lieu de la savante retraite que l'on eût pu attendre d'hommes qui avaient vaincu ces troupes que l'on est habitué à appeler les premières du monde, on n'assista qu'à une fuite des plus rapides, chacun sauta des fenêtres dans le jardin, escalada les murailles, et regagna Lèves en grand désordre et à travers champs.

Le même soir, toutes traces de barricades avaient disparu.

Le lendemain, chaque habitant de Lèves vaquait à son travail, à son plaisir ou à ses affaires.

Personne ne pensait plus à rien, quand, tout à coup, on vit arriver à Chartres tout une armée venant de Paris, de Versailles et d'Orléans.

Cette armée traînait avec elle vingt pièces d'artillerie.

Le général Schramm la commandait.

Elle venait rétablir l'ordre.

Depuis quinze jours, l'ordre s'était rétabli tout seul !

N'importe ! comme l'ordre avait été troublé, on marcha sur Lèves pour y opérer une razzia.

Le village menacé regarda tranquillement venir cette justice boiteuse ; ses onze ou douze cents habitants se tenaient modestement sur leurs portes ou à leurs fenêtres ; la paix et l'innocence régnaient de l'orient à l'occident, du sud au septentrion ; on eût dit qu'on entrait dans la vallée de Tempé, au temps où

Apollon gardait les troupeaux du roi Admète.

Les habitants de Lèves avaient l'air des acteurs de cette pièce — je ne me rappelle plus laquelle — où Odry avait à contre-temps envoyé chercher le commissaire : le commissaire arrivait quand tout le monde était d'accord ; de sorte que chacun se demandait, avec le plus profond étonnement : Qui donc a envoyé chercher un commissaire ? Est-ce vous ? est-ce vous ?... est-ce vous ?... — Non... J'ai demandé un commissionnaire, répondait Odry, un simple commissionnaire ; voilà tout ! » et le commissaire s'en allait fort penaud et les mains vides.

Cela se passait ainsi dans la pièce, mais ne devait pas se passer précisément de la même façon à Lèves.

Une vingtaine de personnes furent arrêtées.

Ces vingt personnes furent divisées en deux catégories : les petits coupables et les grands coupables.

Les petits coupables furent déférés à la police correctionnelle ; les grands coupables renvoyés devant la cour d'assises.

Il résulta de cette disjonction un fait assez curieux.

A cette époque, la police correctionnelle condamnait toujours, tandis que le jury acquittait avec acharnement.

Les petits coupables, qui comparaissaient en police correctionnelle, furent condamnés ; — les grands coupables,

qui comparaissaient devant le jury, furent acquittés.

Le tailleur vêtu de vert faisait partie des grands coupables ; il fut offert au jury comme une pièce de conviction vivante.

Le jury déclara qu'il n'y avait point que les billards qui eussent le droit d'être habillés en vert, et que, s'il plaisait à un citoyen de s'habiller comme un billard, les opinions politiques étant libres, à plus forte raison les fantaisies somptuaires devaient-elles l'être.

Quant à la question religieuse, elle fut jugée en faveur de l'Église française, et la chose dura tant que dura l'abbé Ledru lui-même, c'est-à-dire quatre ou cinq ans. Pendant cette période de temps, la paroisse de Lèves fut, sans que cela

produisit grande sensation en France, détachée du culte général du royaume.

Au bout de ce temps, l'abbé Ledru, fit la sottise de se laisser mourir.

Je ne sais dans quelle langue et avec quel rite il fut enterré ; mais je sais que, le lendemain de sa mort, les Lévois demandèrent un autre desservant à l'évêque, et que l'évêque, bon père pour ces nouveaux enfants prodigues, leur en envoya un.

Le troisième fut reçu avec autant d'honneurs qu'on avait amassé d'ignominies pour recevoir les deux premiers. L'église du culte français fut fermée ; l'église du culte romain fut rouverte ; le nouveau desservant rentra dans l'ancien presbytère ; la Grenadier se constitua sa plus fervente et sa plus humble péni-

tente; et la langue de Cicéron et de Tacite redevint la langue dominicale des Lévois, rentrés dans le giron de la sainte Église.

Seulement, Barthélemy m'écrivait, il y a quelque temps, qu'il restait à certains esprits faibles un grave scrupule : les enfants baptisés, les adultes mariés, les vieillards enterrés par l'abbé Ledru, pendant son schisme avec Grégoire XVI, étaient-ils bien baptisés, bien mariés, bien enterrés?

Ce n'était rien pour les baptisés, qui pouvaient revenir chercher le baptême d'une main orthodoxe ; ce n'était rien pour les mariés, qui n'avaient qu'à se faire dire une seconde messe, et à repasser sous le poêle, mais c'était énorme pour les morts qu'on ne savait plus où

aller chercher, ni reconnaître les uns des autres.

Heureusement, Dieu reconnaîtra bien, lui, ceux que la faiblesse des yeux des hommes ne leur permet pas de reconaître, et je suis certain qu'il pardonnera aux Lévois leur hérésie momentanée en faveur de leur bonne intention.

Cet événement, et l'adhésion de Casimir Delavigne au culte de la religion française, fut le point culminant de la fortune de l'abbé Châtel, primat des Gaules.

Casimir Delavigne, qui donnait sa sanction à tout nouveau pouvoir; qui sanctionna le pouvoir de Louis XVIII dans sa pièce intitulée : *Du besoin de s'unir après le départ des étrangers*; qui

sanctionna le pouvoir de Louis-Philippe dans son immortelle ou plutôt dans son éternelle *Parisienne;* Casimir Delavigne sanctionna le pouvoir du primat des Gaules en traduisant pour lui le *Dies iræ, dies illa,* qui fut chanté par les choristes de l'abbé Châtel lors de la messe que celui-ci dit en français pour le service funèbre de Kosciusko.

L'abbé Châtel avait cela de bon qu'il s'était déclaré franchement pour les peuples contre les rois.

Voici cette pièce, assez peu connue et qui mérite de l'être davantage. C'est donc dans l'espoir d'accroître sa réputation que nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs.

Elle fut chantée à l'église française le 23 février 1831 :

Jour de colère, jour de larmes,
Où le sort qui trahit nos armes,
Arrêta son vol glorieux.

A tes côtés, ombre chérie,
Elle tomba, notre patrie,
Et ta main lui ferma les yeux !

Tu vis, de ses membres livides,
Les rois, comme des loups avides,
S'arracher les lambeaux épars ;

Le fer, dégouttant de carnage,
Pour en grossir leur héritage,
De son cadavre fit trois parts.

La Pologne ainsi partagée,
Quel bras humain l'aurait vengée ?
Dieu seul pouvait la secourir !

Toi-même tu la crus sans vie ;
Mais son cœur, c'était Varsovie :
Le feu sacré n'y put mourir !

Que la grande ombre se relève,
Secoue, en reprenant ton glaive,
Le sommeil de l'éternité !

J'entends le signal des batailles,
Et le chant de tes funérailles,
Est un hymne de liberté !

Tombez, tombez, voiles funèbres !
La Pologne sort des ténèbres,
Féconde en nouveaux défenseurs !

Par la liberté ranimée,
De sa chaîne elle s'est armée
Pour en frapper ses oppresseurs.

Cette main qu'elle te présente
Sera bientôt libre et sanglante ;
Tends-lui la main du haut des cieux !

Descends pour venger ses injures,
Ou pour entourer ses blessures
De ton linceul victorieux.

Si cette France qu'elle appelle,
Trop loin — ne peut vaincre avec elle,
Que Dieu, du moins, soit son appui.

Trop haut, si Dieu ne peut l'entendre,
Eh bien ! mourons pour la défendre,
Et nous irons nous plaindre à lui !

Nous ne croyons pas qu'aujourd'hui l'abbé Châtel soit mort ; mais, si nous

jugeons de sa santé par les toiles d'araignée qui ornent les gonds et la serrure de l'église française, nous ne craindrons pas d'avancer qu'il est bien malade !

L'abbé de Lamennais. — Comment il avait prédit la révolution de 1830. — Sa jeunesse. — Son entrée dans les ordres. — L'empire jugé par lui. — Casimir Delavigne royaliste. — Deux vers de M. de Lamennais. — Sa vocation littéraire. — *Essai sur l'indifférence en matière de religion.* — Accueil fait à ce livre par l'Église. — L'académie du château de la Chesnaie.

Qu'on nous permette, maintenant, d'aborder un sujet plus grave, et de consacrer ce chapître — ne fût-ce que pour faire opposition avec ceux qui précèdent — à l'un des plus beaux et des

plus grands génies modernes, à l'abbé de Lamennais.

C'était deux mois après la révolution de 1830.

Du fond de la Bretagne, c'est-à-dire du château de la Chesnaie, arrivait un prêtre d'une quarantaine d'années, petit, nerveux, pâle, avec les cheveux en broussailles, le front à pic, la tête serrée aux coins, comme si elle était fermée par ces murailles osseuses qui, selon Gall, abolissent chez l'homme la convoitise, la ruse et l'acquisivité; avec le nez long et dilaté aux ailes, signe de grande intelligence, selon Lavater; enfin, avec le regard incisif et le menton résolu.

Tout, dans les traits extérieurs de l'homme, décelait une origine celtique.

Cet homme, c'était l'abbé DE LA MEN-

NAIS, dont le nom s'écrira de trois façons différentes, comme celui de M. DE LA MARTINE, et indiquera, par les différentes façons dont il s'écrira, les différentes évolutions de son esprit, et les différents progrès de son opinion.

Nous disons de son opinion, et non pas de ses opinions, car, dans ces trois phases, il y a, comme dans les trois manières de Raphaël, non pas un changement de manière, mais un perfectionnement dans la manière.

Au milieu de l'agitation des idées et des paroles, l'austère Breton venait dire au monde un mot auquel on ne s'attendait pas ; en effet, M. de la Mennais passait alors pour un des soutiens du *trône*, et de l'*autel*.

Le trône venait de tomber, et l'autel

tremblait fort sous le mouvement que 1830 avait imprimé aux institutions sociales.

Or, on se trompait sur les intentions du grand écrivain, et, cela, parce que l'on ne voyait en lui que l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, livre étrange où cette virile imagination s'était débattue avec son siècle, et avait lutté avec l'esprit du temps comme Jacob avec l'ange.

On oubliait qu'en 1828, sous le ministère Martignac, le même M. de la Mennais avait jeté dans la discussion un livre qui annonçait un certain revirement intellectuel; je veux parler du *Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église.*

Dans ce livre, la révolution de 1830

était prédite comme inévitable. Écoutez bien ces paroles :

« Et aujourd'hui même qu'il n'existe plus en réalité de gouvernement, qu'il est devenu l'instrument, le jouet du plus audacieux ou du plus fort ; aujourd'hui que la démocratie triomphe pleinement, y a-t-il plus de calme dans son propre sein? Trouverait-on, quelle que soit d'ailleurs, la nature de ses opinions, un homme, un seul homme qui veuille ce qui est, *et qui ne veuille que ce qui est?* Jamais, au contraire, on n'aspira avec une si vive ardeur à un nouvel ordre de choses ; *tout le monde l'appelle, c'est-à-dire appelle, sans se l'avouer et sans s'en rendre compte, une révolution.* Oui, elle viendra, parce qu'il faut que

les peuples soient tout ensemble instruits et châtiés; *parce qu'elle est indispensable, selon les lois générales de la Providence, pour préparer une vraie régénération sociale. La France n'en sera pas l'unique théâtre : elle s'étendra partout où domine le libéralisme, soit comme doctrine, soit comme sentiment, et, sous cette dernière forme, il est universel.* »

Dans la préface du même livre, M. de la Mennais avait déjà dit :

« Que la France et l'Europe s'acheminent vers des révolutions nouvelles, c'est, maintenant, ce que chacun voit. Les plus intrépides espérances, nourries longtemps par l'intérêt ou par l'imbécillité, cèdent à l'évidence des faits, sur

lesquels il n'est plus possible à qui que ce soit de se faire illusion. Rien ne saurait demeurer tel qu'il est; tout chancelle, tout penche. *Conturbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna.* »

Nous ne soulignons rien de ce second paragraphe; il faudrait tout souligner.

Passons aux dernières paroles du livre :

« Vient le temps où il sera dit *à ceux qui sont dans les ténèbres* : « Voyez la lumière ! » et ils se lèveront, et, le regard fixé sur cette divine splendeur, dans le repentir et l'étonnement, ils adoreront pleins de joie celui qui répare tout dé-

sordre, révèle toute vérité, éclaire toute intelligence : *oriens ex alto.* »

Tout cela est non-seulement d'un poète, mais encore d'un prophète; c'est ce que ne voyaient ni les Guizot, ni les Molé, ni les Broglie, ni surtout les Casimir Perrier, ni, enfin, tout ce que l'on a coutume d'appeler des *hommes d'État.*

Dans ce livre, M. de la Mennais appelait de tous ses vœux « l'alliance des catholiques et des libéraux sincères. » Ce livre est donc en quelque sorte le gond sur lequel tourne la porte par laquelle M. de la Mennais passe de sa première phase politique dans la seconde.

M. de la Mennais était né à Saint-Malo, dans la maison contiguë à celle où naquit Chateaubriand, et à quelques pas de

celle où naquit Broussais. Ainsi, cette vieille et paisible ville devait nous donner, en moins de quinze ans, Chateaubriand, Broussais, la Mennais, c'est-à-dire la meilleure partie de la poésie, de la science et de la philosophie de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Comme Chateaubriand, M. de la Mennais avait passé son enfance au bord de la mer, écoutant les bruits de l'Océan, suivant les vagues, qui vont se perdre aux horizons infinis, et qui reviennent éternellement se briser contre la falaise, comme la vague humaine revient éternellement se briser contre la fatalité. Il conservait, je me le rappelle, — car un coin de mon existence a touché à celle de l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, — il

conservait, dis-je, de ce premier âge de l'enfant, des souvenirs à la fois vifs et lumineux, qu'il rattachait à la nature vaste et sévère de sa chère Bretagne.

« J'entends encore, nous disait-il à un dîner dont les principaux convives étaient lui, l'abbé Lacordaire, M. de Montalembert, Listz et moi, j'entends encore le cri de certains oiseaux de mer qui passaient au-dessus de ma tête *en aboyant.* »

Quelques-uns de ces rochers qui regardent en pitié, depuis tant de siècles, mourir à leurs pieds le flot colère et impuissant, sont peuplés d'antiques légendes. M. de la Mennais a raconté une

de ces légendes dans *Une voix de prison :* c'est celle d'une jeune fille qui, surprise par la marée au milieu des récifs, attache ses cheveux aux branches et aux herbes marines pour ne point être entraînée, par le mouvement des vagues, loin de son pays natal.

La jeunesse de M. de la Mennais avait été orageuse et indisciplinée. Il aimait les exercices du corps, la chasse, l'escrime, la course, l'équitation; c'étaient de singulières tendances vers l'état ecclésiastique! Aussi ne fut-ce pas de lui-même et de son propre mouvement, mais poussé par les familles nobles du pays, qu'il entra dans les ordres. De son côté, l'évêque du diocèse, qui distinguait dans le jeune homme une suprême intelligence, un caractère altier, un pen-

chant à la rêverie et à la réflexion, l'attira vers lui par toutes sortes de séductions. On lui épargna les épreuves du séminaire, auxquelles son humeur insoumise se serait peut-être refusée; mais, prêtre, M. de la Mennais n'en continua pas moins à monter les chevaux les plus fougueux de le ville, et à faire des armes. On était alors sous l'empire, régime de gloire et de despotisme, froissant les fibres sensibles du jeune prêtre, esprit farouche, cœur royaliste. La Bretagne se souvenait de ses princes exilés, et la famille de M. de la Mennais était une de ces familles qui gardent fidèlement le culte du passé; non que cette famille fût de noblesse ancienne : le chef de la maison était un armateur qui s'était enrichi dans des voyages de long cours,

et qui avait été anobli vers la fin du dernier siècle pour des services rendus à la ville de Saint-Malo.

L'empire était tombé, et M. de la Mennais, jetant un coup d'œil sur cette ruine gigantesque, écrivait en 1815 :

« Les guerres d'extermination renaissaient; le despotisme calculait ses dépenses en hommes, comme on suppute le revenu d'une terre; on fauchait les générations comme l'herbe, et les peuples, journellement vendus, achetés, échangés, donnés comme de vils troupeaux, ignoraient même souvent de qui ils étaient la propriété, tant une politique monstrueuse multipliait ces indignes transactions! On mettait les nations entières en circulation comme des pièces de monnaie! »

Professer ces principes, c'était se tourner naturellement vers la Restauration, cette aurore sans soleil. Il ne faut pas oublier, au reste, qu'alors toute la jeune littérature était prise par cet enivrement des souvenirs monarchiques. Les poètes sont comme les femmes, — je ne sais même plus qui a dit que les poètes étaient des femmes : — ils fêtent le malheur heureux. Cet enthousiasme *pour la personne* du roi était partagé à des degrés différents, même par des hommes dont les noms se rattachèrent plus tard au libéralisme. Dieu sait pourtant si jamais roi fut moins fait que Louis XVIII pour provoquer l'attendrissement et l'idolâtrie! Cela n'empêchait pas Casimir Delavigne de s'écrier :

Henri, divin Henri, toi qui fus grand et bon,
Qui chassas l'Espagnol, et finis nos misères,
Les partis sont d'accord en prononçant ton nom ;
Henri, de tes enfants fais un peuple de frères !
Ton image déjà semble nous protéger :
Tu renais ! avec toi renaît l'indépendance !
O roi le plus Français dont s'honore la France,
Il est dans ton destin de voir fuir l'étranger !
Et toi, son digne fils, après vingt ans d'orage,
Règne sur des sujets par toi-même ennoblis ;
Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage
Oui, ce grand monument, affermi d'âge en âge,
Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lys.
Il est des opprimés l'asile impénétrable,
La terreur du tyran, du ministre coupable,
Le temple de nos libertés !

Que la France prospère en tes mains magnanimes
Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés,
Toi qui proclames ces maximes :
« O rois, pour commander, obéissez aux lois !
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois ! »

Il est vrai que, quinze ans plus tard, l'auteur de la *Semaine de Paris* chantait, presque dans les mêmes vers, l'avénement au trône du roi Louis-Philippe. Voyez plutôt :

O toi, roi citoyen qu'il presse dans ses bras,
Aux cris d'un peuple entier dont les transports sont justes
Tu fus mon bienfaiteur, je ne te louerai pas :
Les poètes des rois sont leurs actes augustes.
Que ton règne le chante, et qu'on dise après nous :
« Monarque, il fut sacré par la raison publique ;
Sa force fut la loi : l'honneur, sa politique :
Son droit divin, l'amour de tous ! »

Qu'on relise les vers que nous venons de citer, — ceux qui étaient adressés à Louis XVIII, bien entendu, — et l'on verra que Victor Hugo, Lamartine et la Mennais n'ont jamais exprimé leur joie

du retour des Bourbons en termes plus caressants que ne le faisait Casimir Delavigne. D'où vient donc que les libéraux d'alors et les conservateurs d'aujourd'hui ont si amèrement reproché aux trois premiers ces gages d'amour à la branche aînée, et qu'ils ont toujours ignoré ou feint d'ignorer l'envers royaliste de l'auteur des *Messéniennes*? Eh! mon Dieu! c'est que les uns étaient sincères dans leur jeune et aveugle enthousiasme, tandis que l'autre, disons-le, ne l'était pas. On pardonne un mensonge politique, mais on ne pardonne pas un consciencieux retour sur soi-même et sur les folles illusions de la pitié généreuse. Dans la pitié généreuse que l'on portait, alors, à la famille des Bourbons, il y avait une larme pour Marie-Antoi-

nette et une larme pour Louis XVII.

M. de la Mennais hésita un instant sur sa vocation littéraire, ou, du moins, sur la direction qu'il lui donnerait. La solitude dans laquelle il avait vécu, au bord de la mer, avait peuplé son âme de rêves flottants comme ces beaux nuages qu'il avait si souvent suivis des yeux dans les profondeurs du ciel. Peu s'en fallut qu'il n'écrivît des romans et des œuvres d'imagination ; il lui arriva même de faire des vers que, bien entendu, il ne publia jamais.

En voici deux qui entraient, autant que je puis me le rappeler, dans le portrait de la théologie scolastique :

Elle avait de grands yeux stupidement ouverts,
Dont l'un ne voyait pas ou voyait de travers !

M. de la Mennais devint donc écrivain religieux et philosophe plutôt par état que par inclination. Son goût, nous assurait-il dans ses heures d'épanchement, dont nous avons gardé un souvenir de respect et de fierté, son goût l'aurait entraîné de préférence vers la poésie en prose, que Bernardin de Saint-Pierre avait mise à la mode dans *Paul et Virginie*, et Chateaubriand dans *René*.

Il se recueillit pourtant, et, d'un doigt que dirigeait l'implacable génie de l'observateur, il toucha la plaie de son siècle : l'indifférence en matière de religion. Certes, le cri poussé par ce sombre oiseau des tempêtes : « Les dieux s'en vont! les dieux s'en vont! » avait, alors, lieu de surprendre les dévots et les hommes d'État; les églises n'étaient-

elles pas remplies de missions, et les grands chemins couverts de missionnaires? N'y avait-il pas la croix de Migné, les miracles du prince de Hohenlohe, les apparitions et les extases de Martin de Gallardon et autres? Que venait donc dire cet homme?

M. de la Mennais prit pour épigraphe de son livre ces mots de la Bible: *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.* Le DÉDAIN, tel était, selon lui, le signe auquel il reconnaissait le déclin du sentiment religieux. Le dix-septième siècle croyait, le dix-huitième niait, le dix-neuvième doutait.

Le succès du livre fut immense. La France, agitée de si grands et si tumultueux problèmes; cette Babel où tant de voix parlaient en même temps toutes les

langues; la France de l'empire, de la restauration, du carbonarisme, du libéralisme, du républicanisme se tut devant la parole grave et inspirée de cet inconnu; *et siluit terra in conspectu ejus!* Cette voix venait du désert; qui avait vu, qui connaissait cet homme? Il tombait de la région des aigles; son nom se plaça sur toutes les bouches à côté du nom de Bossuet. L'*Essai sur l'indifférence* fut peu lu, mais beaucoup admiré; les poètes — il n'y a guère que ceux-là qui lisent — y reconnurent une imagination forte, parfois alarmée, qui, dans ses énergies et ses terreurs, étreignait le cadavre des croyances, et le secouait rudement, espérant, mais en vain, lui redonner la vie.

De tous les prosateurs, celui que

l'abbé de la Mennais affectionnait le plus, c'était Tacite; de tous les poètes, celui qu'il relisait le plus souvent, c'était Dante; de tous les livres, celui qu'il savait par cœur, c'était la Bible.

Sans doute va-t-on croire, maintenant, que cette citadelle, destinée à couvrir les côtés faibles du catholicisme, l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, fut vue d'un œil favorable par le clergé français; point! Tout au contraire, un cri partit des entrailles de l'Église, non pas un cri de joie ou d'admiration, mais un cri d'épouvante.

Le génie de l'homme effrayait; la religion n'était plus habituée à avoir des Origène, des Tertulien et des Bossuet pour la défendre; elle craignit d'être soutenue par un tel soutien, et peu à

peu le frisson de sa peur courut jusqu'à Rome ; le livre fut tout près d'être mis à l'index. Ces ombrages étaient motivés par la nature des arguments dont l'auteur s'était servi, et à l'aide desquels il avait repoussé les coups des philosophes ; au vieil édifice de l'orthodoxie, dont l'abbé de la Mennais entrevoyait, à travers les ténèbres, les causes de ruine, il avait voulu donner pour fondement, ou plutôt pour étai, le suffrage universel, ou, comme il le disait lui-même, le sens commun ; de là, d'incroyables efforts dans le vide pour prouver que le catholicisme était et avait toujours été la religion de l'humanité.

Dans les séminaires, l'abbé de la Mennais fit école, mais cette école était suspecte ; on interdisait aux jeunes gens la

lecture d'un ouvrage, qui, dans le monde, semblait l'œuvre d'un dieu égaré voulant nier à l'homme le droit de penser. Jamais suicide ne fut plus héroïque, jamais l'intelligence ne mit tant de hardiesse et de logique à se détruire elle-même! Au fond, et à son point de vue, l'abbé de la Mennais avait cependant raison : si vous croyez à une église infaillible, crevez courageusement les yeux de votre intelligence; éteignez la lumière de votre âme, et, vous étant fait aveugle volontaire, laissez-vous conduire par la main.

Mais, si haut que se place une intelligence solitaire, elle est bien vite atteinte par le mouvement de son siècle.

Il y a deux ou trois ans, un aéronaute de mes amis, Petin, m'annonçait

sérieusement de vive voix, et annonçait au monde, par l'organe des journaux, qu'il venait de résoudre le grand problème de la navigation aérienne.

Il raisonnait ainsi :

La terre tourne; — *e pur se muove !* — dans ce mouvement de rotation sur elle-même, elle présente successivement tous les points de sa surface déserte et inhabitée. Or, quelqu'un qui s'éleverait jusqu'aux dernières couches de l'air ambiant et qui trouverait le moyen de s'y fixer, descendrait en ballon sur la ville du globe où il lui plairait de toucher terre; il n'aurait qu'à attendre que cette ville passât sous ses pieds ; il irait de la sorte aux antipodes en douze heures, et cela sans fatigue aucune, puisqu'il ne bougerait pas de sa place, et que ce se-

rait la terre qui marcherait pour lui.

Ce calcul n'avait qu'un tort : il était faux. La terre, dans son vaste mouvement, entraîne avec elle les dernières molécules de son atmosphère agitée. Il en est de même des grands esprits qui visent à l'immobilité ; sans qu'ils s'en aperçoivent, au moment même où ils croient avoir jeté l'ancre dans l'infini, ils se réveillent, emportés malgré eux par l'irrésistible mouvement de leur siècle.

Le libéralisme, dont l'atmosphère d'alors était chargée, emporta l'abbé de la Mennais, cette raison superbe, opiniâtre et solitaire. On était aux environs de 1828. Tout en combattant l'école doctrinaire, pour laquelle il montrait un mépris peu ou point déguisé, M. de la

Mennais cherchait à unir les besoins de de la foi avec les nécessités du progrès ; dans cette vue, il avait installé à son château de la Chesnaie une pépinière de jeunes gens auxquels il inculpait ses idées religieuses. La Chesnaie était un de ces vieux châteaux de Bretagne, ombragés par des chênes robustes et centenaires, philosophes de la nature, qui rêvent, en murmurant, aux vicissitudes de l'homme, dont ils sont les impassibles témoins. Là, ce prêtre que tourmentait déjà l'esprit nouveau, élevait et entretenait des disciples qui tenaient de près ou de loin à l'église ; parmi eux étaient l'abbé Gerbet, Cyprien Robert, aujourd'hui professeur de littérature slave au collége de France, et quelques autres. Le travail, — un travail réglé, persévé-

rant, — habitait ces vieux murs, que les vents de la mer fouettaient ou démantelaient. Cette nouvelle académie de Pythagore cherchait la science du siècle pour la combattre ; mais, à chaque rayon nouveau, elle reculait, éclairée, et, en reculant, elle rendait les armes à l'ennemi.

L'ennemi, c'était la pensée humaine.

Fondation de l'*Avenir*. — L'abbé Lacordaire. — M. Charles de Montalembert. — Son article sur le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois. — L'*Avenir* et la littérature nouvelle. — Ma première entrevue avec M. de Lamennais. — Procès de l'*Avenir*. — MM. de Montalembert et Lacordaire maîtres d'école. — Leur procès en cour des pairs. — Prise de Varsovie. — Réponse de quatre poètes à un mot d'un homme d'État.

La révolution de 1830 vint surprendre M. de Lamennais et son école dans ses dispositions vagues et inquiètes. Déjà son cœur, apte à comprendre surtout ce qui est grand et généreux, s'était dé-

saffectionné du culte royaliste; déjà l'homme, poète et philosophe, regimbait sous la robe du prêtre. Le siècle, qui venait de consacrer et de glorifier son génie, reprochait tout bas à ce génie de résister à la voie du progrès. Indocile nature, tête de fer, raison solitaire et escarpée, l'abbé de Lamennais était par tempérament un homme de liberté.

1830 sonna.

Assis sur les ruines de cet événement, qui venait d'engloutir une dynastie, et d'agiter l'Église de la même tempête et du même naufrage où cette dynastie avait sombré, les philosophes de la Chesnaie tinrent conseil entre eux; ils se dirent que l'opposition contre le clergé, dont le libéralisme était animé depuis 1815, tenait à l'éclatante protec-

tion qui avait couvert les prêtres catholiques, en face de l'instabilité des pouvoirs, en face du flot grondant de la Révolution ; ils se demandèrent s'il n'y aurait pas profit pour l'immuable Église à se séparer de tous les États chancelants.

Ainsi posée, la question fut vite résolue. L'abbé de Lamennais crut le moment arrivé de se mêler directement et personnellement à la lutte. Les bases d'un journal furent arrêtées ; il partit.

Deux hommes entrèrent avec lui dans cette combinaison de publicité : ce furent l'abbé Lacordaire et le comte Charles de Montalembert.

L'abbé Lacordaire était, à cette époque, où j'eus l'honneur de me trouver en communication de principes reli-

gieux et politiques avec lui, un jeune prêtre qui avait passé du barreau de Paris au séminaire de Saint-Sulpice. Il avait fait, après son stage, trois mortelles années de théologie; il sortait de là plein d'idées entrevues et d'instincts tumultueux.

Acre, perçant, subtil, voilà pour son esprit; des yeux noirs pleins de feu, des traits délicats et mobiles, pâle d'une pâleur cénobite et maladive; des contours secs, maigres, vigoureusement dessinés, voilà pour la figure. Attiré par le rayonnement de l'abbé de Lamennais, il entra dans toutes ses vues politiques; lui aussi aspirait, sous le mors de la chair, à la liberté de l'esprit; prêtre, la protection de l'État lui pesait. Il mit

sa main dans celle du maître, et le pacte fut conclu.

Le comte de Montalembert, de son côté, était alors un tout jeune homme blond, au visage de jeune fille et aux joues légèrement colorées; myope, il regardait à travers son lorgnon, et à une courte distance, les personnes qui lui parlaient; timide et rougissant, il plaisait fort à l'abbé de Lamennais, qui se sentait attiré vers lui par une sorte de sympathie paternelle. Au reste, le comte Charles de Montalembert appartenait à une famille dont l'attachement à la cause de la branche aînée des Bourbons était connu; mais il déclara très haut qu'il mettait dans son cœur la France avant une dynastie, et la liberté avant une couronne.

Autour de ces trois hommes, l'un déjà

illustre, les autres encore inconnus, se groupèrent des ecclésiastiques et des jeunes gens de talent qui, dans leur foi naïve, voulaient associer la majesté des traditions religieuses à la grandeur des idées révolutionnaires. Que cette alliance fut impossible, c'est ce que démontra le temps, ce grand *probator* des choses et des hommes ; mais la tentative n'en était pas moins généreuse ; elle répondait, d'ailleurs, à un besoin qui travaillait, alors, les générations nouvelles. Déjà Camilles Desmoulins, un de ces poètes qu'illumine un double rayon, avait dit au tribunal révolutionnaire, et, cela, non sans une pénétrante mélancolie : « J'ai l'âge du sans-culotte Jésus : trente-trois ans ! »

Le titre du nouveau journal fut l'*Avenir*.

Le programme, rédigé en commun réclamait du gouvernement de Juillet la liberté absolue pour tous les cultes et toutes les communions religieuses, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement, la séparation radicale de l'Église et de l'État, enfin l'abolition du budget ecclésiastique.

Le moment était favorable : c'était le 16 octobre 1830. La Belgique était en train de faire sa révolution, et, dans la révolution, la main du clergé était visible ; la catholique Pologne poussait, sous le sabre du czar, un long cri de détresse et d'espérance ; à la voix d'O'Connell, l'Irlande, remuant toutes ces nationalités pour lesquelles la reli-

gion était un motif et un drapeau d'indépendance, agitait dans les airs ces deux mots : CHRIST et LIBERTÉ!

L'*Avenir* se fit le moniteur du mouvement religieux, associé par lui au mouvement politique, comme on va en juger par ces quelques lignes, émanées de l'association, et empruntées à son premier numéro :

« Nous n'avons point d'arrière-pensée, nous n'en eûmes jamais ; notre parole, c'est toute notre âme. Espérant donc d'en être crus, nous dirons à ceux dont les idées diffèrent sur plusieurs points de nos croyances : « Voulez-vous sincè-» rement la liberté religieuse, la liberté » d'éducation, et, dans l'ordre civil et » politique, la liberté de la presse, qui,

» ne l'oublions pas, est la garantie de
» toutes les autres? Vous êtes des nô-
» tres, et nous sommes des vôtres aussi.
» Toutes les libertés que les peuples,
» dans le développement graduel de
» leur vie, peuvent supporter, leur sont
» dues, et leur progrès dans la civilisa-
» tion se mesure par leur progrès, non
» fictif, mais réel dans la liberté. »

C'est ici que se place la transformation de l'abbé DE LA MENNAIS en abbé DE LAMENNAIS, son opinion et son talent commencent, comme son nom, une nouvelle ère : ce n'est plus le prêtre austère et sombre écrivant d'une main fatale sur le tombeau de la foi la sentence de l'esprit humain; c'est, au contraire, un prophète qui secoue, au nom

de la liberté, le linceuil des nations mortes, et qui crie aux ossements vides : « Levez-vous ! »

Or, parmi les jeunes rédacteurs de l'*Avenir*, chose digne de remarque ! celui qui se distinguait le plus, non-seulement par le talent, mais encore par l'exaltation démocratique de ses idées, c'était le comte Charles de Montalembert, dont plus d'une fois le sévère vieillard dut retenir la verve imprudente. Nous aurons à raconter bientôt le sac de l'église Saint-Germain l'Auxerrois et la profanation des choses saintes ; la situation était embarrassante pour l'*Avenir*; ce journal avait recommandé au jeune clergé de croire en la Révolution et voilà que cette même Révolution, déchaînée en un jour de colère, éclaboussait les tem-

ples catholiques, et déracinait les insignes du culte.

Ce fut le comte Charles de Montalembert qui se chargea de faire le premier-Paris du lendemain.

Au lieu de s'emporter contre les démolisseurs, il s'emporta contre le clergé, contre les prêtres, dont l'aveugle et dangereux attachement pour le trône renversé avait attiré sur le symbole chrétien la colère du peuple. D'anathèmes, il n'en avait point assez pour « ces incorrigibles défenseurs de l'ancien régime et ce catholicisme bâtard qu'avait enfanté la religion des rois ! » Les croix que l'on venait d'abattre étaient des croix fleurdelysées, il en prenait occasion pour réclamer la séparation de l'Eglise de l'autorité civile. Sans les

fleurs de lys, personne, — et le comte Charles de Montalembert l'affirmait, — personne n'en eût voulu aux croix.

Le caractère de l'*Avenir* était d'entrer, alors, dans le double mouvement politique et littéraire; sympathique à la littérature moderne, dont il possédait, d'ailleurs, dans la personne de l'abbé de Lamennais, un des premiers écrivains, l'*Avenir* était un des rares journaux — *rari nantes* — où l'on pût suivre à la fois l'esprit humain sous ses deux manifestations.

Liber, en latin, ne veut-il pas dire en même temps *libre* et *livre?*

J'ai déjà dit comment, nous, hommes du mouvement littéraire, nous avions pour ennemis acharnés tous les journaux du mouvement politique.

C'était d'autant plus étrange que la révolution littéraire avait précédé, aidé, préparé, annoncé la révolution politique qui était faite, et la révolution sociale qui se faisait.

Ainsi, par exemple, nous nous souvenons d'un article sur *Notre-Dame de Paris* dans lequel, tout en regrettant que l'auteur ne fût pas plus profondément catholique, le comte Charles de Montalembert louait, avec une fureur d'adepte, le style et la poésie de Victor Hugo.

Ce fut vers cette époque, et quelques jours, je crois, après la représentation d'*Antony*, que M. de Lamennais manifesta le désir que je lui fusse présenté.

C'était un grand honneur pour moi que ce désir ; je m'y rendis avec reconnaissance. Un ami commun me condui-

sit chez l'illustre fondateur de l'*Avenir*, qui demeurait alors rue Jacob : — j'ai retenu le nom de la rue, et oublié le numéro de la maison.

Avant ce jour, je lui avais déjà voué une admiration que j'ai la joie de sentir encore jeune, vive, entière, dans mon cœur et dans mon esprit.

Cependant, l'*Avenir* avait du succès ; on s'en aperçut bientôt aux colères et aux haines qui se déchaînèrent contre ses doctrines. Parmi les conseils qu'il donnait au clergé, celui de renoncer aux traitements servis par l'État, et de suivre le Christ nu, fut très peu goûté ; on commençait à s'indigner. La voix solennelle de l'abbé de Lamennais avait beau crier : « Brisez ces chaînes avilissantes!

laissez là cette guenille ! » Le clergé répondait à demi-voix :

Guenille si tu veux... ma guenille m'est chère.

Veut-on savoir à quel degré le journal l'*Avenir* avait ses racines enfoncées dans ce que l'on appelle aristocratiquement le monde? Nous citons les premières lignes consacrées au procès de l'*Avenir* dans l'Annuaire de Lesur :

« Jamais affluence aussi prodigieuse n'a encombré l'enceinte de la cour d'assises, et jamais surtout un procès politique n'a amené un si grand nombre de *dames*. Au moment où la cour a voulu ouvrir son audience, les jurés, les prévenus, le barreau, le parquet lui-même, se trouvaient assiégés par une multitude

de personnes qui ne pouvaient parvenir à s'asseoir. M. l'abbé de Lamennais, M. Lacordaire, rédacteurs de l'*Avenir*, et M. Vaille, gérant responsable du même journal, sont placés sur des chaises au milieu du parquet; les deux premiers sont vêtus de redingote par dessus leur costume ecclésiastique; et M. Waille est en uniforme de garde national. »

C'était un des premiers procès de presse depuis Juillet. Le réquisitoire du procureur du roi était fort timide, et s'excusait de venir, après une révolution faite en faveur de la presse, réclamer contre cette même presse les rigueurs de la loi.

Mais aussi l'*Avenir* avait par trop dépassé les limites de la bienséance.

Nous citerons la phrase incriminée :

« Montrons que nous sommes Français en défendant avec constance ce que nul ne peut nous ravir sans violer la loi du pays. Disons aux souverains : « Nous » vous obéirons tant que vous obéirez » vous-mêmes à cette loi qui vous a faits » ce que vous êtes, et hors de laquelle » vous n'êtes rien ! »

Cela était écrit par M. de Lamennais ; — nous avons oublié, sinon la cause, du moins la phrase qui amenait l'abbé Lacordaire sur le banc des prévenus.

M. de Lamennais était défendu par Janvier, qui a joué depuis un rôle politique.

Quant à Lacordaire. il se défendait lui-même.

Le discours de Lacordaire produisit

un grand effet, et révéla à la fois le tribun et le prédicateur.

Le jury acquitta.

Quelque temps après, l'*Avenir* eut à soutenir un autre procès sur un plus grand théâtre, et dans une circonstance qu'il convient de rappeler.

MM. de Montalembert et Lacordaire s'étaient déclarés les champions de la liberté d'éducation, comme de toutes les autres libertés religieuses et civiles. Des paroles ils passèrent aux actes : tous deux ouvrirent conjointement une école primaire sur les bancs de laquelle vinrent s'asseoir quelques pauvres enfants. La police intervint. Sommés de se retirer, les professeurs résistèrent ; il fallut appréhender le corps du délit, c'est-à-dire les gamins qui garnissaient les

tables d'étude. Il y avait à peine matière à un procès devant le tribunal correctionnel ; mais, sur ces entrefaites, quelques jours avant la promulgation de la loi qui supprimait l'hérédité de la pairie, le père de M. Charles de Montalembert, en bon père qu'il était, mourut.

L'affaire prit alors des proportions inattendues : Charles de Montalembert, pair de France par la grâce de la non-rétroactivité, n'était pas justiciable des tribunaux ordinaires ; le procès fut donc porté en cour des pairs, où il prit les dimensions d'un débat politique sur la liberté d'enseignement.

Lacordaire, dont la cause n'avai pu être disjointe de celle de son complice, fut aussi traduit devant la cour suprême, et improvisa son plai-

doyer. M. de Montalembert, au contraire, lut un discours où il attaquait l'Université et surtout M. de Broglie.

« Ici, dit le *Moniteur* en rendant compte du procès, l'honorable pair de France prit son lorgnon et examina le jeune orateur. »

Moins heureux devant la cour des pairs que devant le jury, qui les eût certainement acquittés, les deux rédacteurs de l'*Avenir* perdirent leur procès ; mais ils le gagnèrent devant le pays. Le comte de Montalembert dut à cette circonstance de se poser à côté de M. de Lamennais, dont il partageait et professait, à cette époque, les doctrines libérales, comme il dut à la mort inopinée de son père de trouver devant lui, à la

chambre haute, une carrière tout ouverte.

Au reste, interrogé à la chambre sur sa profession, M. de Montalembert avait répondu : « Maître d'école. »

Tous ces procès semblaient donner raison aux ennemis religieux de M. de Lamennais.

La rumeur partit d'en bas.

Du clergé inférieur, qui les condamnait, M. de Lamennais et les autres rédacteurs de l'*Avenir* en appelèrent aux évêques, qui les condamnèrent à leur tour. Alors, repoussés de retranchements en retranchements, comme les défenseurs d'une ville qui, après avoir vaillamment défendu les postes avancés, la première et la seconde enceinte, sont forcés de se réfugier dans la citadelle, les accusés furent forcés de tourner les

yeux vers le Vatican, et de mettre leur espérance dans Rome.

Grand mât de ce vaisseau battu par la tempête, M. de Lamennais fut le premier que la foudre atteignit.

Le 8 septembre 1851, une voix courut par le monde, pareille à celle de l'ange qui, dans l'Apocalypse, annonce la chute des empires; cette voix, vague comme un dernier râle d'agonie, comme un dernier soupir de mourant, se formula, le 16 septembre, dans ces paroles terribles : « La Pologne vient de succomber ! Varsovie est prise ! »

On sait comment cette nouvelle fut annoncée à la chambre des députés par le général Sébastiani.

« Des lettres que je reçois de Polo

gne, dit-il dans la séance du 16 septembre, m'annoncent que *la* TRANQUILLITÉ *règne à Varsovie.* »

Il y eut une variante dans le *Moniteur*, qui déclara que c'était L'ORDRE, et non la *tranquillité*, qui régnait à Varsovie.

Dans la situation, l'un des deux mots ne valait guère mieux que l'autre : tous deux étaient infâmes !

Il est curieux de retrouver aujourd'hui l'écho que cette grande chute éveilla dans l'âme des poètes et des croyants, ces lyres vivantes que les grandes tristesses nationales font vibrer, et auxquelles le vent des calamités, qui passe, arrache des murmures sublimes.

Voici quatre réponses à la phrase op-

timiste de M. le ministre des affaires étrangères.

BARTHÉLEMY.

Destinée à périr!... L'orac e avait raison !
Faut-il accuser Dieu, le sort, la trahison ?
Non, tout était prévu, l'oracle était lucide!...
Qu'il tombe sur nos fronts, le sceau du fratricide !
Noble sœur ! Varsovie ! elle est morte pour nous ;
Morte un fusil en main, sans fléchir les genoux ;
Morte en nous maudissant à son heure dernière ;
Morte en baignant de pleurs l'aigle de sa bannière,
Sans avoir entendu notre cri de pitié,
Sans un mot de la France, un adieu d'amitié !
Tout ce que l'univers, la planète des crimes,
Possédait de grandeur et de vertus sublimes ;
Tout ce qui fut géant dans notre siècle étroit
A disparu ! Tout dort dans le sépulcre froid !...
Cachons-nous ! cachons-nous ! nous sommes des infâmes
Rasons nos poils : prenons la quenouille des femmes ;
Jetons bas nos fusils, nos guerriers oripeaux,
Nos plumets citadins, nos ceintures de peaux ;

Le courage à nos cœurs ne vient que par saccades...
Ne parlons plus de gloire et de nos barricades!
Que le teint de la honte embrâse notre front!
Vous voulez voir venir les Russes : ils viendront! ..

BARBIER.

La Guerre.

Mère! il était une ville fameuse;
Avec le Hun j'ai franchi ses détours;
J'ai démoli son enceinte fumeuse;
Sous le boulet j'ai fait crouler ses tours!
J'ai promené mes chevaux par les rues,
Et, sous le fer de leurs rudes sabots,
J'ai labouré le corps des femmes nues
Et des enfants couchés dans les ruisseaux!...
Hourra! hourra! j'ai courbé la rebelle!
J'ai largement lavé mon vieil affront :
J'ai vu des morts à hauteur de ma selle!
Hourra! j'ai mis les deux pieds sur son front!...
Tout est fini, maintenant, et ma lame
Pend inutile à côté de mon flanc.

Tout a passé par le fer et la flamme ;
Toute muraille a sa tache de sang !
Les maigres chiens aux saillantes échines
Dans les ruisseaux n'ont plus rien à lécher ;
Tout est désert, l'herbe pousse aux ruines ..
O mort ! ô mort ! je n'ai rien à faucher !

Le Choléra-Morbus.

Mère ! il était un peuple plein de vie,
Un peuple ardent et fou de liberté ;
Eh bien, soudain, des champs de Moscovie,
Je l'ai frappé de mon souffle empesté !
Mieux que la balle et les larges mitrailles,
Mieux que la flamme et l'implacable faim,
J'ai déchiré les mortelles entrailles,
J'ai souillé l'air et corrompu le pain !...
J'ai tout noirci de mon haleine errante ;
De mon contact, j'ai tout empoisonné ;
Sur le téton de sa mère expirante,
Tout endormi, j'ai pris le nouveau-né !
J'ai dévoré, même au sein de la guerre,
Des camps entiers de carnage fumants ;

J'ai frappé l'homme au bruit de son tonnerre ;
J'ai fait combattre entre eux des ossements ! ..
Partout, partout, le noir corbeau becquète ;
Partout les vers ont des corps à manger ;
Pas un vivant, et partout un squelette...
O mort ! ô mort ! je n'ai rien à ronger !

La Mort.

Le sang toujours ne peut rougir la terre ;
Les chiens toujours ne peuvent pas lécher ;
Il est un temps où la Peste et la Guerre
Ne trouvent plus de vivants à faucher !...
Enfants hideux ! couchez-vous dans mon ombre,
Et sur la pierre étendez vos genoux ;
Dormez ! dormez ! sur notre globe sombre,
Tristes fléaux ! je veillerai pour vous.
Dormez ! dormez ! je prêterai l'oreille
Au moindre bruit par le vent apporté :
Et quand, de loin, comme un vol de corneille,
S'élèveront des cris de liberté ;
Quand j'entendrai de pâles multitudes,
Des peuples nus, des milliers de proscrits,

Jeter à bas leurs vieilles servitudes
En maudissant leurs tyrans abrutis ;
Enfants hideux ! pour finir votre somme,
Comptez sur moi, car j'ai l'œil creux... Jamais
Je ne m'endors, et ma bouche aime l'homme
Comme le tzar aime les Polonais !

VICTOR HUGO.

Je hais l'oppression d'une haine profonde ;
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier ;
Quand, par les rois chrétiens, aux bourreaux turcs livrée
La Grèce, notre mère, agonise éventrée ;
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix ;
Quand l'Allemagne aux fers se débat sous dix rois ;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend, au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête ;
Quand Albani gouverne au pays de Caton ;
Quand Naples mange et dort ; quand, avec son bâton,
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise ;

Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc ;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi caduc ;
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargique,
Quand Vienne tient Milan ; quand le lion belgique,
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon
Quand un Cosaque affreux, que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et, souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau ;
Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre
Je sens que le poète est leur juge ; je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense
J'oublie, alors, l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !

LAMENNAIS.

Prise de Varsovie.

« Varsovie a capitulé ! L'héroïque nation polonaise, délaissée de la France, repoussée par l'Angleterre, vient de succomber dans la lutte qu'elle a si glorieusement soutenue pendant huit mois contre les hordes tartares alliées avec la Prusse. Le joug moscovite va peser de nouveau sur le peuple des Jagellon et des Sobieski, et, pour aggraver son infortune, les fureurs de quelques monstres affaibliront peut-être l'horreur que doit inspirer le crime de cette nouvelle conquête. Que chacun garde ce qui est à soi : aux égorgeurs, le meurtre et l'infamie ! aux vrais enfants de la Pologne, une gloire pure et immortelle ! au tzar et

à ses alliés, la malédiction de quiconque porte en soi un cœur d'homme, de quiconque sait ce que c'est qu'une patrie! à nos ministres, leurs noms!... Il n'y a rien au-dessous.

» Ainsi donc, peuple généreux, notre frère de foi et notre frère d'armes, lorsque tu combattais pour ta vie, nous n'avons pu t'aider que de nos vœux, et, à présent qne te voilà gisant sur l'arène, nous ne pouvons te donner que des pleurs! Puissent-ils, au moins, te consoler un peu dans ta douleur immense! La liberté a passé sur toi comme une ombre fugitive, et cette ombre a épouvanté tes anciens oppresseurs : ils ont cru voir la justice! Après des jours sombres, regardant le ciel, tu as cru y découvrir des signes plus doux; tu t'es dit:

« Le temps de la délivrance approche; » cette terre qui recouvre les ossements » de nos aïeux sera encore notre terre; » nous n'y entendrons plus la voix de » l'étranger, nous dictant ses ordres » insolents... Nos autels seront libres » comme nos foyers. » Et tu te trompais, et ce n'était pas encore le temps de vivre; c'était le temps de mourir pour tout ce qu'il y a de doux et de sacré parmi les hommes... Peuple de héros, peuple de notre amour! repose en paix dans la tombe que le crime des uns et la lâcheté des autres t'ont creusée; mais, ne l'oublie point, cette tombe n'est pas vide d'espérance; sur elle, il y a une croix, une croix prophétique qui dit: « Tu revivras!... »

Convenons qu'un peuple est bien

heureux d'avoir des poètes ; s'il n'avait que des hommes d'État, la postérité prendrait souvent une étrange idée de lui.

Au reste, la chute de la Pologne entraîna la chute de l'*Avenir*.

Nous allons dire comment.

Suspension de l'*Avenir*. — Ses trois principaux rédacteurs se rendent à Rome. — L'abbé de Lamennais musicien. — Ce qu'il en coûte pour obtenir une audience du pape. — Le couvent de Santo-Andrea della Valle. — Entrevue de M. de Lamennais avec Grégoire XVI. — La statuette de Moïse. — Les doctrines de l'*Avenir* sont condamnées par le conseil des cardinaux. — Ruine de M. de La mennais. — Les *Paroles d'un Croyant*.

Pour les rédacteurs de l'*Avenir*, la position n'était plus tenable. Si, d'un côté, la démocratie religieuse, abreuvée de tristesse et de fiel, recueillait avec amour les paroles des *envoyés*, de l'au-

tre, l'opposition des chefs de l'Église catholique devenait formidable, l'accusation d'hérésie courait de bouche en bouche. L'abbé de Lamennais regarda autour de lui, et ne vit, comme le prophète Isaïe, que des champs où la désolation était assise. La Pologne, blessée au flanc, la main hors du suaire, dormait dans l'attente éternellement trompeuse de la main de la France; et, cependant, elle était tombée pleine de désespoir et de doute, en disant : « Dieu est trop haut, et la France est trop loin ! » L'Irlande, éperdue de misère, mourant de faim, comprimée à la fois par le poing et par le genou de l'Angleterre, se prosternait en vain devant ses croix de bois en implorant le secours du ciel : rien ne venait ! Il semblait que la Liberté

eût détourné sa face du monde qui n'était point digne d'elle. La Pologne et l'Irlande, ces deux alliées naturelles de toute démocratie religieuse, disparaissaient de la scène politique, et, en disparaissant, entraînaient dans leur chûte l'existence de l'*Avenir*.

Le flot des oppositions, semblable à une marée sans reflux, montait, montait toujours. Les uns en voulaient à l'opinion de M. de Lamennais, les autres à son talent; ces derniers n'étaient pas les moins animés contre lui. Il fallut céder. Comme tous les journaux qui glissent dans le vide, l'*Avenir* annonça qu'il *suspendait* sa publication; ce furent ses adieux de Fontainebleau.

« Si nous nous retirons un moment,

écrivait M. de Lamennais, ce n'est point par lassitude, encore moins par découragement ; c'est pour aller, comme autrefois les soldats d'Israël, *consulter le Seigneur en Silo.*

» On a mis en doute notre foi et nos intentions mêmes; car, en ces temps-ci, que n'attaque-t-on point? Nous quittons un instant le champ de bataille pour remplir un autre devoir également pressant. Le bâton du voyageur à la main, nous nous acheminons vers la chaire éternelle, et là, prosternés aux pieds du pontife que Jésus-Christ a préposé pour guide et pour maître à ses disciples, nous lui dirons ; « O père! » daignez abaisser vos regards sur quel- » ques-uns d'entre les derniers de vos » enfants qu'on accuse d'être rebelles à

» votre infaillible et douce autorité! O
» père! prononcez sur eux la parole qui
» donne la vie parce qu'elle donne la
» lumière, et que votre main s'étende
» pour bénir leur obéissance et leur
» amour! »

Il serait puérile de mettre ici en question la sincérité de celui qui écrivait ces lignes. Comme Luther, qui promettait, lui aussi, de se soumettre à Rome, l'abbé de Lamennais avait l'intention de persévérer dans la foi catholique; si, plus tard, son orthodoxie s'ébranla; si, à la vue de Rome et des cardinaux, sa foi au vicaire de Jésus et à la représentation visible de l'Église se démentit, il faut en accuser peut-être la forme toute païenne sous laquelle la religion du

Christ lui apparut, comme jadis au moine d'Eisleben, dans la ville éternelle.

Quand j'en serai là de ma vie, à moi, je raconterai mes propres sensations, et je dirai mes longues conversations à ce sujet avec le pape Grégoire XVI.

Les trois pèlerins de l'*Avenir*, l'abbé de Lamennais, l'abbé Lacordaire et le comte Charles de Montalembert se mirent donc en route pour l'Italie, non tout à fait comme l'avait annoncé l'un d'eux, le bâton du voyageur à la main, mais animés d'une foi réelle, et la douleur dans l'âme. Ils ne laissaient pas sans un regret mortel le rêve de onze mois derrière eux; l'*Avenir* avait, en effet, duré du 16 octobre 1830 au 17 septembre 1831.

Nous ne raconterons point les *impressions* de voyage de l'abbé de Lamennais, car l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* n'est point un homme à impressions extérieures. Il passa devant l'Italie sans la voir; à travers cette merveille des merveilles, il n'apercevait que son idée et le but de son itinéraire.

C'est dix ans plus tard qu'étant prisonnier à Sainte-Pélagie, et déjà vieux, Lamennais retrouva dans un coin de ses souvenirs l'Italie encore chaude de son soleil; par un procédé de daguerréotype qu'explique assez la nature de l'homme dont nous nous occupons, les monuments de l'art et le paysage s'étaient décalqués invisiblement sur la plaque de son cerveau! il fallut la rêverie, le silence et la captivité, comme il faut l'ode

à la plaque argentée, pour faire sortir de sa mémoire la figure des belles choses qu'il avait oublié d'admirer dix ans auparavant. C'est à cause de cela qu'il nous disait, en 1841, sous le plafond écrasé de son cachot :

— Je commence à voir l'Italie... C'est un pays merveilleux!

On pourrait faire sur l'abbé de Lamennais, surtout en le comparant aux autres poètes de son temps, une curieuse étude psychologique.

L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* voit peu et mal ; il a un nuage sur les yeux et un nuage sur le cerveau ; à l'endroit de la perception du monde extérieur, le seul sens qui soit, pour ainsi dire, éternellement éveillé dans cette organisation particulière, est le sens de

l'ouïe, qui répond à la faculté musicale : l'abbé de Lamennais joue du piano, et se plaît surtout aux compositions de Listz. De là peut-être la cause de sa profonde tendresse pour ce grand artiste.

Quant au reste, c'est-à-dire quant à ce qui se rapporte au monde objectif, le spectacle est en lui, et, lorsqu'il veut voir, c'est dans son âme qu'il regarde. De cette disposition de l'homme, il résulte une nature de style qui rentre dans la manière psychologique. Décrit-il un paysage, comme dans les *Paroles d'un Croyant* ou dans les tableaux datés de sa prison, c'est toujours la ligne infinie qui étend sous sa plume de vagues horizons; chez lui, la pensée voit, non pas l'œil.

C'est que M. de Lamennais est de la race des penseurs maladifs dont était Blaise Pascal. Que la médecine ne s'avise jamais de guérir ces natures souffrantes : elle leur enlèverait leur génie.

Le voyage, avec ses relais forcés, donna souvent à l'abbé de Lamennais le loisir d'étudier notre littérature moderne, qu'il connaissait peu. Dans un monastère d'Italie où les pèlerins reçurent l'hospitalité, MM. de Lamennais et Lacordaire lurent pour la première fois *Notre-Dame de Paris* et *Henri III*.

Arrivé à Rome, l'abbé de Lamennais logea dans l'hôtel et dans l'appartement qu'avait occupé, quelques mois auparavant, la comtesse Guiccioli. Son idée fixe était de voir le pape, de terminer avec lui ses affaires, qui étaient celles de

la démocratie religieuse. Après de longs retards, après une foule de démarches infructueuses, après sept ou huit demandes d'audience restées sans résultat, l'abbé de Lamennais se plaignit; alors, un ecclésiastique de Rome auquel il témoignait son mécontentement lui fit naïvement observer que peut-être il avait omis de déposer la somme de... dans les mains du cardinal ***. L'abbé de Lamennais avoua qu'il aurait cru offenser Son Éminence en la traitant comme le portier d'une courtisane.

— Alors, ne vous étonnez plus, lui répondit l'abbé italien, de n'avoir pas encore été reçu par Sa Sainteté.

L'ignorant voyageur avait oublié la formalité essentielle.

Et, cependant, quoique renseigné, il

s'obstina à voir le pape gratis ; en payant, il lui eût semblé devenir le complice d'une simonie.

Les rédacteurs de l'*Avenir* étaient déjà depuis trois mois oubliés dans la ville sainte, attendant que le pape voulût bien s'occuper d'une question qui tenait une moitié de l'Europe catholique en suspens. L'abbé Lacordaire avait pris le parti de retourner en France ; le comte de Montalembert se préparait à partir pour Naples; M. de Lamennais seul continuait de frapper aux portes du Vatican, plus fermées et plus inexorables que celles de Lydie dans ses mauvais jours. Le père Ventura, alors général des Théatins, reçut l'illustre voyageur français à Santo-Andrea della Valle.

« Je n'oublierai jamais, dit M. de Lamennais dans ses *Affaires de Rome*, les jours paisibles que j'ai passés dans cette pieuse maison, entouré des soins les plus délicats, parmi ces bons religieux si édifiants, si appliqués à leurs devoirs, si éloignés de toute intrigue. La vie du cloître, régulière, calme et, pour ainsi dire, retirée en soi, tient une sorte de milieu entre la vie purement terrestre et cette vie future que la foi nous montre sous une forme vague encore, et dont tous les êtres humains ont en eux-mêmes l'irrésistible pressentiment. »

Enfin, après bien des instances, l'abbé de Lamennais fut reçu par Grégoire XVI en audience particulière. Il se rendit au Vatican, monta l'escalier

gigantesque tant de fois monté et descendu par Raphaël et par Michel-Ange, par Léon X et par Jules II ; il traversa les hautes et silencieuses salles aux deux rangs de fenêtres superposées ; à l'extrémité de ce long palais splendide et désert, il arriva, conduit par un huissier, dans une chambre d'attente où deux cardinaux, immobiles comme des statues, assis sur des siéges de bois, lisaient gravement leur bréviaire. Le moment venu, l'abbé de Lamennais fut introduit. — Dans une chambre petite, nue, toute tendue de rouge, où un seul fauteuil annonçait qu'un seul homme avait là le droit de s'asseoir, se tenait *debout* un grand vieillard calme et souriant dans son blanc linceul. Il recevait M. de Lamennais debout ; grand hon-

neur! le plus grand que cet homme presque divin pût faire à un autre homme sans violer l'étiquette.

Alors, le pape entretint le voyageur français du beau soleil, de la belle nature de l'Italie, des monuments de Rome, des arts, de l'histoire ancienne; mais de son affaire, du but de son voyage, pas un mot. Le pape n'avait point commission pour cela : cette question se traitait quelque part dans l'ombre, entre des cardinaux nommés pour en connaître, et dont on ne savait point les noms. Un mémoire avait été adressé à la cour de Romè par les rédacteurs de l'*Avenir;* ce mémoire devait amener une décision autour de laquelle régnait le mystère le plus impénétrable. Le pape, d'ailleurs, se montra bienveillant pour

le prêtre français dont le génie honorait l'Église catholique.

— Quelle est, parmi les œuvres d'art, demanda-t-il à M. de Lamennais, celle qui vous a le plus frappé ?

— Le Moïse de Michel-Ange, répondit le prêtre.

— Eh bien ! lui dit Grégoire XVI, je vais vous montrer une chose que personne ne voit, ou plutôt que bien peu d'élus voient à Rome.

Et, en disant ces mots, le grand vieillard blanc entra dans une sorte d'alcôve fermée par des rideaux, et revint soutenant dans ses bras une réduction en argent du Moïse faite par Michel-Ange lui-même. L'abbé de Lamennais admira, salua et se retira accompagné par les

deux cardinaux qui gardaient l'entrée de cette chambre.

Il fut forcé de rendre hommage à la gracieuse réception du saint-père ; mais, en conscience, il n'était pas venu de Paris à Rome pour voir la statuette de Moïse !

Ce fut un désenchantement infini. L'abbé de Lamennais secoua sur Rome la poussière de ses sandales, une poussière de tombe, et s'en revint à Paris.

Après un long silence, au moment où l'affaire de l'*Avenir* semblait ensevelie dans les hypogées du saint-siége, Rome parla : elle condamnait les doctrines des hommes qui avaient essayé de rallier le christianisme à la liberté.

La douleur de l'abbé de Lamennais fut immense. Le pasteur étant frappé,

les brebis se dispersèrent; à peine la nouvelle d'une censure arrivait-elle à la Chesnaie, que les disciples furent saisis de frayeur, et prirent la fuite. M. de Lamennais resta seul dans le vieux château abandonné, seul avec le triste silence qu'interrompaient parfois le murmure des grands chênes et le chant des oiseaux plaintifs. Bientôt cette retraite même lui fut enlevée : l'abbé de Lamennais se réveilla, un jour, ruiné par la faillite d'un libraire dont il avait garanti la signature.

Alors, l'ex-rédacteur de l'*Avenir* commença son voyage à travers un océan d'amertume; les tourments de l'âme l'empêchèrent de s'apercevoir de sa pauvreté, qui fut extrême; ses meubles, ses livres, il vendit tout. Deux fois il baissa

sous la main du chef de l'Église une tête résignée, et deux fois il se releva, plus triste chaque fois, chaque fois plus indompté, chaque fois plus convaincu que l'esprit humain, le progrès, la raison, la conscience ne pouvaient avoir tort. Ce ne fut point sans déchirements profonds qu'il se sépara du dogme de sa jeunesse, de sa vie de prêtre, de l'obéissance tranquille, de l'unité majestueuse et forte, en un mot, de tout ce qu'il avait défendu ; mais l'esprit nouveau l'avait pris aux cheveux, selon le langage de la Bible, et lui disait : « Va ! »

C'est alors que, dans le silence, au milieu des persécutions que sa docilité même n'avait pu désarmer, à Paris, dans une petite chambre meublée d'un lit de sangle, d'une table et de deux chaises,

l'abbé de Lamennais écrivit les *Paroles d'un Croyant*. Le manuscrit resta une année dans le portefeuille de l'auteur; remis plusieurs fois entre les mains de l'éditeur Renduel, retiré, puis redonné, puis retiré encore, ce beau livre subit avant sa publication toutes sortes de vicissitudes, rencontra toutes sortes d'obstacles; les principales difficultés vinrent de la famille même de l'abbé de Lamennais, surtout d'un frère qui ne voyait pas sans terreur son frère s'aventurer sur cet océan de la démocratie qu'agitaient les tempêtes de 1833. Enfin, après bien des retards et des hésitations douloureuses, la forte volonté de l'auteur l'emporta sur les instances de l'amitié.

Le livre parut.

C'est ici la troisième transformation de l'écrivain : l'ABBÉ DE LAMENNAIS et M. DE LAMENNAIS venaient de faire place au CITOYEN LAMENNAIS.

Nous le retrouverons sur les bancs de la Constituante de 1848.

Comme tous les hommes d'un grand génie, et qui, pilotes de leur propre pensée, ont eu à conduire ce génie à travers les orages religieux et politiques qui ont soufflé depuis trente ans, M. de Lamennais a été l'objet des jugements les plus opposés. Nous ne nous faisons ici ni son apologiste ni son accusateur; nous essayons de lui rendre le service qu'il appartient à tout homme de cœur de rendre à un homme qu'il admire : nous essayons de le montrer aux autres tel qu'à nous-même il est apparu.

Celui qui fut Gannot. — Le Mapah. — Son premier miracle. — Les noces de Cana. — Gannot phrénologue. — D'où lui venaient ses premières notions phrénologiques. — L'inconnue. — Changement opéré dans la vie de Gannot. — Comment il passe Mapah.

Encadrons M. de Lamennais, c'est-à-dire le grand philosophe, le grand poète, le grand humaniste, entre un faux-prêtre et un faux-dieu. Après sa sanglante passion, le Christ fut crucifié entre deux larrons.

Nous allons raconter les aventures et exposer les doctrine du *Mapah* ou *de celui qui fut Gannot*.

C'est un des dieux les plus excentriques qui se produisirent de 1831 à 1845.

Les anciens divisaient leurs dieux en *dii majores* et en *dii minores*; le Mapah était un dieu *minor*.

Il n'en était pas moins amusant pour cela.

Ce nom de *Mapah* était le nom favori du dieu, celui sous lequel il désirait être adoré; mais, n'oubliant pas qu'il avait été homme avant de devenir dieu, il se laissait humblement et modestement appeler, quelquefois même il s'appelait, parlant de sa propre personne, *celui qui fut Gannot*

Il avait, en effet, ou plutôt il avait eu deux existences bien distinctes : celle de l'homme et celle du dieu.

L'homme était né vers 1800, ou du moins paraissait à peu près de mon âge quand je l'ai connu. Il se donnait alors de vingt-huit à trente ans. On m'a dit, qu'une fois dieu, il soutenait avoir été le contemporain de tous les siècles, et avoir même préexisté sous une double forme symbolique à Eve et Adam, dans lesquels il s'incarna, quand le père et la mère du genre humain ne faisaient encore qu'une seule et même personne.

L'homme avait été un beau, un élégant, un dandy, un habitué du boulevart de Gand, aimant les chevaux, adorant les femmes, idolâtrant le jeu ; à tous les jeux il était habile, au billard

surtout. Si bon joueur de billard que fût le pape Grégoire XVI, en supposant qu'il eût joué au billard sa papauté avec Gannot, j'eusse bien certainement parié pour Gannot.

Dire que Gannot jouait mieux au billard qu'aux autres jeux, cela ne veut pas dire qu'il aimait moins les jeux de hasard que les jeux d'adresse ; point : Gannot avait une passion pour la roulette, pour la rouge et la blanche, pour le trente-et-un, pour le biribi, pour tous les jeux, enfin.

Aussi avait-il toutes les bienheureuses illusions des joueurs. Nul mieux que lui ne faisait ronfler un cigare et crier des bottes vernies sur l'asphalte des trottoirs en rêvant des fortunes merveilleuses, des calèches, des tilburys, des tan-

dens attelés de chevaux ferrés d'argent, des maisons, des hôtels, des palais, avec des tapis mous et épais comme le gazon des prairies ; des rideaux, des brocatelles, des tapisseries, des lampas, des lustres de cristal, des meubles de Boule. Malheureusement, entre ses doigts prodigues, l'or gagné s'écoulait comme l'onde. Sans cesse ballotté de la misère à l'abondance, il passait de la maigreur déesse à la grasse divinité, avec des airs superbes qui faisaient plaisir à voir. L'orgie ne lui déplaisait pas non plus ; mais il lui fallait l'orgie avec des proportions gigantesques : le festin de Trymalcion ou les noces de Gamache. Au reste, bon ami, toujours prêt à rendre service, jetant sa bourse au vent, son cœur aux femmes, sa vie à tout, ne se

doutant pas encore de sa future divinité, mais faisant déjà toutes sortes de miracles.

Tel était Gannot, le futur Mapah, lorsque j'eus l'honneur de faire sa connaissance, vers 1830 ou 1831, au café de Paris.

Encore moins que lui je pressentais sa divinité à venir, et celui qui m'eût dit, lorsque, à deux heures du matin, je le quittai pour regagner mon troisième étage de la rue de l'Université, que je venais de serrer la main à un dieu, celui-là m'eût certes bien étonné.

J'ai dit que, même avant d'être dieu, Gannot faisait des miracles ; je vais raconter un de ceux que je lui ai à peu près vu faire.

C'était vers 1831, — préciser l'époque

de l'année me serait chose impossible ; — un ami de Gannot, un innocent débiteur, qui en était encore à sa première lettre de change, vint le trouver, et lui exposa sa détresse en termes déchirants. Gannot était un de ces hommes que l'on consulte volontiers dans les moments difficiles, — esprit prompt aux expédients, œil sûr, main ferme.

Malheureusement, Gannot était dans un de ses jours de pauvreté, et, dans ses jours de pauvreté, il eût rendu des points à Job. Il commença donc par avouer son impuissance personnelle, et, comme son ami se désespérait :

— Bah ! dit-il, nous en avons bien vu d'autres !

Nous en avons bien vu d'autres était le

mot de Gannot, qui, en effet, en avait vu de toutes les couleurs.

— Eh bien ! mais, demanda l'ami, en attendant, comment me tirer de là ?

— As-tu un objet d'une valeur quelconque dont on puisse faire de la monnaie, ne fût-ce que vingt francs, ne fût-ce que dix francs, ne fût-ce que cinq francs ?

— Hélas ! dit le jeune homme, j'ai ma montre...

— Argent ou or ?

— Or.

— Or ! et elle vaut?

— Elle vaut deux cents francs ; mais c'est à peine si j'en trouverai soixante, et la lettre de change est de cinq cents.

— Va porter ta montre au Mont-de-Piété.

— Et après ?

— Tu rapporteras ici l'argent qu'on t'en aura donné.

— Et après ?

— Tu m'en donneras la moitié.

— Et après ?

— Après, je te dirai ce qu'il en faudra faire... Va, et surtout ne distrais pas un denier de la somme !

— Peste ! je n'ai garde ! dit l'ami.

Et il partit courant.

Le jeune homme revint avec soixante et dix francs.

C'était de bon augure.

Gannot les prit et les mit majestueusement dans sa poche.

— Mais, que fais-tu ? lui dit l'ami.

— Tu le vois bien.

— Il me semble que tu avais dit que nous partagerions...

— Plus tard... Pour le moment, il est six heures, allons dîner.

— Comment, allons dîner?

— Mon cher, les gens comme il faut ont besoin de dîner, et de bien dîner pour se donner des idées.

Et Gannot s'achemina vers le Palais-Royal, accompagné du jeune homme, et, une fois au Palais-Royal, Gannot entra aux Frères-Provençaux.

Le jeune homme essaya bien un peu de tirer Gannot par le bras; mais, sous son bras, comme dans un piége, Gannot pinça la main du jeune homme; il fallut suivre.

Gannot fit la carte et dîna bravement,

à la grande inquiétude de son ami, qui laissait d'autant plus les morceaux entiers sur son assiette que les morceaux étaient plus délicats.

Le futur Mapah mangea pour deux.

Le quart d'heure de Rabelais arriva : l'addition se montait à trente-cinq francs.

Gannot jeta deux louis sur la table.

On voulut lui rendre sa monnaie.

— Inutile ! les cinq francs sont pour le garçon, dit-il.

Le jeune homme secoua mélancoliquement la tête.

— Ce n'est point là, murmurait-il tout bas, le moyen de payer ma lettre de change !

Gannot ne paraissait remarquer ni

ses monologues ni ses hochements de tête.

Ils sortirent.

Gannot marchait devant, le cure-dents à la bouche ; l'ami le suivait silencieux et morne, comme une victime résignée. Arrivés à la Rotonde, Gannot s'assit, attira une chaise à la portée de son ami, frappa sur la table de marbre avec la plaque de bois d'un journal, demanda deux tasses de café, un cabaret de liqueurs assorties et les meilleurs cigares que l'on pourrait trouver.

La consommation se monta à cinq francs.

Restait vingt-cinq francs sur les soixante et dix.

Gannot en déposa dix dans la main de

son ami, et réintégra les quinze autres dans sa poche.

— Eh bien ! demanda l'ami.

— Prends ces dix francs, répondit Gannot ; monte dans cette maison que tu vois en face, au 113 ; ne te trompe pas d'étage, surtout !

— Qu'est-ce que cette maison ?

— C'est une maison de jeu.

— Je jouerai donc ?

— Sans doute, tu joueras ! et, à minuit, que tu aies gagné ou perdu, reviens ici... j'y serai.

Le jeune homme en était à ce point d'anéantissement que, si Gannot lui eût dit : « Va te jeter dans la rivière, » il y serait allé.

Il exécuta ponctuellement l'ordre de Gannot.

Il n'avait jamais mis le pied dans une maison de jeu ; la fortune, dit-on, favorise les innocents : il joua et gagna.

A onze heures trois quarts, — il n'avait pas oublié l'injonction du maître, pour lequel il commençait à se sentir une espèce de respect superstitieux, à onze heures trois quarts, il sort les poches pleines d'or, et le cœur gonflé de de joie.

Cannot se promenait devant le passage qui conduit au Perron, fumant tranquillement son cigare.

Du plus loin qu'il l'aperçut :

— Oh ! mon ami, s'écria le jeune homme, quel bonheur ! j'ai gagné quinze cents francs ; ma lettre de change payée,

il me restera mille francs!... Laisse-moi t'embrasser, je te dois la vie.

Gannot le repoussa doucement de la main, et l'invita à modérer les transports de sa reconnaissance.

— Ah! maintenant, dit-il nous pouvons bien aller prendre un verre de punch, n'est-ce pas?

— Un verre de punch !... Un bol, mon ami ! deux bols ! tant que tu en voudras, et des havanes à discrétion !.. Je suis riche : ma lettre de change payée et ma montre retirée, il me reste encore...

— Tu me l'as déjà dit.

— Ma foi ! je suis si content, que je ne saurais trop le redire, mon ami ! et le jeune homme s'abandonna aux éclats d'une joie immodérée, tandis que, beau, calme et fier, Gannot montait

royalement l'escalier conduisant à l'estaminet Hollandais, le seul qui fût ouvert à minuit passé.

L'estaminet était plein.

Gannot appela *les garçons*,

Un garçon se présenta.

— J'ai demandé *les garçons*, dit Gannot.

On en alla chercher trois qui étaient à la glacerie : on en fit lever deux qui étaient déjà couchés.

Il en vint quinze en tout.

Gannot les compta.

— Bon ! dit-il. Maintenant, garçons, promenez-vous de table en table, et demandez à ces messieurs et à ces dames ce qu'ils désirent.

— Alors, monsieur...

— C'est moi qui paye ! dit majestueusement Gannot.

La plaisanterie fut acceptée, on la trouva même de bon goût ; seul, l'ami riait du bout des lèvres en voyant l'absorption de liqueurs, de café, de glorias qui se faisait.

Chaque table était un volcan versant, au milieu des flammes, une lave de punch.

Les tables se renouvelaient ; les nouveaux venu sétaient invités par l'amphytrion à consulter la carte et à s'en donner à discrétion : glaces, liqueurs, limonades gazeuses, tout y passa, jusqu'à l'eau de Seltz.

Enfin, à trois heures, quand il n'y eut plus un seul petit verre dans l'établisse-

ment, Gannot demanda la note de la consommation.

Elle s'élevait à dix-huit cents francs.

Et la lettre de change !...

Le jeune homme, plus mort que vif, porta machinalement la main à sa poche, quoiqu'il sût bien qu'elle ne contenait que quinze cents francs ; mais Gannot ouvrit son portefeuille, en tira deux billets de mille francs, et soufflant dessus pour les décoller :

— Tenez, garçons, dit-il, le reste est pour le service.

Et, se tournant vers son élève, près de se trouver mal, et qui, toute la soirée, n'avait cessé de le tirer par la manche, et de lui marcher sur les pieds :

— Jeune homme, lui dit-il, j'ai voulu te donner une petite leçon.... C'est pour

t'apprendre qu'un bon joueur ne doit pas s'émerveiller des gains qu'il fait, et surtout qu'il doit en user largement.

Avec les quinze francs qu'il avait gardés sur l'argent de son ami, Gannot avait été jouer de son côté, et avait gagné deux mille francs.

On a vu où ils étaient passés.

Ce fut son miracle des noces de Cana.

Mais, comme on le comprend bien, cette fortune aléatoire avait de cruels revers ; l'existence de Gannot était pleine de crises ; il vivait de tous les excès ! Plus d'une fois, au milieu de cette vie orageuse, les pensées les plus sinistres traversèrent son cerveau. Nouveau Karl Moor, nouveau Jean Sbogar, nouveau Jaromir, quels plans effroya-

bles ne formait-il pas alors? Attaquer les passants sur les grands chemins, et jeter au tapis vert un or taché de sang, ce fut, dans plus d'une déroute, le rêve de ses nuits fiévreuses, et la terrible espérance de ses lendemains!

— J'allais, disait-il lui-même lorsque sa divinité l'eut dégagé de toutes ces vapeurs sombres de l'humanité, j'allais trébuchant sur la voie du crime, et me heurtant la tête çà et là aux angles du couperet; je devais passer par toutes ces épreuves: c'est du dernier des vauriens que devait sortir le premier des protestants!

A l'industrie du jeu, il en joignit une autre moins éventuelle. Sur le boulevart Bonne-Nouvelle, où il demeurait alors, les passants ont pu observer une

tête servant d'enseigne, et sur le crâne chauve de laquelle un artiste quelconque avait peint en bleu et en rouge la topographie cérébrale des *facultés* des *sentiments* et des *instincts;* cette tête cabalistique indiquait qu'*ici* on donnait des consultations de phrénologie.

Maintenant, il est bon de dire comment Gannot était arrivé à l'apogée de la science des Gall et des Spurzheim.

Fils d'un chapelier, il avait remarqué tout enfant, dans la boutique de son père, les formes si diverses des chapeaux en rapport avec les formes si variées de la tête. Il s'était ainsi créé un système phrénologique à lui, qu'il développa plus tard par l'étude superficielle de l'anatomie.

Gannot était médecin, ou, pour mieux

dire, officier de santé; ce qu'il avait appris tenait peu de place dans sa mémoire; mais, doué d'un tact fin et pénétrant, il analysait avec une espèce de *seconde vue* les caractères et les têtes qui tombaient sous sa main.

Un jour qu'accablé par une perte d'argent qu'il venait de faire au jeu, ne trouvant plus devant lui que misère et désespoir, il s'abandonnait aux plus sombres résolutions, une femme du monde belle, jeune, riche, descend de voiture, monte son escalier, et frappe à sa porte.

Elle venait demander au devin la bonne aventure de sa tête.

Si magnifique créature qu'elle fût, Gannot ne vit ni elle, ni sa beauté, ni son trouble, ni son hésitante rougeur; elle s'assit, ôta son chapeau, découvrit

d'admirables cheveux blonds, et livra sa tête au phrénologue.

Le docteur mystérieux passa négligemment sa main dans ces ondes d'or.

Son esprit était ailleurs.

Rien pourtant de plus riche que les plans et les contours qui se développaient sous le toucher du maître. Au moment où sa main arriva à un endroit situé à la base du crâne que le vulgaire appelle la nuque, et que les savants nomment l'organe de l'*amativité*, soit qu'elle eût vu Gannot dès longtemps, soit sympathie magnétique et instantanée, cette femme fondit en larmes, et, jetant ses bras autour du cou du futur Mapah :

— Ah ! s'écria-t-elle, je vous aime!

Ce fut un rayon nouveau dans la vie de cet homme.

Jusque-là, Gannot avait connu les femmes ; il n'avait pas connu la femme. A une vie de folles débauches, de jeu, d'émotions violentes, une vie répandue sur l'asphalte du boulevart, sur le parquet des tripots, dans les allées du bois, succéda une vie d'amour solitaire; car, cette belle inconnue, il l'aima jusqu'à la folie, jusqu'à la rage.

Elle était mariée.

Souvent, dans leurs heures de délire, quand venait le moment de se quitter, des pleurs plein les yeux, des sanglots plein la poitrine, ils conspirèrent la mort de l'homme qui était un obstacle à leur enivrante passion; mais ils en restèrent à la pensée du crime. Du

moins, elle voulut fuir avec lui ; la fuite fut convenue, le jour arrêté ; mais, ce jour-là, elle arriva chez Gannot avec un portefeuille garni de billets de banque pris dans le portefeuille de son mari : Gannot eut horreur du vol, et refusa l'argent :

Le lendemain, elle vint sans autre fortune que la robe qu'elle portait sur elle : pas une chaîne d'or à son cou, pas une bague à son doigt.

Ce jour-là, il l'enleva.

La vie de cet homme, compliquée de cet élément nouveau, prit plus que jamais son vol à travers les régions impossibles ; c'était une de ces natures qui vont à tous les emportements. Si ce principe de M. Guizot est vrai : « On tombe toujours du côté où l'on penche, »

le Mapah ne pouvait manquer de tomber un jour ou l'autre : il penchait de tous les côtés!

Le jeu et l'amour satisfaisaient admirablement les instincts merveilleux de cette vie excentrique; les maisons de jeu fermèrent! la femme qu'il aimait mourut!

C'est alors que le dieu naquit chez lui, de l'amant inconsolable et du joueur rentré.

Il fit une maladie pendant laquelle le spectre de cette femme morte le visita toutes les nuits, et lui révéla les dogmes de sa religion nouvelle. En proie à ces hallucinations de l'amour et de la fièvre, Gannot s'écoutait lui-même dans la voix qui lui parlait. Mais il n'était déjà plus Gannot; il se transfigurait.

Le dieu et son sanctuaire. — Il notifie au pape sa déchéance. — Ses manifestes. — Son portrait. — Doctrines de l'évadisme. — Emblèmes de cette religion. — Chaudesaigues me conduit chez le Mâpah. — Iswara et Pracriti. — Questions qui manquent d'actualité. — Guerre entre les sectateurs du *bidja* et les partisans du *sakti*. — Ma dernière entrevue avec le Mapah.

En 1840, dans cette vieille île Saint-Louis que fouettent les vents aigres et colères du nord et de l'ouest, sur le quai le plus froid de cette froide Thulé, — *terrarum ultima Thulæ*, — à un rez-de-

chaussée obscur et livide, dans une chambre nue, un homme pétrissait et moulait du plâtre.

Cet homme, c'était l'ancien Gannot.

La chambre était à la fois un atelier et une école; on venait y prendre des leçons de moulage, et y consulter le *Mapah*. C'était, nous l'avons déjà dit, le nom sous lequel Gannot préludait à sa nouvelle existence.

De cette chambre partit le premier manifeste par lequel *celui qui avait été Gannot* révélait au monde sa mission. —

Qui dut être étonné? Ce fut certes le pape Grégoire XVI, lorsqu'il reçut un jour, sur son trône souverain, un écrit daté *de notre grabat apostolique*, dans lequel on lui annonçait qu'il avait fait son temps; qu'à partir de ce jour, il eût à se

garder comme déchu, et qu'enfin il était remplacé.

Ce devoir de politesse rempli envers son prédécesseur, Gannot annonça purement et simplement à ses amis qu'ils eussent à le considérer comme le dieu de l'avenir.

Depuis deux ou trois ans, Gannot faisait école; de cette école étaient Félix Pyat, Thoré, Chaudesaigues, etc., etc. La brusque transfiguration de Gannot en Mapah, sa déclaration au pape, la prétention qu'il affichait de se poser en révélateur, lui aliénèrent ses anciens disciples; ce fut le *durus hic sermo*. Cependant, lui, inébranlable, continuait le cours de ses prédications; mais, comme ses prédications orales ne suffisaient point, et qu'il crut nécessaire d'y join-

dre les professions de foi imprimées, un jour il vendit ses hardes, et en convertit le prix en manifestes de guerre contre la religion du Christ, lesquels manifestes il distribuait à ses nouveaux disciples en disant, non pas comme Jésus : « Mangez et buvez; ceci est mon corps et ceci est mon sang! » mais : « Prenez et lisez ; ce sont mes chemises et mes culottes ! »

Depuis cette vente de sa garde-robe, les habitudes du ci-devant lion, ainsi que le costume, avaient entièrement disparu. Dans son passage du Gannot au Mapah, tout ce qui constituait le vieil homme s'était évanoui : une blouse remplaçait, hiver comme été, les habits élégants que portait l'ancien joueur ; un feutre gris couvrait son front haut et

magnifiquement dessiné. Ainsi vu, il était véritablement beau : ses yeux gris-bleu brillaient d'un feu mystique ; son nez fin, aux arêtes mobiles, suivait une ligne droite et pure ; une abondante barbe d'un blond vif tombait sur sa poitrine ; tous ses traits, comme ceux des rêveurs et des illuminés, étaient attirés vers le haut de sa tête par une sorte de tension nerveuse ; sa main était blanche, fine, distinguée, et, par un reste d'idolâtrie de l'homme du monde, il en prenait un soin particulier ; son geste ne manquait point d'empire ; sa parole était éloquente, chaude, colorée, bizarre. Prophète de la misère, il en avait pris les insignes ; il s'était fait prolétaire pour arriver au cœur des prolétaires ; il avait

endossé la blouse pour convertir les blouses.

Le Mapah n'était pas un dieu simple; c'était un dieu composite; il y avait en lui du Saint-Simon, du Fourier, de l'Owen.

Son principal dogme était le dogme très ancien de l'androgénisme, c'est-à-dire l'unité du principe mâle et du principe femelle dans toute la nature, l'unité de l'homme et de la femme dans la société.

Il appelait sa religion l'ÉVADISME, d'Ève et d'Adam; lui-même s'appelait le MAPAH, de *pater* et de *mater;* c'est en cela qu'il se superposait au pape, lequel n'avait été, dans les meilleurs temps de la papauté, même sous Grégoire VII, que le père des chrétiens, tandis que lui

était à la fois le père et la mère de l'humanité.

Dans son système, on devait porter non plus le nom de son père seulement, mais la première syllabe du nom maternel combinée avec la première syllabe du nom paternel.

Un jour, le Mapah s'adresse à son ami Chaudesaigues :

— Comment t'appelles-tu ?

— Chaudesaigues.

— Qu'est-ce que cela, Chaudesaigues ?

— C'est le nom de mon père.

— Et ta mère, malheureux, tu l'as donc tuée ?

Chaudesaigues baissa la tête : il n'y avait rien à répondre à cela.

En socialisme, le dogme du Mapah

était la protestation. A l'entendre, les assassins, les voleurs, les contrebandiers étaient la condamnation vivante de l'ordre moral contre lequel ils s'insurgeaient. Les *Brigands de Schiller* lui paraissaient le plus complet développement de sa théorie qui existât au monde.

Il se présente un beau matin dans une maison de filles, les rassemble, comme, aux jours de sa folie mondaine, il avait rassemblé les garçons de l'estaminet Hollandais ; puis, s'adressant aux pauvres créatures qui attendaient avec curiosité, ne comprenant pas quel était ce sultan qui demandait douze ou quinze femmes à la fois :

— Mesdemoiselles, dit-il, savez-vous ce que vous êtes ?

— Mais nous sommes des p....., répondirent les filles d'une seule voix.

— Vous vous trompez, dit le Mapah, vous êtes des *protestantes!*

Et, dans un langage qui ne manquait ni d'élévation, ni de couleur, il leur expliqua de quelle manière, elles, pauvres filles, protestaient contre le privilége des femmes honnêtes.

Il va sans dire qu'au fur et à mesure que cette doctrine se faisait jour, elle portait une certaine inquiétude dans l'esprit des magistrats, qui n'étaient pas à la hauteur de la religion nouvelle, plongés qu'ils se trouvaient dans les ténèbres du christianisme. Deux ou trois fois on fit venir le Mapah chez le juge d'instruction, et on le menaça d'un procès; mais, de sa main nerveuse et fine

tout à la fois, le Mapah secouait sa blouse, comme l'ambassadeur romain avait secoué sa toge.

— Emprisonnez-moi, jugez-moi, condamnez-moi, disait-il ; je n'en appellerai pas du tribunal correctionnel à la cour royale ; j'en appellerai de Pilate au peuple !

Et, en effet, soit que l'on craignît sa barbe, sa blouse, sa parole, qui, en réalité, était entraînante, soit qu'on ne jugeât point à propos de donner au nouveau dogme le piédestal de la police correctionnelle ou de la cour d'assises, on laissa le Mapah tranquille.

Le plus ardent des apôtres évadiens était *celui qui fut Caillaux*, et qui publia l'*Arche de la Nouvelle-Alliance*.

C'était le saint Jean du Mapah ; —

l'*Arche de la Nouvelle Alliance* est l'évangile qui raconte la passion de l'humanité, aux cris de laquelle s'était levé le Christ de l'île Saint-Louis.

Nous consacrons un chapitre à cet évangile.

Quant au Mapah, il n'écrivait point : à part deux ou trois manifestes datés *de son grabat apostolique*, et dans lesquels il annonçait son apostolat au monde nouveau, il ne faisait guère que des tableaux et des ouvrages en plâtre que l'on eût pu croire tirés de quelque temple d'Isis. C'est là que, prenant *sa religion* à son origine, il la montrait, *sous son double symbole*, se développant de siècle en siècle, fécondant toute la nature, et, enfin, se résumant en lui. Toute cette histoire, écrite en signes hiéroglyphi-

ques qui avaient l'avantage de pouvoir être lus et expliqués par tout le monde, traversait le boudhisme, le paganisme et le christianisme pour arriver à l'évadisme.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, le Mapah envoyait ses tableaux allégoriques et ses symboles de plâtre aux membres de la chambre des députés et aux membres de la famille royale; on devine bien que membres de la chambre, membres de la royauté laissaient les lithographies et les symboles aux mains des huissiers et des laquais, qui en faisaient l'ornement de leurs mansardes. Le Mapah en gémissait pour eux.

— Ils méprisent, disait-il, la prophé-

tie : le MANÉ, THÉCEL, PHARÈS ; il leur arrivera malheur !

Il leur arriva ce que vous savez.

Un jour, Chaudesaigues, — bon et pauvre garçon, mort bien avant l'âge, dont j'aurai à parler aussi à son tour, — me proposa de me conduire chez le Mapah : j'acceptai.

Le Mapah me reconnut pour avoir dîné ou soupé un soir avec moi du temps qu'il était Gannot ; il avait gardé un bon souvenir de cette rencontre ; aussi voulut-il, du premier coup, me mettre en rapport avec ses figures symboliques, et me faire pénétrer, comme les initiés égyptiens, jusqu'au fond des plus secrets mystères.

Je venais, par hasard, d'étudier assez sérieusement toutes les questions du

monde primitif, et ces grandes guerres, sans cause apparente qui désolèrent les premiers âges de l'humanité; j'étais donc en mesure, non-seulement de comprendre parfaitement les traditions les plus obscures de la religion du Mapah, mais encore de les faire comprendre à d'autres.

C'est ce que je vais essayer ici.

A l'époque où les Celtes firent la conquête de l'Inde, cette aïeule des civilisations égyptienne, grecque et romaine, ils y trouvèrent établi un système complet de sciences métaphysiques et physiques; cette cosmogonie atlantique rapportait tout à l'unité absolue, et faisait tout émaner d'un seul principe, ce principe unique, nommé *Iswara*, était purement spirituel.

Mais bientôt les savants indiens s'aperçurent avec épouvante que ce monde, qu'ils avaient longtemps considéré comme le produit d'une *unité* absolue, était incontestablement celui d'une *duité* combinée.

Ils eussent pu, comme le fit longtemps après eux, le premier Zoroastre, regarder ces deux principes comme *principiés*, c'est-à-dire comme fils et fille d'Iswara, et laisser ainsi l'antique Iswara à sa place en l'appuyant sur la double colonne des êtres créateurs, comme on voit un général romain élevé sur deux boucliers portés par ses soldats; mais ils voulurent faire, de ces deux principes, des principes *principiants*; ils se contentèrent donc d'adjoindre à Iswara un nouveau principe, c'est-à-dire de marier

Iswara avec *Pracriti*, ou la nature. Alors, tout fut expliqué : Pracriti posséda le *sakti*, c'est-à-dire le pouvoir conceptif, et l'ancien Iswara le *bidja*, ou le pouvoir génératif.

Je crois avoir été aussi clair que possible jusqu'à présent ; je vais tâcher de continuer ma démonstration avec une égale limpidité ; chose qui ne sera pas facile, attendu — et je suis bien aise d'en prévenir ici le lecteur — que nous faisons de la plus haute science, ce dont il pourrait ne pas se douter.

Cette première découverte des savants indiens, qui amena le mariage d'Iswara et de Pracriti, eut pour résultat de faire considérer l'univers comme le produit de deux principes possédant chacun en son particulier, l'un la faculté du mâle,

l'autre la faculté de la femelle. Iswara et Pracriti, c'étaient l'Ève et l'Adam, non pas seulement de l'humanité, mais encore de l'univers.

Ce système, remarquable par sa simplicité même, et qui séduisit l'homme en donnant à tout ce qui l'entourait une origine pareille à la sienne, se retrouve chez la plupart des peuples, qui le reçurent des Indous. Sanchoniaton appelle son principe mâle *Hypsistos*, le Très-Haut, et son principe femelle *Berouth*, la Nature; les Grecs appellent leur principale mâle *Saturne*, et leur principe femelle *Rhea*; les uns et les autres correspondent à Iswara et à Pracriti.

Cela alla bien pendant quelques siècles; mais la manie de la controverse est naturelle à l'homme, et cette manie

amena les questions suivantes, que se posèrent les savants indous, et qui provoquèrent la lutte d'une moitié du genre humain contre l'autre.

« Puisque l'univers, disaient les controversistes, est le résultat de deux puissances *principiantes* dont l'une agit avec les qualités du mâle, et l'autre avec les qualités de la femelle, comment devons-nous considérer les rapports qui les lient? sont-elles indépendantes l'une de l'autre? sont-elles préexistantes à la matière et contemporaines de l'éternité? ou bien doit-on voir dans l'une d'elles la cause procréatrice de sa compagne? Si elles sont indépendantes, comment se sont-elles réunies? Est-ce par une force coercitive? Alors, quelle divinité

plus puissante qu'elles-mêmes exerçait sur elles cette pression ? Est-ce par sympathie? Pourquoi pas plus tôt ou plus tard ? Si elles ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, laquelle des deux doit être soumise à l'autre? Quelle est la première en rang, soit comme ancienneté, soit comme puissance? Est-ce Iswara qui a produit Pracriti, ou Pracriti Iswara? Lequel d'Iswara ou de Pracriti agit le plus nécessairement et le plus énergiquement dans la procréation des choses inanimées et des êtres animés? Qui doit-on nommer le premier ou la première dans les sacrifices qu'on leur fait, ou dans les hymnes qu'on leur adresse? Doit-on confondre ou séparer le culte qu'on leur rend? Les hommes et les femmes doivent-ils avoir des au-

tels séparés pour l'un ou pour l'autre ou pour tous deux ensemble (1)?»

Ces questions, qui ont divisé des millions d'hommes, qui ont fait couler des fleuves de sang, paraîtront aujourd'hui oiseuses et même ridicules à nos lecteurs, qui entendent parler de la religion indoue comme d'un mythe, et de l'Inde comme d'une planète; mais, à l'époque dont nous nous occupons, l'empire indien était le centre du monde civilisé, et le maître du monde connu. Ces questions étaient donc de la plus haute importance.

Elles circulèrent d'abord sourdement dans l'empire; mais bientôt chacune d'elles eut réuni un assez grand nombre

(1) L'Abbé d'Olivet, *État social de l'homme.*

de partisans pour que la question religieuse apparût sous un aspect politique. Le sacerdoce suprême, qui d'abord avait commencé par se tenir en dehors de toute controverse, sacrifiant également à Iswara et à Pracriti, au *pouvoir génératif* et au *pouvoir conceptif;* le sacerdoce, qui était longtemps resté neutre entre le bidja et le sakti, fut obligé de se prononcer, et, comme il était composé d'hommes, c'est-à-dire de *pouvoirs génératifs*, il se prononça pour les *mâles*, et proclama la dominance du sexe masculin sur le sexe féminin.

Ce jugement passa, comme on l'imagine bien, pour tyrannique aux yeux des pracritistes, c'est-à-dire des partisans du *pouvoir conceptif;* ceux-ci se révoltèrent, le gouvernement voulut ré-

primer la révolte, et, dès-lors, la guerre civile fut déclarée.

Qu'on se figure sur une immense échelle, dans un empire de plusieurs centaines de millions d'hommes, une guerre comme celle des Albigeois, comme celle des Vaudois, comme celle des protestants.

Sur ces entrefaites, deux princes de la dynastie régnante (1), issus tous deux du roi Ougra, l'aîné ayant nom Tarak'hya, le cadet Irshou, divisèrent l'empire indien, moins par conviction que pour se faire des prosélytes. L'un prit pour signe le bidja, l'autre le sakti. Les partisans de chacun de ces deux symboles se réunirent à l'instant même

(1) Voir, pour les détails de cette guerre, le *Scanda Pousana* et le *Brahmanda*.

à celui qui représentait sa croyance, et l'Inde eut une guerre à la fois politique, civile et religieuse, Irshou, le cadet des deux frères, ayant positivement déclaré qu'il rompait avec le sacerdoce, et qu'il adorait la faculté conceptive ou féminine, comme la cause première de l'univers, lui accordant l'antériorité et la prééminence sur la faculté générative ou masculine.

Une guerre politique peut se terminer par un partage d'empire ; une guerre religieuse n'a pas de fin ; les sectes s'exterminent et ne se convainquent pas. Une guerre acharnée, mortelle, sans miséricorde, désola donc l'empire. Comme Irshou représentait l'opinion populaire, le socialisme du temps, et que son armée se composait en grande par-

tie de pâtres, on appela ses partisans les *pallis*, c'est-à-dire les pasteurs, du mot celte *pal*, qui veut dire houlette

Irshou fut battu par Tarak'hya, et repoussé jusqu'en Égypte. Les pallis y furent la souche de ces dynasties primitives qui durèrent deux cent soixante et un an, et qui sont connues sous le nom de dynasties des rois pasteurs. Cette fois, l'étymologie est flagrante ; ausi espérons-nous, sur ce point, ne rencontrer aucune contradiction.

Or, nous avons dit qu'Irshou avait pris pour drapeau le signe représentatif de la divinité qu'il avait glorifiée ; ce signe, en sanscrit, s'appelle *yoni*, d'où dérive *yoneh*, c'est-à-dire colombe ; — ce qui explique, notons-le en passant, com-

ment la colombe devint l'oiseau de Vénus.

Les hommes qui portaient le signe yoni furent appelés des Yoniens, et, comme ils le portaient toujours symboliquement sur un drapeau rouge, le rouge ou le pourpre devint, à Tyr, à Sidon, en Grèce, la couleur royale, couleur qui fut adoptée par la Rome des consuls, des empereurs et des papes, et, enfin, par tous les princes régnants, quelle que soit la race dont ils descendent, et la religion qu'ils professent.

On comprend que je ne suis pas fâché d'apprendre ici à messieurs les rois où est teinte la pourpre qu'ils portent.

Eh bien ! c'était préoccupé de ces grands débats, qui durèrent plus de deux mille ans et qui coûtèrent la vie

à un million d'hommes ; c'était dans la crainte qu'ils ne ressuscitassent de nos jours, que le philanthrope Gannot voulait fonder, sous le titre d'Évadisme, une religion qui réunit les deux cultes en un seul.

De là les figures bizarres qu'il moulait en plâtre, et les lithographies excentriques qu'il composait et exécutait sur papier de couleur avec le sérieux d'un brahme sectateur du bidja ou d'un Égyptien partisan du sakti.

On comprend quelle fut la joie du Mapah en trouvant en moi un homme aussi au courant des dogmes primitifs de sa religion et des malheurs que la discussion de ces dogmes avait entraînés avec elle. Il m'offrit, séance tenante, la position de son premier disciple,

c'est-à-dire de remplacer *celui qui avait été Caillaux*; mais j'ai toujours été l'ennemi de l'usurpation, et je ne voulais point, par mon exemple, consacrer un principe qu'un jour ou l'autre, je pouvais être appelé à combattre.

Alors, le Mapah m'offrit d'abdiquer en ma faveur, et de se faire mon premier disciple.

La position ne me parut pas assez nettement dessinée, en face des autorités spirituelles et surtout temporelles, pour que j'acceptasse cette offre, si séduisante qu'elle fût. Je me contentai donc d'emporter de l'atelier du Mapah un des plus beaux échantillons du bidja et du sakti, promettant de les exposer dans l'endroit le plus visible de mon sa-

lon, ce que je me gardai bien de faire, et je partis.

Je ne revis plus le Mapah qu'après la révolution du 24 février, et ce fut le hasard qui me le fit rencontrer dans les bureaux de la *Commune de Paris*, où j'allais demander l'insertion d'un article sur les exilés en général, et, en particulier, sur les exilés de la famille d'Orléans, l'insertion de cet article ayant été refusée à *la Liberté* par son rédacteur en chef, M. Lepoitevin-Saint-Alme

Cette révolution que Gannot avait prévue était arrivée; je croyais donc le trouver au comble de la joie; et, en effet, il glorifiait les trois jours de février, mais d'une voix faible et d'un cœur engourdi; il me parut singulièrement affaibli par ce mysticisme sensuel

et bizarre qui donnait chez lui une forme dogmatique à tous les événements. Au reste, les lignes de la partie supérieure de son visage étaient plus que jamais tirées vers les proéminences frontales, et toute sa personne annonçait un visionnaire chez lequel la fantaisie d'être dieu avait dégénéré en maladie.

Il définissait la terreur de la classe moyenne, en face du 24 février et des doctrines du socialisme, « la peur féroce du cochon qui a senti sur sa gorge le froid du couteau. »

Ses dernières années furent tristes et obscures ; il avait fini par douter de lui-même : l'*Elohi! elohi! lema sabakht ânny* ! retentissait comme un cri de mort dans son cœur vide et désabusé.

Pendant la dernière année de sa vie ,

il n'avait plus d'autre disciple qu'un Auvergnat, marchand de marrons dans un passage... C'est à lui que le dieu mourant confia le soin de faire germer sa doctrine.

Cet événement s'accomplit vers le commencement de 1851.

Apocalypse de celui qui fut Caillaux.

Nous avons dit un mot de l'apôtre du Mapah, nous avons promis de le suivre dans son île de Pathmos, et de donner une idée de son apocalypse.

Nous tenons notre parole. — Ce n'était pas chose facile à retrouver, qu'on le croie bien, que cette apocalypse, publiée par les soins et aux frais d'Hetzel,

sous le titre de l'*Arche de la nouvelle alliance.*

Ce n'est pas qu'Hetzel fût le moins du monde de la religion évadienne ; non, Hetzel était tout simplement le compatriote et l'ami de *celui qui fut Caillaux*, double avantage auquel il dut l'honneur de dîner plusieurs fois avec le dieu Mapah et son apôtre.

Il est plus que probable que c'était Hetzel qui payait les dîners.

ARCHE DE LA NOUVELLE ALLIANCE.

« Je ne viens point dire au « peuple : Rendez à César ce qui « est a César, et à Dieu ce qui « est à Dieu ; » mais je viens dire à César : « Rendez à Dieu « ce qui appartient à Dieu ! »

« Qu'est-ce que Dieu ? — Dieu ! c'est le peuple ! »

Le Mapah.

« A l'heure où les ombres grandissent,

j'ai vu passer devant moi le dernier apôtre d'une religion déchue, et je me suis écrié :

I.

« Pourquoi t'affliger, ô roi! et pour-
» quoi gémir sur les débris de ta cou-
» ronne? Pourquoi t'élever contre ceux
» qui t'ont précipité de ton trône? Si tu
» tombes aujourd'hui, c'est que ton
» heure est venue : vouloir la prolonger
» d'un instant serait une insulte à la
» majesté des cieux.

II.

» Tout ce qui existe ici-bas n'a-t-il pas
» ses phases de vie et de mort? L'herbe

» C'était ainsi que je chantais à l'aurore de ma vie. Poète, j'ai toujours plaint les nobles infortunes ; fils du peuple, je n'ai jamais renié la gloire.

» Alors, ce monde m'apparaissait libre et puissant sous les cieux, et je pensais que le dernier salut de l'univers aux fantômes des anciens jours serait sa première aspiration vers les magnificences de l'avenir.

» Il n'en fut rien. Le passé, en s'abîmant sous la terre, n'avait point entraîné avec lui tout son cortége de ténèbres.

» Or, je m'en suis allé vers les grèves arides que l'Océan blanchit de son écume. Les mouettes saluaient de leurs cris sauvages les rochers de la côte, et la grande voix de la mer était plus

douce à mon oreille que le langage des hommes... »

Puis vient le récit des sensations de l'apôtre mis en contact avec tous les grands aspects de la nature; il reste un an loin de Paris; mais, enfin, sa vocation le rappelle parmi les hommes.

» Or, ce même soir où, de retour de mon pélerinage, je marchais rêveur au milieu du tumulte de la grande cité d'Occident, plus que jamais mon âme était affaissée sous le poids de sa déchéance.

» Je me voyais, comme au temps de mes belles années, plein de confiance en Dieu et en l'avenir; et puis je reportais mes regards sur moi, sur moi,

l'homme du présent, éternellement ballotté entre une crainte et une espérance, entre un désir et un remords, entre le calme et le découragement.

»Et, quand je me fus bien contemplé ainsi, quand j'eus remué avec ma pensée toute cette fange, quand j'eus songé à ce qui avait germé de bon sous mon flanc, et à ce qui s'en exhalait de corrompu, je levai, avec une rage indicible, le poing vers le ciel, et je dis à Dieu :

« — Mais à qui donc appartient la terre ? »

» Au même instant, je me sentis heurté avec violence, et, par un mouvement que je ne pus réprimer, mon bras s'abaissa pour frapper : sur la joue

de celui qui me coudoyait, il me semblait souffleter ce monde.

» O surprise! ma main, au lieu de s'abattre sur sa face, rencontra sa main; une étreinte d'amour nous réunit, et, de sa voix gravement solennelle, il prononça ses paroles :

« — L'eau, l'air, la terre et le feu ne » sont à personne; ils sont à Dieu! »

» Puis, entr'ouvrant les plis du vêtement qui couvrait ma poitrine, il appuya un de ses doigts à la place où battait mon cœur, et il en jaillit une flamme brillante, et je me sentis soulagé.

» Saisi d'étonnement, je m'écriai :

» — Qui donc es-tu, toi dont la » parole fortifie, et dont l'attouchement » régénère?

» — Cette nuit même, tu le sauras? » me répondit-il.

» Et il continua sa route.

» Je le suivis, et je pus le considérer à loisir : c'était un homme du peuple, au dos arqué et aux membres puissants; sur sa poitrine flottait une barbe inculte, et sa tête nue et presque chauve attestait un long travail et de rudes passions. Il marchait, portant sur son épaule un sac de plâtre dont le poids courbait ses reins. Ainsi voûté, il passait à travers la foule... »

L'apôtre suit alors le dieu; car, cet homme qui l'a consolé, c'est le Mapah; il le suit jusqu'au seuil de son atelier; dans lequel il disparaît.

C'était ce même atelier où m'avait

conduit Chaudesaigues, sur le quai Bourbon, dans l'île Saint-Louis.

Bientôt la porte de cet atelier se rouvre, et l'apôtre peut entrer à son tour, et assister au spectacle que lui a promis le Mapah.

D'abord, il retrouve le Mapah lui-même.

« Et, pourtant, le maître de cette demeure n'avait point les allures d'un ouvrier vulgaire. C'était bien encore l'homme au sac de plâtre, à la barbe inculte, à la blouse déchirée, qui m'avait abordé d'une façon si inattendue; c'était bien la même puissance de regard, la même largeur d'épaules, la même force de reins; seulement, sur ce front sillonné, sur ces traits granitiques, sur

tout cet ensemble indescriptible, planait une majesté sauvage devant laquelle je m'inclinai.

» Et, m'avançant vers mon hôte, couché sur un lit à demi brisé qu'éclairait une veilleuse dans son urne de terre, je dis :

« — Maître, vous dont l'attouchement » guérit et dont la parole régénère, qui » donc êtes-vous? »

» Ayant levé les yeux sur moi, il répondit avec simplicité :

» — Le maître n'est plus; nous sommes tous enfants de Dieu : appelle-» moi frère. »

» Alors je repris :

« — Frère, qui donc êtes-vous?

» — Je suis celui qui est. Comme le » pâtre à la cîme des falaises, j'ai en-

» tendu le cri de la multitude ; il ressem-
» blait à la plainte des flots durant l'é-
» quinoxe d'hiver ; j'ai entendu ce cri
» dans ma poitrine, et je suis venu. »

» Et, m'ayant fait signe de me rap-
» procher, il dit encore :

« — Fils du doute, toi qui sèmes la
» tristesse, et qui recueilles l'angoisse,
» que cherches-tu ? Le soleil ou l'obscu-
» rité ? la mort ou la vie ? l'espérance ou
» le sépulcre ?

» — Frère, je cherche la vérité, » ré-
pondis-je. « Après avoir salué le pas-
» sé, j'ai demandé à ses abîmes d'où
» provenait la rumeur qui montait
» jusqu'à moi : le passé ne m'a point en-
» tendu.

» — C'est que le passé ne devait point
» t'entendre. Chaque âge a eu ses pro-

» phètes, et chaque pays ses monu-
» ments; mais prophètes et monuments
» se sont évanouis comme des ombres :
» ce qui, hier, était la vie, est la mort
» aujourd'hui. N'évoque donc plus le
» passé, et laisse-le s'endormir dans la
» nuit de ses tombeaux et dans la pous-
» sière de ses solitudes. »

» Je continuai :

« — Au milieu des éclairs et des dé-
» ceptions de ce siècle, j'ai interrogé le
» présent, et le présent ne m'a point
» entendu.

» — C'est que le présent ne devait
» point t'entendre; ses éclairs sont ceux
» qui précèdent l'orage, et sa loi n'est
» pas la loi de l'avenir.

» — Frère, quelle est donc cette loi?

» quelles pluies la feront éclore, et quel » soleil lui versera la lumière?

» — Dieu te l'apprendra. »

» Et, me désignant une place auprès de lui, il ajouta :

« — Assieds-toi, et sois attentif, car, » je te le dis en vérité, je suis celui qui » s'écrie à la face des peuples : *Veillez au » seuil de vos demeures, et ne vous endor- » mez point : l'heure de la révélation est » proche!...* »

En ce moment, la terre tremble, l'ouragan fouette les fenêtres, les beffrois sonnent d'eux-mêmes; l'apôtre veut fuir, mais la peur l'enchaîne aux côtés du maître. Il reprend :

» Je pressentis qu'il allait se passer

devant mes yeux quelque chose d'étrange. En effet, à l'instant où le dernier glas du beffroi retentit dans le vide, un chant qui n'a point d'écho dans la langue mortelle, tant il était saccadé, rapide et empreint d'une moquerie indéfinissable, lui répondit de dessous terre, et, s'élevant de note en note depuis les tons les plus graves jusqu'aux plus aigus, se déroula, bondit comme un serpent blessé, grinça comme une scie qu'on aiguise; puis enfin, toujours décroissant, toujours s'amoindrissant, finit par se perdre dans l'immensité.

Voici ce que disait ce chant :

« — Le voici, le voici, l'an 40, le fa-
» meux an 40! ah! ah! ah! qu'enfan-
» tera-t-il? que produira-t-il? Un bœuf
» ou un œuf? Peut-être l'un, peut-être

» l'autre! Ah! ah! ah! retroussez vos
» manches, manants! Et vous, riches,
» balayez la pierre de vos foyers! Place,
» place, place à l'an 40! L'an 40 a froid,
» l'an 40 a faim, l'an 40 veut manger;
» il a raison, l'an 40! ses dents cla-
» quent, ses membres grelottent, ses
» enfants n'ont pas de souliers, et ses
» filles pas un ruban pour en orner
» leur coiffure du dimanche, et pas
» un pauvre as bien rouillé dans leur
» pauvre pochette pour se régaler d'un
» pot de bière avec leurs fiancés! Ah!
» ah! ah! quelle misère! si ce n'était
» pas si triste, ce serait risible; si ce
» n'était pas affreux, ce serait drôle.
» Est-ce pour voir ce monde renversé
» que vous venez par ici, commère?
» Arrivez, arrivez vite; il y a place pour

» tous... Tiens, ce corbeau qui regarde » à sa fenêtre, et ce vautour qui bat des » ailes! Ah! ah! ah! l'an 40 a froid, » l'an 40 a faim, l'an 40 veut manger! » Qu'enfantera-t-il? Qu'enfantera-t-il?...»

» Et le chant s'éloigna et se confondit avec le murmure du vent, qui se lamentait au dehors... »

Puis commencent les apparitions.

« Ils étaient douze, tous livides, tous chargés de chaînes, tous sanglants, tous tenant à la main leur tête séparée du tronc, tous enveloppés d'un suaire verdi par la mousse du sépulcre, tous portant sur leur face le cachet des douze grandes passions, anneau mystique qui unit l'homme au Créateur.

» Ils s'avançaient comme la nuit, quand l'ombre descend sur les montagnes. — C'était un de ces groupes terrifiants qu'on aperçoit, aux jours de tourmente, au milieu des carrefours de la cité qui bouillonne, alors que les citoyens s'interrogent de l'œil, et se demandent entre eux : « Voyez-vous là-» bas ces faces lamentables? quels sont » donc ces hommes, et d'où vient qu'ils » errent comme des spectres au milieu » de la foule ameutée? »

» Et sur la tête de celui qui marchait le premier, pareil à un roi déchu, tant sa pâleur était magnifique et sa lèvre railleuse, flamboyait une couronne de feu, avec ce mot écrit en lettres de sang :

« *Lacenairisme !* »

« Toujours muets, et guidés par celui qui paraissait leur roi, les fantômes se groupèrent en demi-cercle au bord du lit délabré comme au pied d'un tribunal ; et *celui qui est*, ayant fixé sur eux pendant quelques instants son regard profond, les interpella en ces termes :

» — Qui êtes-vous?

» — Les élus de la douleur, les apôtres de la faim.

» — Vos noms?

» — Une lettre mystérieuse.

» — D'où sortez-vous?

» — Des ténèbres.

» — Que demandez-vous?

» — Justice ! »

» Et les échos répétèrent : « Jus-

tice! » Et, à un signal de leur roi, les fantômes entonnèrent en chœur un hymne retentissant... »

Cet hymne ne manque pas d'une certaine majesté terrible, d'une certaine terreur grandiose; mais nous nous réservons pour d'autres citations que nous préférons à celle-là.

L'apôtre reprend :

« Ils se turent, les pâles fantômes; leurs lèvres devinrent immobiles et glacées, et sur le front maudit de ces enfants perdus de la tombe sembla flotter indécise l'ombre sanglante du passé.

» Et soudain, de la base au faîte de l'escalier mystérieux, il se fit un grand

bruit et de nouveaux visages apparurent sur le seuil...

» Une chemise rouge, un bonnet de laine grossière, un mauvais pantalon de toile souillé de sueur et de poudre ; aux pieds un boulet d'airain, aux mains des chaînes retentissantes ; tel était leur accoutrement, marqué du cachet indélébile de toutes les misères humaines.

» Comme s'ils eussent été évoqués par l'appel de leurs devanciers, ils entrèrent en leur adressant un salut amical. Je remarquai que chacun d'eux portait sur son visage un air d'insouciance et de défi, et, soigneusement caché sous ses vêtements, un poignard couvert de rouille.

» Et sur leurs épaules ils élevaient

triomphalement un large billot encore imprégné d'un sang noirâtre.

» Et sur ce billot un homme à la face avinée, aux jambes titubantes, grotesquement appuyé sur le manche usé d'une hache.

» Et cet homme, gambadant et gesticulant, écorchait d'un ton nasillard une espèce de complainte dont le refrain était celui-ci :

« Voici l'autel et le bedeau !
A sa barbe faisons l'orgie ;
Jusqu'à ce que sur notre vie
Le diable tire le rideau,
Foin de l'autel et du bedeau ! »

» Et ses compagnons reprenaient ce refrain en chœur, au bruit de leurs chaînes entrechoquées.

» Ce que voyant *celui qui est*, il étendit les mains sur l'appareil redoutable. Il se fit un silence profon,d et il dit :

« — Mon cœur, océan de vie, de douleur et d'amour, est la grande coupe » de la nouvelle alliance où sont tombés les larmes, la sueur et le sang ; et » par les larmes qui ont arrosé, par la » sueur qui a pétri, par le sang qui a fécondé, forçats et suppliciés, mes frères, » soyez bénis ! et espérez ? l'heure de la » révélation est proche !

» — Et quoi ! m'écriai-je avec épouvante, viens-tu prêcher le poignard ?

» — Je ne viens point prêcher le poignard ; je viens en donner le mot. »

» ..... Et *celui qui est* reprit :

» — Les passions sont comme les » douze grandes tables de la loi des lois,

» AMOUR : elles sont, en harmonie, la » source de tous les biens ; en subver- » sion, la source de tous les maux. »

» Le silence se fit, et il ajouta :

» — Chaque tête qui tombe est une » lettre d'un verbe encore incompris » dont le premier mot est protestation ; » le dernier, expansion passionnelle in- » tégrale. La hache est un briquet ; la » tête du supplicié, une pierre, le sang » qui en jaillit, l'étincelle ; et la société, » une poudrière ! »

» Le silence se fit, et il ajouta pour » la troisième fois:

« — La cour d'assises est le thermo- » mètre de la fausseté de l'institution » sociale ! »

» Le silence se fit et pour la quatrième » fois il ajouta :

« — Le bagne est aux sociétés moder-
» nes ce qu'était le cirque à l'ancienne
» Rome ; l'esclave mourait pour la li-
» berté individuelle ; aujourd'hui, le
» forçat meurt pour la liberté intégrale
» passionnelle. »

» Et tout rentra dans le silence ; et, peu de temps après, à ces paroles succéda une voix d'en haut, voix pleine de mansuétude :

« — Espérez, pauvres martyrs ! disait-
» elle au lugubre cortége, immobile dans
» un des coins du grabat ; espérez !
» l'heure approche ! »

Alors, viennent trois nobles figures : celles de l'ouvrier, du laboureur et du soldat.

Le premier a faim : on lui dispute le pain qu'il a gagné.

Le second a faim et froid : on lui marchande le grain qu'il a semé, le bois qu'il a coupé.

Le troisième a passé par toutes les souffrances humaines; bien plus, il a espéré, et son espérance a été déçue, et on lui reproche le sang versé.

Tous trois portent sur leur visage l'histoire de leur vie ; tous trois se sentent mal à l'aise dans le présent ; tous trois sont prêts à demander à Dieu compte de ses œuvres; mais, quand l'heure approche, quand leur cri va s'élever vers l'Éternel, un spectre s'élance des limbes du passé : on le nomme le *Devoir*.

Et ils reculent pleins d'épouvante.

Un prêtre les précède; ses membres sont serrés dans un vêtement funèbre; il s'avance à pas lents et les yeux baissés. Étrange contraste! il rêve le ciel, et s'incline vers la terre! sur sa poitrine on lit: *Christianisme!* et plus bas: *Résignation.*

« Les voici! les voici! s'écrie l'apôtre: ils s'avancent vers *celui qui est.* Quels seront leurs discours, et comment s'exprimeront-ils en sa présence? Leur plainte sera-t-elle aussi profonde que leur tristesse? Non, leur incertitude est trop grande pour qu'ils osent formuler leur pensée: d'ailleurs, leur pensée, c'est le doute.

» Peut-être, un jour, parleront-ils plus haut. Écoutons religieusement l'hymne que murmurent leurs lèvres;

hymne plein de majesté, mais pourtant moins harmonieux que la brise, et moins infini que l'Océan. Écoutons :

Hymne.

Du haut de l'horizon, du milieu des nuages,
Où l'astre voyageur apparut aux trois rois;
Des profondeurs du temple où veillent tes images,
O Christ! entends-tu notre voix?
Si tu contemples la misère
De la foule muette au pied de tes autels,
Une larme de sang doit mouiller ta paupière.
Tu dois te demander, dans ta douleur austère,
S'il est des dogmes éternels!

Le prêtre.

O Christ! j'ai pris longtemps pour un port salutaire
Ta maison, dont le toit domine les hauts lieux;
Et j'ai voulu cacher au fond du sanctuaire,
Comme sous un bandeau, mon front tumultueux.

Le soldat.

O Christ ! j'ai pris longtemps pour une noble chaîne
L'abrutissant lien que je traîne aujourd'hui ;
Et j'ai donné mon sang à la cause incertaine
De cette égalité dont l'aurore avait lui.

Le laboureur.

O Christ ! j'ai pris longtemps pour une tâche sainte
La rude mission confiée à mes bras,
Et j'ai, pendant vingt ans, sans repos et sans plainte,
Laissé sur les sillons la trace de mes pas.

L'ouvrier.

O Christ ! j'ai pris longtemps pour œuvre méritoire
Mes longs jours consumés dans un labeur sans fin :
Et, maintes fois, de peur d'outrager ta mémoire,
J'ai plié ma nature aux douleurs de la faim.

Le prêtre.

La foi n'a pas rempli mon âme inassouvie !

Le soldat.

L'orage a balayé tout le sang répandu !

Le laboureur.

Où je semais le grain, j'ai récolté l'ortie !

L'ouvrier.

Hier, j'avais un lit : mon maître l'a vendu !

. . . . . .

» Silence ! Est-ce le vent de la nuit qui emporte leur prière, ou leur voix a-t-elle cessé d'interroger le ciel ?... Seront-ils consolés ? Qui le sait ? Dieu retient encore l'énigme entre ses mains puissantes, énigme terrible suspendue aux confins de deux mondes : le présent et l'avenir.

« Non, ils ne seront point abandonnés dans la route où le doute les accable, où la résignation les abat. Enfants de Dieu, ils auront leur part de vie et de soleil : Dieu aime ceux qui le cherchent... »

Puis le prêtre, le soldat, le laboureur, l'ouvrier font place à d'autres, et l'apôtre reprend :

« Et à la suite de deux femmes, dont l'une était resplendissante de parure et d'audace, l'autre muette et voilée, un cortége où le grotesque se mêlait au terrible, le fantastique au réel, se rua dans l'enceinte, qui parut s'agrandir subitement pour contenir toute cette mul-

titude, tandis que, de leur côté, les résignés, cédant la place aux nouveaux venus, se groupaient en silence non loin de leurs formidables devanciers.

» Et *celui qui est* se disposant à adresser la parole aux arrivants, un d'entre eux, que je n'avais pas aperçu d'abord, s'approcha pour répondre au nom de ses acolytes.

» Et sur le front de cet interprète à l'encolure carrée, aux lèvres luisantes et avides, je lus en lettres d'or le mot :

« *Maçairisme !* »

» Et *celui qui est* dit :

« — Qui êtes-vous?

» — Les élus de la luxure, les apôtres de la joie.

» — D'où venez-vous ?

» — De la richesse.

» — Où allez-vous ?

» — Au plaisir.

» — Qui vous a faits si gras ?

» — L'infamie.

» — Qui vous rend si joyeux ?

» — L'impunité... »

On devine l'étrange procession qui se déroule, alors, aux yeux de l'apôtre : d'abord, la femme resplendissante de parure et d'audace, la prostituée; la femme muette et voilée, l'adultère; puis les agioteurs, les grecs, les hommes d'affaires, les banquiers, les usuriers, tous ces reptiles, tous ces serpents

enfin qui naissent dans la fange des sociétés.

« L'un faisait pirouetter entre ses doigts une large tabatière d'or sur le couvercle de laquelle étaient gravés ces mots : *Patience plébéienne pulvérisée*; et il s'en bourrait les narines à en mourir.

» Un autre se drapait dans les plis d'un large manteau auquel était attachée cette inscription : *Laine coupée sur le dos des niais.*

» Un troisième, au front étroit, au teint jaunâtre, aux joues tombantes, appuyait amoureusement sur son énorme abdomen, qui n'était autre chose qu'un coffre-fort, ses deux mains, dont les doigts étaient autant de grosses sangsues qui se tordaient et entr'ouvraient

affreusement leurs trompes béantes comme pour demander pâture.

» Le nez de plusieurs, encadré entre deux yeux ronds et fauves, et fait en forme de bec de vautour, déchiquetait avec une voracité dégoûtante un quartier de charogne maintenu à portée par une chaîne d'or massif pareille à celle qui brille sur la poitrine des grands dignitaires de divers ordres de chevalerie.

» Au milieu de tous, il y en avait un qui brillait, revêtu des ornements pontificaux les plus magnifiques, la tête surmontée d'une mitre en forme de globe et resplendissante d'émeraudes et de rubis. Il tenait d'une main une crosse sur laquelle il s'appuyait, de l'autre une épée qui, de loin, paraissait jeter des flammes;

mais, en approchant, on entendait sous ces habits le craquement de ses os, et l'on s'apercevait que ce qu'on avait pris pour une figure n'en était que le squelette fardé, et que le glaive et la crosse étaient, l'un de verre fragile, l'autre de bois pourri.

» Puis, au dessus de cet assemblage grouillant, difforme, indescriptible, flottait une sombre bannière, oriflamme gigantesque, fantastique labarum dont un vent empesté soulevait en sifflant, les immenses replis ; et sur cette bannière, qui se déroulait lentement et silencieusement comme l'aile d'un vautour, on lisait :

« *Gémonies providentielles !* »

» Et tout cela causait, chantait, riait,

pleurait, gesticulait, dansait, faisait mille gentillesses. C'était délirant! c'était effroyable !... »

Puis vient la description d'une espèce de sabbat, près duquel celui de *Faust* manque complétement d'imagination.

Mais, lorsqu'il jugea que tout cela avait suffisamment causé, chanté, ri, pleuré, gesticulé, dansé :

« *Celui qui est* fit un geste, et toutes ces voix ne formèrent plus que deux voix, tous ces corps que deux corps, toutes ces têtes que deux têtes.

» Et deux formes humaines apparurent côte à côte, regardant leurs pieds qui étaient d'argile.

» Puis soudain, de cette argile, na-

quit une hydre à sept têtes ; et chacune de ces têtes avait un nom.

» La première s'appelait Orgueil ; la seconde, Avarice ; la troisième, Luxure ; la quatrième, Envie ; la cinquième, Gourmandise ; la sixième, Colère ; la septième, Paresse.

» Et, se dressant de toute sa hauteur, l'hydre effroyable étreignit de ses mille replis les membres palpitants du colosse, qui se tordait, hurlait et envoyait vers le ciel des blasphèmes et des lamentations : et chacune des sept gueules du monstre imprimait sur sa chair d'horribles morsures, qui au front, qui au cœur, qui au ventre, qui à la bouche, qui aux flancs, qui aux bras.

« — Voilà le passé ! » fit *celui qui est*.

« — Frère! » m'écriai-je, « et quel » sera donc l'avenir!

» — Regarde! » dit-il.

» Et l'hydre avait disparu, et les deux formes humaines se dessinaient entrelacées et pleines de force, de majesté et d'amour, sur l'horizon lumineux du taudis; et les pieds du colosse s'étaient changés en marbre de la plus éclatante blancheur.

» Et, lorsque j'eus bien contemplé cette forme céleste, *celui qui est* étendit de nouveau les mains, et elle s'évanouit, et l'atelier redevint ce qu'il était quelques instants auparavants.

» Les trois grandes catégories de nos visiteurs étaient toujours là, mais calme et saintement recueillies.

» Et *celui qui est* dit :

» — Qui que vous soyez, de quelque
» religion que vous veniez, de la tris-
» tesse ou du plaisir, du levant splen-
» dide ou du couchant sombre, soyez
» les bienvenus, frères! et à tous, bon
» jour, bon an!... Bon jour, bon an, à
» vous, suppliciés et forçats, mes frè-
» res! protestants innocents, gladia-
» teurs du cirque, thermomètres vivants
» de la fausseté de l'institution sociale,
» espérez! l'heure de votre réhabilita-
» tion est proche! A vous, pauvres pros-
» tituées, mes sœurs! beaux diamants
» couverts de boue et d'opprobre, espé-
» rez! l'heure de votre transfiguration
» est proche!... A vous, femmes adul-
» tères, mes sœurs, qui pleurez et hur-
» lez dans le bagne conjugal, beaux
» christs d'amour au front flétri, espé-

» rez ! l'heure de la liberté est proche !
» A vous, pauvres ouvriers, mes frères,
» qui suez pour le maître qui vous dé-
» vore, qui mangez le peu de pain qu'il
» vous laisse, lorsqu'il vous en laisse,
» dans l'agonie et les tortures du lende-
» main ! Que devriez-vous être ? Tout !
» Qu'êtes-vous ? Rien ! Espérez et écou-
» tez : l'exploitation est impie, la résis-
» gnation est un blasphème !... A vous,
» pauvres laboureurs et métayers, mes
» frères, qui labourez pour le proprié-
» taire, semez pour le propriétaire, ré-
» coltez pour le propriétaire le blé dont
» il vous laisse le soin ; espérez ! l'heure
» du pain plus blanc que la neige ap-
» proche !... A vous, pauvres soldats,
» mes frères ! qui fécondez de votre
» sang le grand sillon de l'humanité,

» espérez ! l'heure de la paix éternelle » est proche !... A vous, pauvres prê- » tres, mes frères ! qui vous lamentez » sous la bure, et qui vous frappez le » front aux angles de l'autel, espérez ! » l'heure de l'expansion pour tous est » proche ! »

» Et, après un instant de silence, *celui qui est* ajouta encore :

» — Je ne vous oublierai pas non plus, » vous, les heureux du siècle, vous, les » élus de la joie. Vous avez votre mis- » sion à remplir ; elle est sainte, car, du » cadavre gorgé du vieux monde, sor- » tira l'univers transfiguré.... Soyez » donc les bienvenus, frères ! et à tous, » bon jour, bon an ! »

» Ayant entendu ces choses, tous ceux qui étaient présents s'acheminèrent

en silence vers le seuil du grabat; ils sortirent pleins d'espoir, et leurs pas retentissaient sur les degrés de la spirale infinie.

» Et le même cri qui avait déjà résonné à mes oreilles traversa l'air une seconde fois :

» L'an 40 a froid! l'an 40 a faim! » l'an 40 veut manger! Qu'enfantera-t-il? qu'enfantera-t-il? Ah! ah! ah! »

» Je me tournai vers *celui qui est*. La nuit n'était pas encore au tiers de sa course, et la flamme de la lampe pétillait toujours dans son urne jaunâtre.

» Et je m'écriai :

» — Frère! en quel nom viens-tu relever toutes ces misères?

» — Au nom de ma mère, au nom de

la grande crucifiée! » répondit *celui qui est*.

» Et il continua ;

» — Au commencement, tout était » bien et toutes les femmes ne formaient » qu'une seule femme, *Ève*, et tous les » hommes ne formaient qu'un seul » homme, *Adam;* et le règne d'*Eve-* » *Adam*, ou de l'unité primitive, floris- » sait dans l'Éden, et l'harmonie et l'a- » mour étaient les seules lois de ce » monde. »

» Et *celui qui est* dit encore :

» Il y a cinquante ans une femme ap- » parut belle entre toutes : elle se nom- » mait *Liberté;* elle s'incarna dans un » peuple; ce peuple s'appelait *France*. » Et sur le front de cette femme s'éten- » dit, comme dans l'antique Éden, un

» arbre aux verts rameaux ; et cet arbre » se nomma *arbre de liberté*. Et, désor- » mais, France et Liberté ne sont plus » qu'un seul et même terme, qu'une » seule et même idée! »

Et, me présentant une harpe suspendue au-dessus de sa couche, il ajouta :

« — Chante, prophète! »

» Et voici ce que m'inspira l'esprit de » Dieu :

I.

» Pourquoi te lèves-tu avec le soleil ? ô France ! ô Liberté ! et pourquoi tes vêtements exhalent-ils une senteur embaumée? Pourquoi montes-tu dès le matin sur la montagne ?

II.

» Est-ce pour voir à l'horizon les faucheurs dans les champs de blé mûr, ou la glaneuse qui se courbe sur les sillons comme un arbrisseau battu des vents?

III.

» Est-ce pour écouter le chant de l'alouette ou le murmure du fleuve, ou pour contempler l'aurore, belle comme une vierge aux yeux bleus?

IV.

» Si tu te lèves avec le soleil, ô France! ô Liberté! ce n'est point pour voir à l'horizon les faucheurs dans les champs

de blé mûr, ni la glaneuse qui se courbe sur les sillons.

V.

» Ce n'est point pour écouter le chant de l'alouette ou le murmure du fleuve, ni pour contempler l'aurore, belle comme une vierge aux yeux bleus.

VI.

» C'est que tu attends ton fiancé; ton fiancé aux mains puissantes, aux lèvres plus roses que le corail des mers d'Ibérie, et au front plus uni que le marbre de Paros.

VII.

» Descends de la montagne, ô France!

ô Liberté! ce n'est pas là que tu trouveras ton fiancé. Tu le rencontreras dans la cité sainte, au milieu de la multitude.

VIII.

» Le voici qui s'avance vers toi, la démarche fière et la poitrine couverte d'un triple airain, tu lui passes au doigt l'anneau nuptial ; à tes pieds se trouve une couronne tombée dans la fange ; tu la lui places sur le front, et tu le proclames empereur. Ainsi paré, tu le contemples avec orgueil, et tu lui dis :

IX.

« — Mon fiancé, vous êtes beau « comme le premier homme. Otez de

» dessus mon front mon bonnet phry-
» gien, remplacez-le par un casque au
» panache ondoyant, ceignez mes reins
» d'une épée flamboyante, et poussez-
» moi ainsi tout armée à travers les na-
» tions, afin que j'accomplisse dans la
» douleur le mystère d'amour, selon ce
» qui a été écrit, et que par moi la tête
» du serpent soit écrasée ! »

X.

» Ce qu'ayant entendu ton fiancé, il répond : « Que ta volonté soit faite, ô » France ! ô Liberté ! » Et il te pousse tout armée à travers les nations, afin que la parole de Dieu soit accomplie.

XI.

» Pourquoi ton front est-il si pâle ? ô

France ! ô Liberté ! et pourquoi ta blanche tunique est-elle souillée de sueur et de sang ? Pourquoi marches-tu péniblement comme une femme en travail ?

XII.

» C'est que ton fiancé ne te donne pas de relâche, et que l'enfantement est proche.

XIII.

» Entends-tu à l'horizon le vent qui mugit, et la grande voix du fleuve, qui se plaint dans sa prison de granit ? Entends-tu le gémissement des vagues, et le cri des oiseaux de ténèbres ? C'est que l'heure de l'enfantement est proche.

XIV.

» Comme au jour de ton départ, ô France! ô Liberté! revêts-toi de tes plus beaux habits; répands sur tes cheveux les plus purs parfums d'Arabie; vide avec tes disciples la coupe des adieux, et achemine-toi vers ton calvaire, où doit être scellée la délivrance du monde.

XV.

» Comment se nomme cette colline que tu gravis au milieu des éclairs? Cette colline, c'est Waterloo! Comment se nomme cette plaine toute rouge de ton sang? C'est la plaine de la Belle-Alliance! Sois bénie, à jamais bénie entre

toutes les femmes, entre toutes les nations, ô France! ô Liberté! »

» Et, ayant entendu ces choses, *celui qui est* reprit :

« — O ma mère, toi qui m'as dit : « La » mort n'est pas le tombeau ; elle est le » berceau d'une vie plus grande, d'un » amour plus infini! » ton cri est venu » jusqu'à moi. O ma mère! par l'an» goisse de ton pénible enfantement, » par les souffrances de ton martyre, » que la tête du serpent soit écrasée, et » l'humanité sauvée?

» Et, se retournant vers moi, il ajouta :

» — Enfant de Dieu, que cherches-tu? le soleil ou l'obscurité! la mort ou la vie? l'espérance ou le sépulcre?

» — Frère, » ai-je répondu, « je cherche la vérité. »

» Et il reprit :

« — Au nom de l'unité primitive, reconstituée par le beau sang de France, je te salue apôtre d'*Ève-Adam!...* »

» Et, en prononçant ces paroles, *celui qui est* évoqua l'abîme, qui s'entr'ouvrit à sa voix.

« — Enfant de Dieu, « dit-il « sois attentif, et regarde !

» Et j'ai regardé.

» Et j'ai vu un immense vaisseau surmonté d'un mât gigantesque terminé en ruche ; et l'un des flancs du vaisseau regardait l'occident, et l'autre l'orient.

» Et, du côté de l'occident, ce vaisseau s'appuyait sur les sommets nuageux

de trois montagnes dont la base se perdait dans une mer furieuse.

» Et chacune de ces montagnes portait son nom sanglant attaché à son flanc : la première s'appelait Golgotha ; la seconde, Mont-Saint-Jean ; la troisième, Sainte Hélène.

» Et, au centre du mât gigantesque, du côté de l'occident, était fixée une croix à cinq branches sur laquelle expirait une femme.

» Au dessus de la tête de cette femme, on lisait :

France.
18 *juin* 1815.
Vendredi-Saint :

» Et chacune des cinq branches de la

croix sur laquelle elle était étendue représentait une des cinq parties du monde; sa tête reposait sur l'Europe, et un nuage l'entourait.

» Et, du côté du vaisseau qui regardait l'Orient, les ténèbres n'existaient pas ; et la carène était arrêtée au seuil de la cité de Dieu, sur le faîte d'un arc triomphal que le soleil illuminait de ses rayons.

» Et la même femme apparaissait de nouveau, mais transfigurée et radieuse ; elle soulevait la pierre d'un sépulcre, et sur cette pierre il était écrit :

Restauration, jours du tombeau.

29 *juillet* 1830.

Pâques.

» Et son fiancé lui tendait les bras en souriant, et ils s'élançaient ensemble vers les cieux.

» Et, des profondeurs de l'arche sainte, sortait une voix puissante qui disait :

» Le mystère d'amour est accompli : » — tous sont appelés ! — tous sont » élus ! — tous sont réhabilités ! »

» Voilà ce que j'ai vu sur l'arche sainte, et, peu de temps après, l'abîme se voila, et *celui qui est*, m'imposant les mains, dit :

« — Va, mon frère, quitte tes habits » de fête ; endosse la tunique de l'ou- » vrier ; suspends à tes reins le marteau » du travailleur ; car celui qui ne mar- » che pas avec le peuple ne marche pas » avec moi, et celui qui ne partage pas

» son labeur est l'ennemi de Dieu... Va,
» et sois un fidèle apôtre de l'unité ! »

» Et j'ai répondu :

« — C'est la foi dans laquelle je veux
» vivre, et que je suis prêt à sceller de
» mon sang !

» Et quand je m'en suis allé, le soleil commençait à monter sur l'horizon.

Juillet 1840.

» *Celui qui fut* CAILLAUX. »

Telle est l'apocalypse du principal et nous dirons même de l'unique apôtre du Mapah.

J'avais commencé à l'écrire en me promettant d'en retrancher les trois quarts, et je l'ai reproduite presque entièrement.

J'avais commencé à l'écrire la raille-

rie au bout de ma plume, et je n'ai pas eu le courage de railler ; car, au milieu de tout cela, il y a un grand dévouement, une poésie réelle, de nobles pensées.

Qu'est devenu l'homme qui a écrit ces lignes ? Je n'en sais rien ; mais sans doute, il n'aura pas failli à *la foi dans laquelle il voulait vivre, et qu'il était prêt à sceller de son sang.*

Il faut qu'une société soit bien malade, bien disloquée, bien désorganisée, pour que des hommes d'une pareille intelligence n'y trouvent pas d'autres ressources que de se faire dieu — ou apôtre !

Le bouc émissaire du pouvoir. — Espérances légitimistes. — La messe expiatoire. — L'abbé Olivier. — Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Rachel. — Où je commence à avoir tort. — Le général Jacqueminot. — Pillage de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Le prétendu jésuite et le préfet de police. — La chambre de l'abbé Paravey.

Pendant que nous étions aux grands prêtres, aux apôtres et aux dieux, à l'abbé Châtel, à *celui qui fut Caillaux*, et au Mapah, nous voulions entamer, tout courant, l'histoire de Saint-Simon et de ses deux disciples, Enfantin et Ba-

zard; mais nous commençons à craindre que nos lecteurs n'en aient assez de l'Olympe moderne, et nous nous hâtons de revenir à la politique, qui allait de pis en pis, et à la littérature, qui allait de mieux en mieux.

Toutefois, que nos lecteurs se rassurent, ils ne perdront rien pour attendre: deux ou trois volumes encore, et ils retrouveront le dieu à son bureau du Mont-de-Piété, et les apôtres dans leur retraite de Ménilmontant.

Retournons d'abord à nos artilleurs; puis, par Saint-Germain-l'Auxerrois et l'archevêché, nous arriverons à *Antony*.

On comprend que tous nos méfaits des mois de novembre et de décembre avaient éveillé l'attention de l'autorité;

des mandats d'amener avaient été lancés, et dix-neuf citoyens appartenant pour la plupart à l'artillerie avaient été arrêtés.

Ces dix-neuf citoyens étaient Trélat, Godefroy Cavaignac, Guinard, Sambuc, Francfort, Audry, Penard, Rouhier, Chaparre, Guilley, Chauvin, Pescheux d'Herbinville, Lebastard, Alexandre Garnier, Charles Garnier, Ton, Lenoble, Pointis et Gourdin.

Il en était de toutes les émeutes du règne de Louis-Philippe, comme il en avait été de celles de la fin du consulat et du commencement de l'empire : quel que fût le parti qui eût fait l'émeute, c'était sur les républicains Dan que l'on frappait.

C'est que, les uns après les autres,

tous les gouvernements réactionnaires qui se sont succédé depuis soixante et dix ans ont bien compris qu'ils n'avaient d'ennemis sérieux, réels, incessants, que les républicains.

Cette préférence que nous donnait, au risque d'être accusé de partialité, le roi Louis-Philippe, encourageait fort les autres partis, et notamment le parti carliste. Royalistes du dedans, royalistes du dehors semblaient se renvoyer les uns aux autres ce fameux programme de 1792 : *Remuez, et nous entrerons ! Entrez, et nous remuerons.*

Ce furent les royalistes de l'intérieur qui remuèrent les premiers, et voici à quelle occasion :

Il était resté dans l'esprit de quelques personnes que le roi Louis-Philippe

n'avait accepté le pouvoir que pour le rendre un jour à Henri V.

Ce qui pouvait faire croire surtout que le roi Louis-Philippe était disposé à jouer le rôle de Monk, c'est qu'on assurait que le seul ambassadeur qu'eût voulu accepter l'empereur Nicolas était ce même M. de Mortemart à qui le duc d'Orléans avait remis, le 31 juillet, cette fameuse lettre dont j'ai donné copie; et, comme M. de Mortemart venait de partir pour Saint-Pétersbourg avec le titre d'ambassadeur, il n'y avait plus de doute, aux yeux des royalistes, du moins, que le roi des barricades ne fût disposé à rendre la couronne à Henri V.

Ce bruit était moins absurde encore, il faut en convenir, que celui qui courut de 1799 à 1803, à savoir, que Bona-

parte avait fait le 18 brumaire au profit de Louis XVIII.

Chacun des deux souverains répondit par un argument à sa taille.

Bonaparte fit arrêter, juger et fusiller le duc d'Enghien.

Louis-Philippe laissa piller Saint-Germain-l'Auxerrois et l'archevêché.

Une occasion allait être donnée aux carlistes et aux prêtres, leurs alliés naturels, de tâter la situation que huit mois de règne philippiste et trois mois de persécutions républicaines leur avaient faite.

On approchait du 14 février, jour anniversaire de l'assassinat du duc de Berry.

Déjà, en province, de petites tentatives légitimistes avaient eu lieu. A Rho-

dez, on avait arraché, pendant la nuit, l'arbre de la liberté; à Collioure, on avait arboré le drapeau blanc; à Nîmes, les verdets semblaient ressuscités, et, comme ces fantômes qui reviennent de l'autre monde pour rouer de coups leurs ennemis, ils avaient, disait-on, battu des gardes nationaux qu'on avait retrouvés presque assommés, et qui ne pouvaient donner que de vagues renseignements sur leurs assommeurs.

On en était donc là, le 12 février. La triple émanation républicaine, carliste et napoléonienne passait dans l'air comme une bouffée d'orage au milieu de laquelle s'élançaient les cris discordants d'un carnaval effréné, lorsque, tout à coup, on apprit que, le surlendemain, un service anniversaire allait être

célébré à Saint-Roch, en expiation de l'assassinat de la place Louvois.

Un assassinat politique est une si odieuse chose aux yeux de tous les partis, qu'il devrait toujours être permis de dire des messes expiatoires pour les assassinés; mais il y a des temps de fièvre où les actions les plus simples prennent les proportions gigantesques de la menace ou du mépris.

Cette messe expiatoire était à la fois, dans les circonstances où l'on se trouvait, une menace et un défi.

On se trompait seulement sur le lieu où la messe devait être dite.

Saint-Roch, autant que je puis m'en souvenir, était desservi à cette époque par l'abbé Olivier, beau et spirituel prêtre adoré de ses ouailles, qui sont à

peine consolées aujourd'hui de le voir évêque d'Evreux. Je connaissais l'abbé Olivier; il m'aimait, et j'espère qu'il m'aime encore; je le vénérais et le vénère toujours. — Cela soit dit en passant, et pour lui donner des nouvelles d'un de ses pénitents, au cas extrêmement improbable où ces Mémoires lui tomberaient sous la main.

D'ailleurs, j'aurai encore, dans deux ou trois circonstances, à parler de lui.

L'abbé Olivier était très dévoué à la reine; mieux que personne il avait pu apprécier la bienfaisance, la piété, l'humilité même de cette digne princesse : il était son confesseur.

Je ne sais si ce fut à cause de cette intimité royale, dont l'abbé Olivier était honoré, ou parce qu'il comprit la portée

de l'acte qu'on demandait de lui, que la fabrique de Saint-Roch se récusa.

Il n'en fut pas de même du curé de Saint-Germain l'Auxerrois.

Il accepta.

C'était pour lui un double devoir : le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, âgé de près de quatre-vingts ans, était ce même prêtre qui avait accompagné Marie-Antoinette à l'échafaud.

Son vicaire, M. Paravey, chose singulière, était le prêtre qui avait béni les tombes du Louvre.

En conséquence du changement qui s'était opéré dans le programme, des hommes placés sur les marches de l'église Saint-Roch distribuaient, le 14, au matin, des billets annonçant que la cérémonie mortuaire était transportée de

Saint-Roch à Saint-Germain-l'Auxerrois.

J'étais au Vaudeville, où nous répétions, je crois, la *Famille improvisée*, d'Henry Monnier; — j'ai déjà parlé et j'aurai à parler encore bien souvent de ce vieil ami à moi, de cet éminent artiste, de ce spirituel compagnon, de ce *good fellow !* comme disent les Anglais; — j'étais donc au Vaudeville, lorsque le chef de claque Pachel accourut tout effaré, racontant que les équipages armoriés faisaient queue à Saint-Germain-l'Auxerrois; qu'on disait dans la foule que les personnes qui descendaient de ces équipages venaient assister à un service funèbre, et que ce service funèbre était dit pour le repos de l'âme du duc de Berry.

Cette nouvelle produisit sur Arago et sur moi deux effets absolument contraires : elle exaspéra Arago, et me laissa fort tranquille.

J'ai raconté comment j'avais été élevé par un prêtre, et même par un excellent prêtre ; cette éducation première, cette influence des souvenirs juvéniles a répandu, je ne dirai pas sur mes actions, — Dieu me garde de me présenter à mes lecteurs comme un homme contumier d'actes religieux ! — mais sur toutes mes croyances, sur toutes mes opinions, une teinte de religiosité si profonde, que je ne puis, à l'âge que j'ai, entrer dans une église sans y prendre de l'eau bénite, passer devant un crucifix sans faire le signe de la croix.

Je trouvai donc, pour ma part, si vio-

lent que je fusse dans mes opinions politiques à cette époque, que ce pauvre assassiné qu'on nommait le duc de Berry avait droit à un service funèbre, que les royalistes avaient droit d'assister à ce service, et que le curé avait droit de le dire.

Ce n'était pas l'avis d'Étienne. Peut-être avait-il raison.

En conséquence, il écrivit un mot au *National* et au *Temps*, et courut sur la place.

Je le suivis d'une allure beaucoup plus tranquille. Je prévoyais que quelque chose de grave allait se passer, que les journaux royalistes crieraient au sacrilége, et que l'accusation retomberait sur le parti républicain.

Arago, avec son cœur convaincu, avec

son ardeur méridionale, entra dans l'église juste au moment où un jeune homme attachait au catafalque une lithographie représentant le duc de Bordeaux.

Voilà où Arago commençait à avoir raison, et où je commençais à avoir tort.

Derrière le jeune homme vint une femme qui y déposa une couronne d'immortelles.

Derrière la femme vinrent des militaires qui, à l'aide d'épingles, y suspendirent leurs croix à l'effigie d'Henri IV.

Voilà où Arago avait tout à fait raison, et où j'avais tout à fait tort.

La cérémonie cessait d'être une démonstration religieuse, et devenait une provocation politique.

Le peuple et les bourgeois se ruaient alors dans l'église. Les bourgeois s'irritaient, le peuple grondait.

Conservons, cependant, aux événements qui vont suivre leur vrai caractère.

L'émeute de l'archevêché fut bourgeoise, et non pas populaire.

Ceux qui firent cette émeute étaient les hommes qui avaient fait les émeutes, Raucourt et Philippe, sous la Restauration ; les souscripteurs du Voltaire-Touquet, les acheteurs des tabatières à la charte.

Arago sentit que le moment était bon, que cette irritation et ce grondement pouvaient devenir quelque chose.

Rien n'était organisé comme conspiration à cette époque; mais le parti ré-

publicain était à l'affût, et s'apprêtait à profiter de toutes les occasions.

Nous verrons éclater cette vérité à propos de l'enterrement de Lamarque.

Arago s'élança hors de l'église, monta sur un barreau transversal de la grille, et s'écria, en étendant la main vers les tombes de Juillet, qui s'élevaient en face du portail de Saint-Germain-l'Auxerrois :

— Citoyens ! à cinquante pas des victimes de Juillet, on ose célébrer un service funèbre en l'honneur d'un des membres de la famille que nous venons de chasser ! Laisserez-vous achever ce service ?

Des cris forcenés retentirent.

— Non ! non ! non ! répétèrent toutes les voix.

Et l'on se précipita dans l'église.

Les assaillants rencontrèrent sous le portail le général Jacqueminot, alors chef ou sous-chef d'état-major de la garde nationale, je ne sais plus bien, et la chose ne vaut pas la peine que je m'en informe.

Il essaya de lutter contre le torrent.

Le torrent était trop fort pour être arrêté par un homme ; le général le sentit, et voulut l'arrêter par une parole.

Une parole, si elle est juste, courageuse ou sympathique, est la digue la plus sûre que l'on puisse opposer à ce cinquième élément qu'on appelle le peuple.

— Mes amis, s'écria le général, écoutez-moi et reconnaissez-moi... J'étais à Rambouillet; je suis donc des vôtres !

— Vous étiez à Rambouillet? lui cria une voix.

— Oui.

— Eh bien! vous eussiez mieux fait de rester à Paris, et d'y laisser les combattants de Juillet : on n'eût pas profité de leur absence pour faire un roi!

La riposte était mortelle. Le général Jacqueminot se tint pour mort, et ne donna plus signe de vie.

L'envahissement de l'église fut rapide, irrésistible, terrible. En quelques minutes, le catafalque fut brisé, le drap mortuaire déchiré en lambeaux, l'autel abattu; tentures aux fleurs d'or, tableaux pieux, habits sacerdotaux, tout fut foulé aux pieds!

L'incrédulité se vengeait, par l'impiété, le sacrilége et le blasphème, des

quinze ans pendant lesquels elle avait été forcée de couvrir son visage moqueur du masque de l'hypocrisie.

On riait, on hurlait, on dansait en rond autour de toutes ces choses saintes entassées, renversées, mises en pièces.

Un des émeutiers sortit de la sacristie avec un costume complet de prêtre : il monta sur un amas de débris, et battit la mesure à la ronde infernale.

On eût dit Satan revêtu, par ironie, d'habits sacerdotaux, et présidant un sabbat.

Je vis tout cela de la porte, et je me retirai fâché de l'avoir vu, la tête baissée, le cœur gros, l'esprit inquiet.

Je ne pouvais me dissimuler que ces

gens avaient été provoqués à faire ce qu'ils faisaient. J'étais trop philosophe pour demander au peuple de séparer l'Église du prêtre, la religion de ses ministres ; mais j'étais trop pieux de cœur pour rester là, et je tentai de m'en aller.

Je dis *je tentai*, car s'en aller n'était pas chose facile : la place Saint-Germain-l'Auxerrois était encombrée ; la foule s'enfonçait dans l'étroite rue des Prêtres, et débordait sur les quais.

Un point de cette foule était tumultueux, agité ; il s'y livrait une lutte, et il en sortait des cris.

Un jeune homme grand, pâle, à longs cheveux noirs, assez beau de visage, était monté sur une borne, et regardait

tout ce tumulte un peu dédaigneusement peut-être.

L'un des assistants, que ce dédain blessait sans doute, se mit à crier :

— Au jésuite !

Un pareil cri dans un pareil jour, c'était le feu mis à un ballot d'étoupes.

La foule se rua sur le pauvre jeune homme en criant :

— A la Seine, le jésuite ! à l'eau, le jésuite ! aux filets de Saint-Cloud, le jésuite !

Baude était préfet de police. Je le vois encore avec ses grands cheveux flottants, ses yeux noirs lançant des éclairs, sa force herculéenne. C'était la seconde fois qu'il m'apparaissait.

Il venait d'arriver avec les gardes municipaux, qu'il avait fait ranger devant le portail de l'église, et qui essayaient de fermer la grille.

Il s'élança au secours du malheureux condamné, qu'on se passait de main en main, et qui, dans sa course aérienne, se rapprochait du fleuve avec une rapidité effrayante.

Le désir d'empêcher un meurtre redoublait les forces de Baude. Il arriva au bord de la rivière en même temps que celui qui était menacé d'être jeté par-dessus le parapet.

Il se cramponna à lui, et le tira en arrière.

Je ne vis plus rien : on m'étouffait

contre les planches qui fermaient alors le jardin de l'Infante ; et, si délabrées qu'elles fussent, ces planches résistaient beaucoup plus que je n'aurais voulu.

La nécessité de travailler à ma conservation personnelle me força de détourner les yeux du quai, et de lutter pour mon propre compte.

Vigoureusement bâti, et déjà connu de beaucoup de gens, qui, en me reconnaissant, combinèrent leurs efforts avec les miens, je parvins à gagner le quai, et, du quai, le pont des Arts.

On se battait toujours près du parapet. Plus tard, je sus que Baude, au prix de bon nombre de meurtrissures et de son habit mis en pièces, était parvenu à sauver le pauvre diable..

Mais, pendant que le préfet de police

faisait le métier de philanthrope, il ne faisait pas son état de préfet de police, l'émeute profitait de cette lacune dans ses fonctions municipales.

Le peuple continuait de dévaster l'église et le presbytère de Saint-Germain-l'Auxerrois, et, quand Baude fut libre de sa bonne action, c'était chose faite.

La seule chambre de l'abbé Paravey, qui avait béni les tombés des martyrs de Juillet, avait été respectée.

Dans ses plus grandes impiétés, la foule reconnaît toujours quelque chose de plus grand que sa colère, et, devant cette chose, elle s'arrête et s'agenouille.

Le 24 février 1848, la foule fit des Tuileries ce qu'elle avait fait le 14 février 1831, de l'église Saint-Germain-

l'Anxerrois; mais elle s'arrêta devant l'appartement de madame la duchesse d'Orléans comme elle s'était arrêtée devant la chambre de l'abbé Paravey.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.